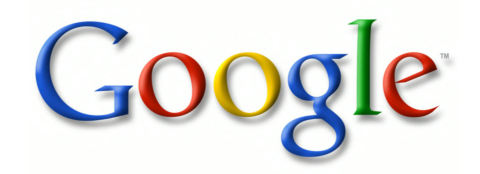





TAYLOR · INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



20 F

Bette d'Estienville
édit. orig.



Tintureau. B

LA MARQUISE DE BEN***.

TOME PREMIER.

LA MARQUISE DE BEN***.

TOME PREMIER.



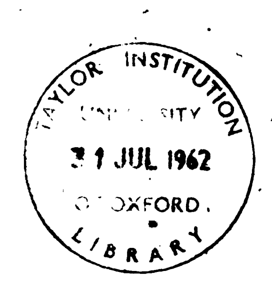
A SPA,

Et se trouve

A PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, rue des Poitevins, Hôtel de Mesgrigny, N°. 13.

1788.


TAYLOR INSTITUTION
31 JUL 1962
OXFORD.
LIBRARY



LA MARQUISE DE BEN ***.

LETTRE PREMIERE.

*La Marquise de Ben ***, au Commandeur d'Holney.*

J'ARRIVAI, hier, à onze heures, excédée de fatigues : je voulus vous écrire ; mais, en vérité, il me fut impossible. Vous écrire, Commandeur ! ce mot me fait frissonner. Il est donc vrai que cent cinquante lieues me séparent de vous ! Quoi ! j'ai pu vous

quitter ! il le falloit : oui, mais ſans ce procès, ſans tout ce tracas d'affaires, pour lequel je ſuis ſi peu faite, je ſerois encore auprès de vous. J'ai ſenti, par la douleur de nos adieux, combien j'étois aimée. Grondez votre charmante nièce, ſon mari, nos amis, en un mot tout ce qui m'entouroit à mon départ, des ſignes qu'ils donnoient des regrets qu'alloit leur cauſer mon abſence : pour moi, ma douleur étoit plus pardonnable ; je vous quittois tous, & vous ne perdiez que moi.

N'attendez aucun détail de mon voyage. Je n'ai rien vu, rien entendu ſur la route. J'étois, toute entiere, livrée au chagrin de m'éloigner de vous. Le Duc de N. ***, chez qui j'ai couché, m'a donné ſeul un moment de diſſipation. J'ai été obligé d'accepter un ſouper du plus grand apparat ; d'eſſuyer vingts préſentations, & les regards de vingt femmes parées à toute outrance : tout cela dans le déſordre

d'une voyageuse affligée. Quel meurtre, si j'étois ce que nous nommons petite maîtresse ! J'y trouvai votre cousin Lalandelle ; nous parlâmes beaucoup de vous : la soirée m'en parut moins longue ; & le lendemain à midi, je quittai M. le Duc.

Voilà, Commandeur, tout ce que vous saurez de ce fatal voyage ; oui fatal. Je ne m'en console pas. La chere Marquise de Soligny sort d'ici. Oh ! comme nous nous sommes embrassées ! Je l'avois fait avertir de mon arrivée. Cette femme impitoyable est entrée chez moi ce matin à huit heures. Je mourois de sommeil. Je voulois bouder. Mais, l'ai-je pu ? vous n'en croyez rien. Comme elle a bavardée ! En vérité, sa poitrine doit en être fatiguée. Elle vient de sortir : pourquoi ? je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que tout Paris apprendra ce soir que je suis de retour. Elle vient dîner avec moi. J'ai mieux aimé lui laisser la liberté de

courir, que de la laiſſer dîner, en étouffant avec ſon ſecret; je préfere ſon indiſcrétion à ſa mort.

Elle vous a nommé charmant, adorable, homme par excellence, parce vous m'avez laiſſé partir. Que n'étiez-vous là, Commandeur? vous euſſiez reçu dix baiſers d'une des plus jolies femmes de Paris. Eh! à quoi bon le vain ſouhait que je forme? il m'attriſte. Quand vous reverrai-je? quand reverrai-je ce Montfort, cet endroit charmant, qui raſſemble tout ce que j'ai de plus cher?

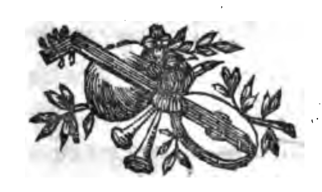
Embraſſez vos aimables parents pour moi. Je ferai la commiſſion de votre chere niece. Combien elle eſt digne de l'être! Vous n'avez point d'enfants, Commandeur, & vous goûtez toutes les douceurs de la paternité!

Mille choſes à tous nos amis, à.... J'allois le nommer, mais point de diſtinctions; tous me ſont également chers.

Je ſerai jugée dans peu, me dit-on. En vérité, ce grand mot me fait peur. Ma cauſe eſt juſte, on le dit, moi-même je le crois, je ne plaiderois pas ſans cela ; & cependant je tremble tous les jours, dans l'attente de l'événement.

Adieu, Commandeur.

Paris, ce 8 Novembre 1782.



LETTRE II.

La même au même.

JE ne ſuis point raiſonnable, me dites-vous? pourquoi cette triſteſſe? nous nous reverrons le printemps prochain: vous m'attendez à Montfort: mon procès ſera terminé: l'avide héritier de mon mari ne me diſputera plus une fortune que l'honneur m'oblige de conſerver. — Je ſuis triſte, il eſt vrai; mais cette triſteſſe a pour moi une certaine douceur. Je crois, Commandeur, que je ne ſuis point organiſée comme les autres. Cette grande gaieté que je vois à tant de gens, eſt, ce me ſemble, un vol que l'on fait à l'ame. Les gens s'étourdiſſent, & ne jouiſſent pas. Je me défie autant de la joie immodérée, que des larmes abondantes: le ſentiment eſt auſſi étranger à l'un qu'à l'autre. J'ai

peu connu le bonheur jusqu'à ce jour: s'il est tel que je me le peins, c'est autant de perdu pour lui, que cette folie que l'on nomme gaieté. C'est en réfléchissant que je puis sentir toute l'étendue de ce bonheur, que je puis en jouir, que je peux méditer les moyens de le faire partager à ceux qui me sont chers. Ah! croyez moi, lorsque l'on sent bien, l'on est rarement gai. Tous ces plaisirs que Paris nous offre, & que vous m'ordonnez de chercher, ce tourbillon du monde, cette vie dissipée, ces bals, ces spectacles, ces assemblées brillantes, en un mot, ces soupers que vous me peignez si charmants; tout cela ne remplit point mon cœur.

Je suis obligée de me montrer; mon rang l'exige. Quand je m'examine, je sens que je sacrifie à l'usage, & que mon cœur reste vide. Une matinée passée dans les charmantes prairies de votre habitation, est mille fois plus agréable pour moi, que dix hivers de Paris.

Vous me dites d'imiter Madame de Soligny; mais Madame de Soligny a toujous été heureuſe. Fille adorée d'une mere chérie, épouſe plus chere encore d'un mari qui ne s'occupe que de ſa félicité, elle goûte le bonheur, ſans s'imaginer qu'il ſoit un autre état. Sa vie eſt plutôt une ivreſſe qu'une jouiſſance. Son penchant étoit porté vers la gaieté, tout a contribué à l'accroître. Si je ne craignois de faire un blaſphême, je dirois que la femme du monde la plus ſenſible, n'a point d'idée de la ſenſibilité: telle eſt Madame de Soligny.

Laiſſez-moi ma teinte de triſteſſe, comme vous l'appellez; c'eſt ma compagne, & ma compagne chérie. Vous m'en faiſiez la guerre à Montfort; n'étoit-ce point aſſez? Faut-il que vos lettres me pourſuivent encore? Aujourd'hui, vous n'aurez pas ſi facilement gain de cauſe: je vous ai quitté, c'eſt aſſez pour excuſer ma triſteſſe.

Le Comte de Ben *** m'a fait proposer vingt mille livres de rente, si je voulois me désister de la donation que son oncle m'a faite. Si je n'avois consulté que mon repos, & ma façon de penser, j'eusse transigé sur le champ; mais je suis liée de maniere à ne pouvoir suivre les mouvemens de mon cœur.

Mon cher Commandeur, je vais me coucher. Il est trois heures du matin, & je suis horriblement fatiguée.

Depuis que je suis ici, je crois avoir passé six heures par jour dans ma voiture. Quel odieux usage, que celui d'aller de porte en porte se montrer, cinq minutes, chez vingt personnes que l'on connoit à peine, échouer à dix heures dans une maison pour y souper, se mettre à une table, où il est indécent de manger malgré la profusion dont le luxe la couvre, parler sans raisonner, jouer sans s'amuser, & rentrer enfin chez soi, excédé de fatigues &

d'ennuis ! Voilà pourtant cette vie ; que l'on croit si charmante.

J'ai été Dimanche à la Cour : j'y étois bien gauche; oui, en vérité, bien gauche. Il y avoit si long-temps que l'on ne m'y avoit vue, que j'y avois presque un air de nouveauté. Réellement, en pensant à vous, je répétai plus d'une fois : » *Quel séjour étranger pour vous &* » *pour moi !* »

Le Chevalier de Saint George vous quitte. Dans un mois il sera à Malthe. Il va finir ses *caravanes*, & prononcer ses derniers vœux. Qu'il soit heureux, je le desire. Je suis sensible à son souvenir : ne le lui laissez pas ignorer.

Bon soir, adieu, Commandeur.

Paris, ce 30 Novembre 1782.



LETTRE III.

Le Chevalier de Saint George, à son ami le Marquis d'Urfay.

Oui, je pars, mon cher Marquis. Ce ſacrifice ſi deſiré par ma famille, & que j'avois ſi long-temps retardé, je vais l'accomplir. Je n'ai donc plus d'eſpoir ! ah ! pourquoi l'ai-je revue ? imprudent que j'étois ! j'ai moi-même volé au-devant du poiſon qui me tue. Hélas ! je l'ai bu à long traits ; il n'eſt plus de remede. Les larmes..... La mort..... Malheureux ! voilà ce qui me reſte. Mais, pouvois-je me refuſer au plaiſir de la revoir ? d'entendre encore cette voix enchantereſſe qui me captiva dès mes plus jeunes ans ? Un pouvoir inconnu m'entraîna vers elle. Dieu ! mon ami, quelle impreſſion elle a faite ſur moi ! Elle m'a rappellé ces temps heu-

reux de l'enfance. Qu'ils ont passé rapidement ! Que n'avois-je alors cette ame de feu qui m'anime aujourd'hui ? j'aurois pu lui dire, à chaque instant du jour, que je l'aimois, que je l'adorois ; mon âge m'eût tout fait pardonner. Je l'aimois bien alors ; mais quelle différence ! que dis-je ? on n'aime point à douze ans. Ah ! le temps de l'enfance est un vol que la nature fit à l'ame sensible.

Inutiles regrets ! je vais mettre entre elle & moi l'immensité des mers ; bientôt des vœux solemnels..... Les pourrai-je prononcer, ces vœux cruels, qui vont éteindre en moi cette seule consolation qui soutient l'homme dans ses maux : l'espérance ? oui, il le faut. Essayons du moins si la voix du devoir sera plus forte que la voix de la nature. Cette espérance qui me nourrit, & que ma folie alimente, est chimérique ; mettons, entre mon cœur & elle, une barriere insurmontable. C'est mon dernier effort.

Si elle m'aimoit ! Ah ! je donnerois mon ſang, ma vie, pour jouir de ce bonheur. Mais, vains ſouhaits, elle n'a pour moi que de l'indifférence. Voilà ce qui détermine mon départ.

Je n'irai point, par la peinture de mon amour, affliger ſon ame. Je la connois trop ſenſible je remplirois ſes jours d'amertumes, ſans rien changer à ſes principes. Fuyons plutôt. Lorſque tu recevras ma lettre, je ſerai déjà loin, & ta réponſe ne me parviendra que dans mon nouveau & dernier ſéjour.

J'ai paſſé dix mois auprès d'elle. Comme ce temps s'eſt écoulé avec rapidité ! Vingt fois, mille fois mon ſecret a volé ſur mes levres, prêt à s'échapper ; mille fois, je l'ai renfermé. Mon ami ! ſi ſa colere avoit puni mon imprudente témérité, aurois-je pu y ſurvivre ? du moins, je la voyois, elle me regardoit ſans courroux : cet état a ſes douceurs. Quel eſt donc ce pou-

voir inconnu, qui entraîne tous nos pas vers l'objet qui nous captive? Faut-il ne pas aimer, pour prononcer librement qu'on aime ?

Tu me demandes ce que c'eſt que le Commandeur d'Holney. Ah ! mon cher Marquis, Madame de Ben *** le regarde comme ſon Pere; c'eſt faire ſon éloge en deux mots. Montfort eſt le lieu qu'il habite; c'eſt le patrimoine de ſes ancêtres. Ce domaine eſt un des plus beaux lieux du monde. La nature a fait les frais de ſa parure; rien de recherché, point de luxe : mais l'aiſance du ſage. On n'y goûte point de plaiſirs bruyants; mais l'on y répand de douces larmes. Religion, occupations, repas, amuſements, tout a ſes heures fixes dans cette maiſon. La bienfaiſance ſeule eſt exceptée de la regle, parce que l'on croit qu'il n'eſt point d'inſtant qui ne ſoit propre à remplir cet acte intéreſſant.

Il faut voir le Commandeur rendre

justice à ses vassaux, les concilier, prévenir leurs besoins, les récompenser de leurs travaux, adoucir leurs charges, & verser le baume consolant de la bienfaisance sur ce pain, souvent détrempé de leur sueur! Aussi, combien il est aimé! j'ai vu souvent ces bonnes gens prosternés à ses pieds, les arroser de leurs larmes, le combler de bénédictions: le Commandeur, dans ces moments, n'est point un homme, c'est un Dieu! & voilà le séjour que je vais quitter! qu'il fut beau pour moi!

Ce spectacle que je voyois jadis avec enthousiasme, mon ami, je le vois aujourd'hui avec indifférence. Cruelle absence! tu me ferois douter de moi-même. Ne devois-je donc qu'à l'amour, la vertu que j'osois me croire?

Tu la verras peut-être, cette femme adorable: tu ne la connois pas; mais mon ami, tu la reconnoîtras si tu la vois. Il n'est rien sur la terre, de plus beau & de plus intéressant, rien de

plus ſpirituel & de plus ſenſible. Tout homme qui a entendu parler d'elle, doit la nommer en la voyant. Parle-moi d'elle, parle-m'en ſouvent, parle-m'en toujours, que je ne voie qu'elle dans tes lettres ; montre-moi tout ce que je perds : que j'en meure s'il le faut.

Je t'embraſſe tendrement. Mes reſpect à tes Dames. Adreſſe-moi tes lettres à Malthe.

*Du Château de Montfort, ce **
Décembre 1782.



LETTRE IV.

*La Marquise de Ben *** au Commandeur.*

QUE le courier que je vous dépêche, Commandeur, ne vous effraie pas. Je me porte bien, malgré la douleur dont je suis accablée.

Ma mere n'est plus. Elle n'est plus! mon cœur en est déchiré. Dieu! le sien ne m'a été rendu qu'au moment de sa mort! que l'on est injuste, lorsque l'on croit avoir à se plaindre de ses parents! Dénaturée que j'étois! j'envisageai cet événement de sang-froid! J'aurois cru ne lui devoir que les regrets que la décence exige. Un seul instant a dessillé mes yeux. Qui sçait? une démarche, la moindre avance m'auroit peut-être ouverts ses bras plutôt. Mais, je fus cruellement tourmentée, indignement

ſoupçonnée, ſacrifiée avec barbarie : n'importe : ma mere fut trompée ; oui, Commandeur, odieuſement trompée. Peut-être mon indifférence l'aura conduite au tombeau ? & je ſerois criminelle aujourd'hui ! Cette penſée me fait frémir. Je me noye dans mes larmes. Que d'inſtants heureux cette indifférence m'a dérobés ! en eſt il au-deſſus de ceux qu'on paſſe au ſein de la nature ?

Eſſayons de vous détailler cette ſcene cruelle. Le pourrai-je ? elle me ſuit par-tout, & je ne ſais comment la peindre. J'avois ceſſé de vous écrire à trois heures du matin. Je m'étois couchée, accablée de laſſitude. A ſept heures, une de mes femmes conduit un laquais juſqu'à mon lit. Je m'éveille. Je reconnois la livrée de ma mere. Mon cœur commence à ſe troubler. Madame la Comteſſe d'Hercy veut vous voir, me dit ce domeſtique ; elle eſt très-mal. J'y vais, m'écriai-je avec un ſaiſiſſement

que je ne saurois rendre. Et quelle est sa maladie? — Sa maladie, Madame, est fort dangereuse. Je me leve, je monte dans ma voiture, j'arrive chez ma mere en un instant.

J'entre dans sa chambre. On alloit l'administrer. Ma présence distrait l'assemblée. Ma mere me voit. Oh! ma chere Adélaïde, me dit-elle d'une voix foible, vous ne pouviez venir dans un moment plus précieux pour moi. Un instant, Monsieur, continua-t-elle en s'adressant au Prêtre qui s'approchoit pour remplir son auguste Ministere; ce court délai ne me rendra que plus digne de la faveur dont l'Etre Suprême va me combler. Oh! ma fille, j'ai rempli vos jours d'amertumes. Un monstre..... Mais dans l'état où je suis, dois-je lui donner ce nom. Non, mon Dieu! pardonnez-lui, comme je lui pardonne. Un homme nous trompa tous deux. Je vous crus indigne des sentiments que j'avois pris soin de vous inspirer; je vous

sour ...
n'in ...
Con ...
Peu ...
duit ... 'en
neli ... soit
frér ... éga-
Qu ... com-
ren ... la
de
turc
I
cru
par
dre
he
acc
un
jui
no
cr

Cette ſcene ſembla la ranimer : la joie brilloit ſur ſon viſage. Elle tint preſque toujours mes mains dans les ſiennes. Elle me regardoit avec attendriſſement. Quelques larmes rouloient dans ſes yeux. Ils ſembloient dire : ah ! ma fille, de combien de douceurs nous nous ſommes privées ! Je le ſentois comme elle ; mais je n'oſois lui parler.

Vers le ſoir, elle ſe fit apporter une caſſette. Voilà, me dit-elle, où vous trouverez les détails d'une trâme odieuſe : vous y trouverez également la juſtification de ma conduite. Ne l'ouvrez qu'après ma mort. Pardonnez, comme moi, à l'homme qui nous trompa. Il fut aſſez puni, puiſqu'il ne put jouir long-temps du fruit de ſon crime. Elle achevoit à peine ces mots, que ſa tête ſe pencha ſur mon ſein. Une paleur mortelle ſe répandit ſur ſon front : elle expira.

Le voile de la mort qui vint couvrir mes yeux, m'ôta toute connoiſſance.

J'ignore combien cet état a duré : en revenant à moi, je me trouvai dans mon lit, environnée de Madame de Soligny, & de mes femmes eu pleurs. Leur ſilence m'apprit tout.

Que ne dois-je point à mon amie? depuis deux jours elle ne m'a point quittée; elle ne s'eſt pas même couchée, malgré toutes mes prieres. Combien cette chere amie eſt conſolante ! « Pourquoi vous affliger, me dit-elle? » Votre mere ne vous a-t-elle point » ſerré dans ſes bras à ſa derniere heure? » c'eſt pour vous l'événement le plus » heureux. Que de regrets n'auriez-vous » pas, ſi elle fût morte ſans vous avoir » vue. O mon amie ! malgré le cri de vo- » tre cœur, qui ne vous reproche rien, » cette indifférence eût répandu l'amer- » tume ſur vos jours. On ne peut pas » plus ſe paſſer de l'amour des ſiens, » que de l'eſtime publique; & quoi- » qu'on n'ait rien à ſe reprocher envers » eux, il ſeroit encore plus doux d'avoir

» le tort de ſon côté, pour jouir de
» de leur cœur à leurs derniers mó-
» ments. Vous n'avez du moins, chere
» amie, aucuns reproches à vous faire,
» & il eſt doux pour vous de ſavoir
» que l'indifférence de votre mere ne
» l'a pas ſuivie au tombeau ». C'eſt
ainſi, Commandeur, que l'aimable Soligny verſe tous les jours le baume conſolant ſur ma bleſſure encore ſi vive.

Je n'ai pas ouvert cette caſſette. Ma mere m'a vue, m'a embraſſée, m'a chérie à ſon heure derniere; la triſte ſource de nos diviſions me devient preſque indifférente. Lorſque l'on eſt vengé d'un ennemi, on oublie facilement ce qui alluma notre haine. Quelle vengeance plus douce pouvois-je prendre du mien, que le tendre retour d'une mere? Ah! que n'en ai-je joui plus long-tems!

Commandeur, le bonheur n'eſt pas fait pour moi. Dans ces premiers mo-

ments, je n'étois capable de rien. Madame de Soligny s'eſt chargée de tout. Le deuil de ma maiſon, le mien, ont été l'effet de ſes ſoins. Il faut que ce ſoit vous, & que je vous aime autant, pour que j'aie pu vous écrire cette lettre. Une main étrangere vous auroit inquietté. Je vous connois, vous ſeriez venu auſſi-tôt. J'aime mieux votre ſanté que ma conſolation.

Adieu, cher Commandeur; je vous embraſſe.

Paris, ce 3 Décembre 1782.



LETTRE

LETTRE V.

La même au même.

IL faut, Commandeur, que je vous fasse part d'une aventure qui vient de m'arriver. Madame de Soligny est légere; oui, en vérité, très-légere. Je suis mécontente d'elle : ai-je tort ? vous allez en juger. Vous savez le peu de temps qu'il y a que ma mere est morte; dix-huit jours tout au plus; la sévérité de mon deuil m'empêche de voir du monde; l'usage le veut ainsi, & bien plus encore la situation de mon ame : Madame de Soligny est la seule que je voie; avant-hier, elle dîna chez moi. Quelle vie menez-vous ! me dit-elle. Il y a de quoi périr d'ennui; vous changez à vue d'œil : l'air vous est absolument nécessaire; il faut sortir. — Oui, cela seroit décent. Ne me conseillez-vous

pas d'aller à l'Opéra ? — Pourquoi non ? croyez-vous que cela fût impossible ? — Oh ! la bonne folie. Je vous reconnois bien là. — Non pas pour l'Opéra, je vous en fais grace ; je connois les bienséances plus que vous ne pensez ; mais la promenade. — Encore moins : je serois plus cachée au spectacle. — Ma chere Ben***, je conçois une idée excellente ; venez souper chez moi ; craindrez-vous les yeux de mon mari & de ma mere ? ils ne vous trahiront pas, sans doute ; nous serons seuls, cela vous distraira. — Y songez-vous ? aux yeux de tous vos gens, m'exposer à leur indiscrétion ! il n'y a pas là de bon sens. — Ah ! permettez, mon amie, que je vous observe que c'est vous qui en manquez dans ce moment. Ma mere & mon mari sont allés, aujourd'hui, à notre maison de Passy ; ils n'ont avec eux que des gens de confiance : ils ne nous attendent pas ; nous les

ſurprendrons, & cette petite partie vous fera tout le bien du monde. — Mais ils peuvent avoir des Étrangers. — Eh non, encore un coup; nous ſerons ſeuls; cela vous ſuffit-il? — Je me déterminai à lui accorder ce qu'elle exigeoit de moi. Je n'y ſentois pas, à la vérité, la moindre conſéquence : ce petit voyage ne me paroiſſoit bleſſer ni l'étiquette, ni ce que je me devois à moi-même.

Nous partîmes; il étoit nuit, je l'avois exigé ainſi. Nous fûmes reçus à bras ouverts. Madame de Soligny étoit comblée de joie; ſon mari étoit enchanté, ainſi que Mme. de Saint-Pers, ſa belle-mere : cette derniere me combloit de careſſes. Je me prêtois à leur ſatisfaction autant que ma ſituation pouvoit me le permettre. Je vous l'avouerai, Commandeur, je paſſai une ſoirée charmante. Vous le ſavez, voilà les plaiſirs qu'il me faut.

Il étoit près de dix heures. Nous

nous mettions à table. On frappa à la porte. Un inſtant après, un laquais demanda le Marquis, qui rentra au bout de quelques minutes, en diſant à ſa femme : « Ma chere amie, c'eſt » notre cher Comte qui vient de Ver» ſailles : malheureuſement ſa voiture » s'eſt briſée à notre porte ; il nous » demande l'hoſpitalité. Si nous euſ» ſions été ſeuls, je vous l'aurois pré» ſenté ſur-le-champ ; mais j'ai craint » de me faire une querelle avec Ma» dame de Ben*** » — Rien de plus ſimple, repris-je ; je vais vous embraſſer, faire mettre mes chevaux, & m'en retourner à Paris. Oh ! non pas, s'il vous plaît, dit Madame de Soligny, il n'eſt pas juſte que cet étourdi nous prive du plaiſir de vous avoir. Au reſte, c'eſt un homme aimable, charmant, & prudent, quoique jeune ; en un mot, le meilleur ami de mon mari. Vous ſerez auſſi en ſûreté avec lui qu'avec nous. J'inſiſtai ; une voix

ſecrette me diſoit de partir. J'aurois agi prudemment en ſuivant le mouvement de mon cœur; mais Madame de Saint-Pers ſe rangeant, contre moi, du parti de ſa fille, je fus obligé de céder à leurs ſollicitations. Ah! mon cher Commandeur, ils étoient tous de complot. Le Marquis vole de mon conſentement, & l'inſtant d'après, introduit ſon ami. Je vois un jeune homme de la plus belle figure, d'une taille avantageuſe, de vingt-quatre à vingt-ſix ans au plus, la candeur peinte ſur le front, un air de bonté répandu ſur tous ſes traits: il n'eſt pas poſſible de ſe préſenter avec plus de nobleſſe ni de meilleure grace; en un mot, c'eſt un de ces hommes qui portent leur recommandation ſur leur phyſionomie. Il avoit cependant, à mon avis, un peu trop de cette élégance, que l'on croit néceſſaire ici, & qu'ailleurs on traite de fatuité.

Il fit à Madame de Soligny le

compliment le plus agréable ſur *l'heureux malheur* qui l'avoit ſi bien ſervi, puiſqu'il lui procuroit le plaiſir de ma ſociété. Je répondis en peu de mots à ſon compliment. Par degrés la converſation reprit ce ton de confiance que l'arrivée de l'Étranger en avoit banni. Néanmoins j'étois mal à mon aiſe, ſans ſavoir pourquoi. J'étois ſurpriſe que le Marquis, en me le préſentant, ne me l'eût pas nommé : ce pouvoit être oubli ou diſtraction; cette penſée fit ceſſer ma ſurpriſe.

Vingt fois dans la ſoirée je tâchai de joindre Madame de Soligny; mais ſoit haſard, ſoit malice, elle évita toujours adroitement de ſatisfaire ma curioſité. Quoi qu'il en ſoit, le ſouper fut on ne peut plus agréable; l'Étranger s'y montra ſi aimable, que j'eus de lui l'opinion la plus favorable.

Je devois paſſer le lendemain dans la maiſon; &, ſous prétexte de me diſtraire, on engagea le nouveau venu

à en faire autant. Si j'eusse été moins aveügle, j'aurois dû voir que tout cela étoit prémédité. Il est vrai qu'étant au sein de mes amis, je m'étois peut-être livrée un peu plus que la circonstance ne sembloit le permettre : j'étois sans défiance, & je suis certaine qu'ils crurent alors leur projet beaucoup plus avancé qu'il ne l'étoit. Je me couchai sans savoir le nom du nouvel hôte. Je ne voulus pas interroger les femmes de la Marquise qui me servirent. En général, vous le savez, Commandeur, je parle peu à mes gens, encore moins à ceux des autres, non par mépris, je les aime; mais je crains leur façon de nous faire la cour. Je dormis peu. Cet homme m'inquiétoit, j'aurois voulu le connoître; je prenois interêt à lui. Cet intérêt n'alloit pas jusqu'au cœur; c'étoit plutôt curiosité que sentiment: le tour romanesque que prenoit cette aventure m'allarmoit plus que je n'étois inquiette

de l'état de mon cœur. Hélas ! j'étois bien sûre que je ne pouvois l'aimer.

Si nous eussions été dans la belle saison, le jour m'auroit assurément trouvé levée ; mais il faisoit froid, & jamais nuit ne m'a paru plus longue.

A huit heures, la Marquise entra dans mon appartement. Eh ! bien, me dit-elle, une autre fois me croirez-vous ? Vous ne sauriez imaginer combien cette petite partie vous a été favorable ; vous en êtes plus belle de moitié. Levez-vous donc. Nous vivons ici à l'angloise : on vous attend pour prendre le thé. — Ma chere amie, tirez-moi d'inquiétude ; comment nommez-vous votre hôte ? — J'aime beaucoup cette curiosité ; elle est de bon augure. Vous ne vouliez pas le voir hier ! Eh bien, pour vous punir, vous ne saurez pas son nom. — Gardez votre secret ; pour l'intérêt que j'y prends..... — Bon ! déjà de l'humeur ; tant mieux.

— Vous êtes folle, ma chere amie. — Convenez cependant qu'il est on ne peut pas plus aimable. — J'en conviens; mais qu'est-ce que cela me fait? — Comment! qu'est-ce que cela vous fait? n'est-il pas temps que vous aimiez. — Belle conséquence. Selon vous, ne devrois-je pas ressentir du penchant pour un homme que j'ai vu hier pour la premiere fois, & avec qui j'ai causé trois heures au plus. —— Belle raison. Combien de liaisons durables se sont formées en moins de temps. C'est le premier coup-d'œil qui décide en amour. — Vous êtes bien heureuse que je vous connoisse, Marquise; car, à coup sûr, je vous fuirois; mais quand on a des principes aussi certains que les vôtres, on peut plaisanter hardiment. — Grand merci du compliment. Vous sentez que vous avez besoin de moi, vous me flattez. — Oui, sans doute. Votre amitié me sera toujours nécessaire, c'est un besoin

pour moi ; mais si je ne l'employe qu'en cette circonstance, j'ai l'air de la laisser long-temps oisive. — Vous comptez beaucoup plus sur l'effet de vos charmes. — Cessons de plaisanter ; je ne suis point en train d'aimer, & votre ami moins qu'un autre. — Voilà de l'indifférence. Oh ! je suis épouvantablement bête : je croyois que lorsque l'on avoit passé cinq ans de sa vie avec un mari vieux, cacochime, goutteux, &, qui pis est, jaloux, qui n'a fait en sa vie que deux traits dignes d'être cités, un testament & mourir ; que l'on étoit veuve à vingt-deux ans, que l'on étoit belle comme un ange, & que l'on avoit le cœur sensible, je croyois, dis-je, qu'il étoit temps d'aimer ; point du tout, il est beaucoup plus raisonnable de s'armer de rigueur, de vivre, ou plutôt de languir dans une glace éternelle. — Vous croyez donc que l'amour est le bien suprême ? & moi, je suis persuadée que c'est un

tourment que celui d'aimer. Vous trouverez bon que je ne m'y expose pas. — Vous trouverez bon que l'on vous fasse dédire. Le Comte sera plus habile que moi. — Il le sera moins. J'ai de la confiance en vous, & je ne le connois pas. — Mais il est aimable. — Oui, pour la société, non pas pour mari. — Vous le connoîtrez mieux. — Ce n'est pas votre intention; vous me cachez son nom. — Ah! le tour est ingénieux. Venez, femme rusée, l'on vous attend. Et tout en riant elle m'entraîna hors de la chambre.

Je trouvai la petite société rassemblée. Le Comte continua d'être aimable, & ses galanteries s'adresserent plus particulierement à moi.

Pour ne pas vous tenir plus long-temps en suspens, Commandeur, je vous dirai que mes amis agirent de telle sorte que je me trouvai seule avec le Comte. C'est alors que je vis clairement que tout étoit de concert. Le Comte s'y

prit d'une maniere fort adroite pour me déclarer ses sentiments. Ce n'étoit point, me dit-il, la premiere fois qu'il m'avoit vue. Le respect lui avoit imposé silence jusqu'alors. La mort de ma mere l'avoit empêché de se faire présenter chez moi. Il avoit appris avec transport que j'étois étroitement liée avec la Marquise de Soligny & son mari, qui étoient ses meilleurs amis. Il avoit espéré que l'amitié pourroit servir de passe-port à l'Amour. Je reçus cette déclaration en riant; je la traitai de plaisanterie, & l'attribuai à ce ton de galanterie que tous les hommes prennent lorsqu'ils se trouvent en tête-à-tête. Ce ton parut l'affliger. Il se jetta à mes pieds pour me faire croire qu'il étoit sincere.

Je commençai, je l'avoue, à être fort embarrassée du personnage que je jouois, lorsque Madame de Soligny, qui crut nous avoir laissé assez de temps pour nous expliquer, me délivra, par

la présence, du plus cruel embarras où j'aie été de ma vie. Le bruit qu'elle fit en entrant fit relever le Comte. Dans ce moment il tira un mouchoir pour lui dérober son trouble; en le tirant, une lettre sortit de sa poche, & tomba à mes pieds. Quelle fut ma surprise, Commandeur, en reconnoissant mon écriture sur l'adresse! Je m'en saisis adroitement sans qu'ils s'en apperçussent. J'étois sur les épines. Comment? par quel hasard un homme que je ne connoissois pas, avoit-il une lettre de moi? D'où la tenoit-il? Qui avoit pu la lui confier? Pour m'en éclaircir, je sortis sur le plus léger prétexte. Jugez de mon étonnement, Commandeur, lorsqu'à la premiere vue, je reconnus que c'étoit au Comte de Ben*** à qui j'avois affaire; à l'héritier de mon mari; à celui avec qui je suis en procès. Cette lettre étoit la réponse aux propositions d'accommodement qu'il m'avoit faites, & dont je vous ai parlé.

Un seul instant m'éclaira. Je vis que mes hôtes, séduits par une apparence de convenance, avoient cru pouvoir nous rapprocher, & terminer, par un mariage, un procès, qui ne peut avoir qu'un éclat toujours fâcheux. Il est vrai que les qualités extérieures du Comte les rendoient, en quelque sorte, excusables; mais je n'en étois pas moins révoltée. Je valois bien au moins la peine d'être consultée dans un aussi beau projet. D'ailleurs, cet instant de lumiere m'avoit rendu le caractere du Comte odieux. Je ne voyois dans cette conduite qu'un intérêt sordide, qui lui faisoit rechercher ma main. Je ne crois point à ces coups de foudre qui embrâsent un cœur aussi promptement. Ce n'étoit donc pas moi qui pouvois me flatter d'avoir pris un si grand empire sur son ame, mais bien ma fortune. Je trouvai une bassesse infinie dans le rôle qu'il venoit de jouer à mes pieds. Mon caractere franc me fait regarder

avec mépris tout ce qui s'appelle ruſe, pour venir à ſes fins. Je l'aurois eſtimé s'il m'avoit dit uniment, je ſuis le Comte de Ben***, accordez-moi votre main, & terminons ainſi nos différends; mais ſa marche obſcure m'indignoit. J'étois affligée de ce qu'il avoit pu croire, un moment, que ſa belle figure feroit impreſſion ſur moi, & me décideroit en ſa faveur. Je ne voyois dans cette conduite qu'un amour-propre exceſſif, & le plus inſultant mépris pour ma perſonne.

Cette idée me toucha juſqu'aux larmes : j'en répandois en abondance, lorſque Madame de Soligny, inquiette de ma longue abſence, me ſurprit en cet état. Son ardente amitié, je l'avoue, en fut effrayée. Comment, lui dis-je, c'eſt vous qui me trahiſſiez ainſi ! Quel droit avez-vous ſur mon cœur, pour vouloir le tiranniſer de la ſorte ? Le nom de Ben*** m'eſt odieux ; ce n'eſt qu'à regret que je le porte, & vous

voulez m'en accabler encore ! Graces au Ciel, cette lettre m'a arrêtée sur le bord du précipice. Ce n'eſt qu'au hasard que je la dois, & vous devez m'en croire ; rendez-la à celui à qui elle étoit adreſſée ; c'eſt la ſeule qu'il recevra de moi. J'y refuſe tout accommodement, & la voie qu'il a priſe ne l'avancera pas davantage. Quant à moi, je ne le verrai plus. Je retourne chez moi ; vous m'en avez tirée contre mon devoir, il eſt juſte que je porte la peine de mon imprudence.

Vainement elle employa larmes, prieres, excuſes pour me retenir ; je fus inflexible. Je partis. Un quart-d'heure après, elle fut chez moi. Vous m'en voulez, me dit-elle ; mais je ne puis ſupporter votre haine ; accablez-moi de reproches, j'y conſens. Si vous me trouvez coupable, vengez-vous ; puniſſez-moi ; mais aimez-moi. Votre amitié m'eſt néceſſaire, & je ne ſaurois conſentir à en être privée. Je

ne pus réſiſter à un ſentiment ſi tendre, & proféré avec autant de rapidité. Je me jettai dans ſes bras. Non, je ne vous en veux pas, lui dis-je, cruelle amie, quoique vous ayez déchiré mon cœur. Savez-vous s'il eſt libre, ce cœur, pour vouloir en diſpoſer? Ah! ma chere amie, vous m'avez perdue. Vous n'aviez pas prévu le mal que vous m'avez fait. Cette aventure va ſe répandre. Votre Comte de Ben*** eſt avantageux; il l'eſt, j'en juge par ſon aiſance familiere avec les femmes. Tant mieux pour lui, ſi elle n'annonce pas d'autres vices. On ſaura qu'il m'a offert ſa main, que je pouvois d'un mot finir ce grand procès, & que je ne l'ai pas voulu. Le public, à qui on plaît dès que l'on a un nom, & ſur-tout un extérieur ſéduiſant, m'accuſera de biſarrerie, par l'injuſtice que je ſemblerois faire à un homme qui poſſede tout ce qu'il faut pour être ſon idole. On me ſuppoſera quelqu'inclination; heureuſe ſi l'on n'y

donne pas une teinte de bassesse par le mystere que j'aurai eu l'air d'y mettre. Mes juges & mes protecteurs se refroidiront ; & ce qui sembloit à leurs yeux un droit incontestable il y a deux jours, ne leur paroîtra plus demain qu'un raffinement d'intérêt, qui me porte à garder à moi seule, ce que je pouvois si noblement partager avec celui à qui la nature y donne des droits sacrés. Ainsi je n'ai plus d'autre alternative que le mépris public, ou qu'un sacrifice affreux pour moi. Applaudissez-vous, voilà votre ouvrage.

Madame de Soligny étoit désolée ; elle avoit cru faire mon bonheur. Elle me montra tous les avantages de ce mariage, qui termineroit d'un mot toutes nos contestations. Elle me fit la peinture la plus flatteuse des bonnes qualités du Comte ; le rang qu'il tenoit à la Cour ; l'estime générale dont il jouissoit ; son caractere, qui me promettoit les jours les plus heureux. Des

larmes furent toute ma réponſe: & je crois qu'elle les entendit à merveille; car elle me dit : ma chere Marquiſe, il en eſt temps encore, réfléchiſſez-y, je vous en conjure. La raiſon doit nous éclairer ſur nos intérêts. Le cœur ſe révolte quelquefois; mais il ſe trouve bien dédommagé, par la ſuite, d'avoir étouffé ſes murmures.

Je ſens qu'elle avoit raiſon, Commandeur; mais je ne puis ..... Non, ce ſacrifice eſt au-deſſus de moi, il ne s'achevera pas. Et n'eſt-ce donc pas aſſez d'avoir été forcée, pendant cinq ans, de dévorer mes douleurs, ſans vouloir encore m'enlever le ſeul bien qai me reſte, celui de répandre des larmes en liberté. Ah! venez à mon ſecours, Commandeur. Conſeillez-moi, conduiſez-moi. Que dois-je faire? Ayez pitié d'une femme malheureuſe. Oh! Madame de Soligny, vous avez rouvert toutes mes bleſſures.

Paris, ce 19 Décembre 1782.

LETTRE VI.

*Le Commandeur à la Marquise de Ben***.*

Vous me demandez des conseils, ma chere amie ; je serai digne de la confiance dont vous m'honorez. N'accusez pas ma vieillesse de la sévérité de mes maximes. Les années m'ont donné de l'expérience, & ont imposé silence aux passions qui ont tirannisé mon premier âge ; la seule qui me soit restée est la tendre amitié que je vous porte : les dangers que vous courez lui donnent une nouvelle force, & je vais tâcher de vous y arracher. Mon inflexibilité naîtra du respect que j'ai pour vous, & de l'estime que j'ai pour vos vertus. On flatte les gens ordinaires ; le poids des devoirs qu'on leur propose de supporter, est toujours propor-

tionné à leurs forces; mais aux âmes douées d'énergie, rien ne doit ternir le miroir de la vérité qu'on leur présente. Il vaut mieux faire saigner la plaie, que d'appaiser ses douleurs par des palliatifs qui la rendent incurable.

Madame de Soligny, j'en conviens, a agi étourdiment; il ne faut pas que notre zèle pour nos amis nous emporte au-delà de la prudence. Il est des espèces de services que l'on ne doit pas s'expôser à leur rendre, si une réflexion longue & mûrie ne les autorise. Il ne faut pas s'arrêter au plaisir seul d'obliger; il faut prévoir les suites que ce service peut avoir; & s'il est un malheur qui doive en résulter, il faut renoncer au service lui-même. C'est une réflexion que votre amie n'a point faite. Son cœur seul l'a séduite, voilà son excuse. Ma chere Marquise; il n'en est pas de plus belle. Le mal est fait; il n'y a qu'un remede, je vous le présente.

Vous avez prévu l'effet que cette aventure fera dans le Public, & cet effet est certain, n'en doutez pas. Si vous résistez, un petit nombre d'amis prendra votre défense; les honnêtes gens qui ne vous connoissent pas, se tairont, & ceux qui ne se soutiennent dans le monde qu'à la faveur des bons mots, que la malignité aiguise, vous accableront. Vous le sentirez, ma chere amie: le désespoir s'emparera de votre ame. Et pourquoi? Parce que vous aurez nourri dans votre cœur une passion malheureuse.

Votre derniere lettre m'a tout appris. Je vous vois victime d'un amour que vous n'osez avouer, qui, peut-être, est ignoré de l'objet qui l'a fait naître. Ah! ma chere Marquise, sait-on si celui qui vous captive n'est point indigne de vous, puisque vous rougissez de le nommer à votre meilleur ami; ou si, malgré votre beauté, & vos vertus, il ne paye pas votre amour

par l'indifférence, parce que l'amour ne ſe commande pas. Vous ſentez, mon amie, que plus je vous connois de vertus, moins je vous pardonnerai une pareille foibleſſe. Quoi ! ce ſeroit pour un être fantaſtique, ou pour un indifférent, que vous ſacrifieriez votre bonheur, & la voix de la Nature ? Eſt-ce là Madame de Ben*** ? Eſt-ce là cette femme, le modele de ſes ſemblables ? Ah ! il en eſt temps encore, rendez-moi mon amie. Mon rôle eſt de vous admirer : il m'en coûteroit trop de vous plaindre.

Ce n'eſt point le haſard qui nous jette dans le monde. Malheur à celui qui croit n'avoir rien à remplir, rien à ſacrifier pour ſes ſemblables. C'eſt s'éloigner des vues de la Nature, que de céder au mouvement de ſon cœur, quand il eſt contraire à l'ordre établi. Mon amie, elle vous donna tout ce qui peut aſſurer le bonheur d'un honnête homme, le caractere & la

beauté ; tout ce qui peut contribuer à l'exemple du monde, une haute naiſſance & l'amour des devoirs, aſſemblage malheureuſement trop rare ; tout ce qui promet la meilleure mere de famille, de la religion, & des vertus ſociales. Tant de précieux avantages doivent fructifier. Vous ne pouvez, ſans vous rendre coupable, enſevelir dans un célibat honteux, ces bienfaits de la Nature, & l'eſpérance de la ſociété. Renoncez donc, ma chere amie, à une fidélité chimérique ; ne vous abreuvez point de larmes, qui ne ſeront point eſſuyées ; ne vous nourriſſez pas de ſoupirs, qui ne ſeront point entendus ; ou vous perdriez tout, juſqu'à l'amitié, cette confiance, ce charme de la vie, & ce ſoulagement de nos maux.

De quoi voudriez-vous que l'on vous plaignît ? Pourriez-vous, oſeriez-vous même l'exiger ? On s'attendrit

ſur

ſur les maux réels ; l'on n'a que de la froideur pour ceux de l'imagination. Encore ſi votre réputation étoit reſpectée ; mais cette derniere douceur vous échappera. Tandis que vos jours s'écouleront dans l'amertume, la calomnie s'obſtinera à ſoutenir qu'ils ſont jonchés de fleurs. Votre jeuneſſe ſe paſſera dans le tumulte orageux d'une paſſion ſans eſpoir. Par degrés le ſentiment s'éteindra ; vous ſerez effrayée du calme qui le ſuivra ; vous croirez renaître dans un nouveau monde ; tout aura fui, plaiſirs, jeuneſſe, amis, amour même ; l'ennui vous ſuivra juſqu'au cercueil ; & la pierre de cette tombe qui devoit atteſter vos vertus à votre poſtérité, ſur laquelle vos neveux feroient venus s'inſtruire à vous imiter, ou rougir d'avoir dégénérés, ce marbre que la reconnoiſſance devoit placer, ſera votre plus ſévere cenſeur. Voilà le ſort qui vous attend. O mon amie ! c'eſt un ami

qui vous parle. Craignez que votre conſcience ne devienne votre tyran. Il ſe préſente une action généreuſe à faire, Madame de Ben *** ne doit point héſiter.

N'attendez rien de plus, mon amie: j'ai fait mon devoir, faites le vôtre. Si le Comte de Ben *** eſt tel que vous me le peignez, & rarement on a l'eſtime générale qu'on ne la mérite, il doit être votre époux. Heureux pour vous qu'il eût des vices, ce ſeroit votre excuſe aux yeux du Public; mais ce Public n'exige pas que cette action ſoit précipitée : le temps de votre deuil, la réflexion qu'exige une affaire de cette conſéquence, tout cela peut vous ſervir.

Etudiez-le; connoiſſez ſes mœurs, ſes habitudes, & ſes penchants : on admirera votre prudence, & l'on vous en ſaura gré. Ah ! pourquoi faut-il que ma triſte amitié ait un devoir ſi rigoureux à remplir. Que vous la met-

tez aujourd'hui à une cruelle épreuve! Moi, qui payerois de mon ſang le plaiſir de vous ſavoir heureuſe, c'eſt moi qui viens déchirer ce cœur..... dans lequel, peut-être, je n'ai que trop lu.

Songez que vous me devez l'hiſtoire de vos malheurs. Que ne m'avez-vous cru plutôt digne de cette triſte confidence! hélas! peut-être.... Non, il eſt trop tard..... Je vous en veux.... Si j'en crois mon cœur, ſi j'en crois mes ſoupçons, quels plaiſirs, quelle jouiſſance délicieuſe vous m'avez laiſſé perdre! Adieu, Madame.

Du Château de Montfort, ce 5 Janvier 1783.



LETTRE VII.

*Madame de Ben*** au Commandeur.*

J'AVOIS prévu votre réponſe, mon cher Commandeur : mon cœur s'étoit dit d'avance tout ce que vous me mandez. Ah ! Madame de Soligny, cruelle amie, qu'avez-vous fait ! Il n'importe, je ſerai digne de vous. O mon ami ! ô mon pere ! ce ſacrifice eſt terrible ; quoi qu'il en ſoit, je l'accomplirai.... j'en aurai la force, je le crois.... je l'eſſayerai du moins.

Commandeur, votre lettre eſt dure ; oui, elle eſt dure. Moi, j'aurois rougie de vous nommer l'objet de ma tendreſſe ! Vous me ſuppoſez un attachement honteux dont je n'oſerois parler à mon ami ; à l'homme que je reſpecte le plus ! Sachez qu'il n'en eſt point de plus noble, de mieux juſtifié

par ſon choix. Cet amour, je l'ai connu au berceau ; il a fait le charme de mon enfance, il m'a pourſuivie dans les bras d'un époux, il ne s'éteindra qu'au tombeau. Craignez, Commandeur, d'offenſer l'objet que mon cœur idolâtre. Si je diſois un mot, c'eſt vous qui rougiriez de ne l'avoir pas deviné. Non, il n'eſt qu'un ſeul homme ſur la terre qui puiſſe allumer en moi cette flâme qui fait mon bonheur.... qui fait mon ſupplice.... Il eſt digne de moi, puiſque je l'ai choiſi. Vous deviez le penſer, & voilà ce qu'il falloit m'écrire.

Celui que j'aime ignore cet amour funeſte ! Que dis-je ? non, il ne l'ignore pas. Rien n'échappe aux yeux d'une amante : on ſe trahit aiſément quand on aime. Sans me parler il m'a tout dit. J'ai ſurpris ſon ſecret, comme il a pu ſurprendre le mien. L'amour échappe aux yeux indifférents, échappe-t il à ceux qu'il intéreſſe ? Qu'importe,

après tout, qu'il l'ait surpris, ce secret ? Mais, vous-même, Commandeur : que dis-je ?.... Vous savez tout : la fin de votre lettre me l'apprend. Ah ! ne regrettez pas de l'avoir surpris plutôt, ce fatal secret ; vous n'auriez rien fait pour notre bonheur, & j'aurois de plus, aujourd'hui, le chagrin d'avoir résistée à vos tendres sollicitations. Mais non, vous-même auriez senti la droiture de mes intentions ; vous ne m'auriez pas pressée de commettre une injustice, pour satisfaire le penchant de mon cœur : vous auriez gémi de ne rien pouvoir pour la félicité de deux personnes que vous chérissez. C'est vous dire assez que vous avez lu dans mon ame. Epargnez à mon front la rougeur qui le couvriroit en vous nommant l'objet de toute ma tendresse. Hélas ! ce nom sera assez répété dans l'histoire de mes infortunes, que je vous envoye. Plaise au Ciel que ce soit la premiere & la derniere fois que

je le prononce, puiſque je ne dois plus m'occuper que du triſte ſacrifice que l'amitié, la raiſon, & peut-être la religion, exigent de moi avec tant d'empire.

Il ſeroit à ſouhaiter pour moi, dites-vous, que le Comte de Ben*** eût des vices, ce ſeroit mon excuſe aux yeux du Public. Ah! votre amitié eſt bien forte, puiſqu'elle va juſqu'à tromper la droiture de votre cœur. Je ne le hais pas aſſez pour faire un pareil ſouhait, & ce ſeroit peut-être une raiſon de plus pour hâter mon ſacrifice. Qui ſait ſi je ne ſuis point prédeſtinée à le ramener à la vertu, & ſi ce n'eſt pas là la récompenſe ineſtimable attachée au triomphe qu'il m'eſt ordonné de remporter ſur moi?

Je ne ſuis pas tout-à-fait raſſurée ſur l'article de ſes mœurs: quelques informations que j'ai priſes, ne m'ont point tranquilliſée. Il a toutes les qualités qui rendent eſtimable aux yeux

du monde : il eſt dans la faveur du Prince ; &, cependant, bien avec tous les courtiſans ; preuve ſenſible de la ſoupleſſe, diſons mieux, de l'hypocriſie de ſon caractere. Il eſt difficile qu'un mêlange de baſſeſſe ne s'allie avec un manége auſſi adroit. Il eſt brave ; il s'eſt tiré avec honneur de vingt affaires : cela prouve plus, ce me ſemble, pour ſon orgueil facile à s'alarmer, que pour ſa bravoure. Il eſt magnifique, généreux méme ; mais il a des dettes ; qu'en conclure ? ſi ce n'eſt qu'il eſt ennemi de l'ordre, & qu'il y a plus d'oſtentation dans ſes bienfaits que de charité, puiſqu'il ne ſatisfait ſa générosité qu'aux dépens de la juſtice. Il eſt bon dans ſon domeſtique, humain pour tous ſes gens ; mais un ſeul poſſede ſa confiance : il a donc des intrigues ſecrettes ; il a donc des démarches qui le feroient rougir s'il ſe les permettoit aux yeux de tous. Il eſt également connu de la bonne & de la mauvaiſe compagnie,

marque certaine qu'il ne voit la premiere que par égard pour ſon rang, & qu'il aime la derniere; car elles ont cela de particulier, que l'une dégoûte néceſſairement de l'autre, & qu'il n'eſt pas poſſible de les aimer toutes deux à la fois. L'homme qui vit par goût dans la ſociété des honnêtes gens, n'éprouve que du dégoût dans celles que le libertinage raſſemble; & celui qui s'eſt embourbé, ſi j'oſe le dire, dans celles-ci, ſe trouve déplacé, décontenancé même dans la bonne compagnie. Combien n'ai-je pas vu de ces jeunes gens du jour, forcés par état de s'y trouver quelquefois, y être, ou comme une ſtatue, ou, ce qui eſt pis encore, s'y montrer d'une impertinence inſoutenable; aborder une femme avec le même air qu'ils porteroient dans un rendez-vous, la complimenter du même ton qu'ils perſiffleroient une courtiſanne; vouloir mêler de la galanterie dans tout, & n'enfanter

que des équivoques ; vous forcer de baisser les yeux par ce regard fixe que la pudeur n'anime plus, & où l'impudence seule a remplacé le sentiment. Voilà pourtant comme sont les trois quarts de nos jeunes gens, & voilà malheureusement le portrait du Comte *de Ben****, ou du moins, à-peu-près.

Pour sa religion, je ne vous en parle pas : c'est ce que je lui aurois le plus desiré, parce que, tôt ou tard, elle ramene l'homme, & le rend à lui même, ou, pour mieux dire, à la principale fin pour laquelle il reçut l'existence ; mais telle est la malheureuse dépravation de notre siecle, que c'est même le seul article qui ait échappé à la société de ceux que j'avois chargé de me dévoiler ses mœurs. Dois-je lui en soupçonner beaucoup ? le puis-je ? Plût à Dieu que je me trompasse, & que je fusse téméraire dans le jugement que je porte sur lui !

Voilà cependant l'homme à qui il faut que j'unisse mon sort, tandis que..... Ah ! Commandeur. Ah ! cruelle Soligny, qu'avez-vous fait?..... Adieu, mon cher Commandeur.



HISTOIRE

*De Madame la Marquise de Ben***.*

JE ne vous dirai rien de ma naissance, qui vous est aussi connue qu'à moi. Dernier rejetton d'une famille illustre, il sembloit que la liste de mes ayeux ne se fût prolongée dans l'antiquité, que pour accroître la douleur du dernier de leur fils, en voyant s'éteindre en moi, ce nom, que les combats, les titres, les honneurs, les plus grandes charges de la Couronne avoient si long-temps éclairé des rayons de la gloire. Cette douleur fut extrême: elle conduisit mon pere au tombeau. Nous fûmes tous deux victimes de la vanité de son nom; lui, puisqu'il ne put survivre à la certitude de l'extinction de sa race, & moi, puisqu'il me priva des caresses que je devois attendre de la nature.

Mon pere ne me vit point au moment de sa mort : ma vue n'auroit servie qu'à élargir sa blessure. J'avois huit ans lorsqu'il mourut. Ma mere, que les mêmes vues n'ont jamais guidée, s'est conduite avec moi d'une maniere bien différente. Que j'eusse été heureuse, si le temps de mon enfance eût toujours duré!

Vous avez su que ma mere, restée veuve fort jeune, réunissant une grande fortune à la beauté, ne voulut jamais se remarier. La calomnie ne l'épargna point. Ce qu'elle faisoit par vertu, & pour me transporter tous ses soins, on se plut à l'empoisonner. Mon mariage, par la suite, avec le Marquis de Ben *** confirma, dans l'esprit du Public, ce que la malignité des méchants se plaisoit à y répandre depuis long-temps.

La cassette qu'elle m'a remise en mourant, m'a dévoilé une partie de tout ce que vous allez savoir. Avant

l'ouverture de cette caſſette, je n'étois pas plus inſtruite que le Public, & j'aurois pu vous faire l'hiſtoire de mes malheurs, ſans pouvoir vous faire connoître la véritable ſource d'où ils partoient, puiſqu'elle m'étoit inconnue à moi-même. Mais n'anticipons pas ſur le cours des événements.

Ma mere paſſoit une grande partie de l'année dans une très-belle terre, ſituée en Normandie : elle ne venoit que trois mois de l'année à Paris. Comme elle poſſédoit tous les talents agréables, elle ſe plaiſoit à m'en donner les premiers principes; & pendant notre ſéjour à Paris, elle avoit ſoin de me donner des maîtres pour perfectionner ce qu'elle n'avoit fait qu'ébaucher.

Monſieur de Ben*** étoit notre voiſin; il devint bientôt l'unique ſociété que nous euſſions : fier par caractere, jaloux par tempérament; perfide par principe, &, par ſuite,

despote dans la maison, tyran dans ses amours, hypocrite en amitié; voilà quel étoit le Marquis de Ben * * *. Jamais les vices les plus odieux n'eurent une plus belle enveloppe : une superbe figure, la plus riche taille, l'esprit le mieux orné, la conversation la plus agréable, tous les dehors de la franchise, de la générosité, de la sensibilité; voilà le masque brillant qui a couvert, jusqu'à sa mort, le monstre le plus difforme. C'est sous ce masque que vous l'avez chéri, Commandeur; c'est sans ce masque qu'il a fait mon effroi & mon désespoir.

Vous devez sentir combien son intimité dût plaire à ma mere. Il étoit presque toujours au Château, quand nous y étions : il nous suivoit à Paris : la paix le tenoit facilement éloigné de ses emplois. Enfin il étoit, pour ainsi dire, de la maison. Les commencements de sa liaison n'étonnerent point : on crut que ma mere, jeune encore,

ſongeoit à un nouvel établiſſement; elle avoit trente ans, le Marquis en avoit environ quarante-cinq; rien de mieux : tous deux d'une naiſſance illuſtre, tous deux aimables, tout étoit aſſorti. Ma mere ſe trouvoit même au-deſſus des reproches que s'attire quelquefois une veuve qui ſe remarie ayant des enfants. Le bien de mon pere m'étoit ſubſtitué; par conſéquent, elle ne me faiſoit aucun tort. Mais lorſqu'on vit pluſieurs années s'écouler ſans que le mariage eût lieu, quoique la liaiſon durât toujours, la réputation de ma mere en ſouffrit : elle regarda le Marquis comme un ami néceſſaire au bonheur de ſa vie; le Public s'obſtina à ne voir en lui qu'un amant. On gémiſſoit de l'eſpece d'empire que ſon étroite liaiſon avec ma mere lui donnoit ſur moi : on murmuroit ſur le mauvais exemple qu'elle paroiſſoit donner à ma jeuneſſe. Ma mere ignoroit cette façon de penſer générale; le Marquis

ne l'ignoroit pas : il avoit ses vues ; & tout ce qui pouvoit entretenir une pareille présomption dans l'esprit du Public, n'étoit point négligé par Ben * * * : attentions extérieures, galanteries qui avoient l'air d'échapper malgré lui, tristesse sombre étant éloigné d'elle, gaieté prompte lorsqu'elle reparoissoit, rien n'étoit oublié. Ma mere étoit sa dupe ; le Public l'étoit encore plus.

Tout le monde, ma mere même, ignoroit les vues de Ben * * * : il avoit pris insensiblement pour moi une passion profonde, qu'il sut cacher avec art. Vous savez, Commandeur, que le Marquis avoit deux freres, le Prince D*** son aîné, & le Comte de Ben*** son cadet, pere de celui avec lequel je plaide. La fortune du Marquis étoit médiocre ; son aîné vivoit encore, & se trouvoit, pour ainsi dire, possesseur de tous les biens de sa famille : à la vérité, il étoit veuf, & sans enfants ;

mais il pouvoit se remarier. Le Marquis ne pouvoit donc pas naturellement espérer que ma mere, malgré son attachement pour lui, pût se résoudre à sacrifier les espérances de sa fille, en lui faisant former une alliance, convenable à la vérité du côté de la naissance, mais infiniment disproportionnée du côté de la fortune. Il est vrai que ma mere, dont vous avez connu l'ambition, portoit ses idées plus haut : le Landgrave de *** m'avoit vue plusieurs fois dans son voyage en France ; il m'avoit distinguée, & ma mere, à qui ses attentions n'avoient point échappées, ne désespéroit point d'unir le sort de sa fille avec celui d'un Souverain, & de se trouver alors toute-puissante dans une Cour où elle pût terminer sa carriere, au sein des grandeurs, dont l'éclat avoit toujours chatouillé son orgueil.

Le Marquis de Ben ***, qui possédoit la confiance de ma mere, n'ignoroit

aucun de ſes deſſeins, & tous les projets qu'elle formoit pour moi, lui étoient connus. Elle le conſultoit: c'étoit chaque jour de nouveaux ſerpents qu'elle lançoit dans ſon ſein. Son ame double ne lui permettoit pas de découvrir les ſecrets de ſon cœur, & le beſoin qu'il avoit de captiver ma mere, pour conſommer aiſément le crime qu'il méditoit, le forçoit d'affecter le plus grand intérêt pour mon élévation future, & de la flatter, en feignant d'approuver tous les moyens qu'elle vouloit employer pour réuſſir.

Vous verrez bientôt, Commandeur, l'indigne trame que ce monſtre avoit ourdie dans le fond de ſon ame. Point de confidence ; pas le moindre mot qui décelât ſon amour pour moi ; pas le moindre mouvement qui laiſsât pénétrer la jalouſie dont il étoit dévoré: c'étoit la candeur, la probité, le déſintéreſſement qui cachoient le ſéjour des furies, que l'avarice, l'amour &

la jaloufie fe difputoient tour-à-tour : c'étoit, en un mot, le crime qui germoit lentement, & dont les projets cachés n'étoient connus que du barbare qui les cultivoit dans le filence.

Il faut donc, enfin, qu'il échappe à ma plume ce nom fi cher, ce nom que je ne puis prononcer fans trouble, que je ne puis tracer fans l'effacer par mes larmes. Ah! mon ami, mon pere! ce nom feul va vous découvrir le fecret de mon cœur. Le Chevalier de Saint-Georges..... Mais je.... m'arrête.... Pardonnez à votre malheureufe amie les fanglots qui l'étouffent. Hélas! je fus cruellement perfécutée pour cet amour, & j'ignorois encore que j'aimois. J'étois victime de l'affreufe jaloufie d'un mari, l'opprobre de mon fang, & le fléau de ma mere, avant que je foupçonnâffe même mes fentiments pour l'homme le plus chéri. J'étois, depuis long-temps, punie d'un amour que je ne connoiffois point; &

ce fut la barbarie de mes persécuteurs qui fut pour moi le premier interprête de l'amour.

Le Chevalier de Saint-Georges avoit été, pour ainsi dire, élevé avec moi. Nous étions tous deux du même âge; le voisinage des terres de ses parents avoit favorisé cette espece d'union cimentée dès le berceau. Accoutumés ensemble par les jeux de l'enfance, l'amitié fraternelle avoit été pour nous l'avant-coureur de l'amour. L'époque où le calme de l'enfance est remplacé par le prestige des passions, avoit accru ce besoin que nous éprouvions d'être ensemble. Nous en goûtions le plaisir sans allarmes; & l'amour le plus violent nous animoit depuis long-temps, que nous n'avions encore aucune idée de ce qu'on entend par le nom d'amour. Ni le public, ni ma famille, ni ma mere, ne s'étonnoient d'une intimité qui régnoit, pour ainsi dire, depuis que nos yeux s'étoient ouverts au jour.

Ben*** fut le ſeul qui ſut lire dans nos cœurs : le crime ſaiſit avidement ce qui flatte ſon intérêt : il fonda ſur cet amour le ſuccès de ſes odieux projets ; & la ſécurité où tout le monde étoit, où nous étions nous-mêmes, ſur la pureté de nos ſentiments, fut le voile malheureux qui en couvrit l'exécution.

Le Marquis de Ben*** avoit un jeune laquais à-peu-près de l'âge & de la taille du Chevalier de Saint-George : l'autorité de maître, l'or qu'il lui prodigua, les promeſſes qu'il lui fit, ſubjuguerent ce jeune homme, & ce fut là le digne miniſtre du forfait qu'il méditoit.

Depuis quelques jours, le Chevalier de Saint-George, retenu chez lui par une indiſpoſition, n'avoit point paru chez nous, & j'avois laiſſé voir, avec franchiſe, l'ennui que ſon abſence me faiſoit éprouver. Ma mere ſans défiance, tranquille d'ailleurs ſur

mes principes, & sur l'austérité de mes mœurs, avoit partagé mon inquiétude. Deux Gentilshommes de la Province, amis de ma famille, & les seuls étrangers qui fussent alors au Château, avoient été témoins des sentiments que j'avois laissé paroître : instruits de l'amitié qui nous unissoit depuis si long-temps, ils n'en avoient tiré aucune conséquence défavorable à ma réputation; Ben * * * fut le seul qui imagina de profiter de la circonstance pour m'accabler.

Suivant l'usage ordinaire établi dans la maison, nous nous étions séparés à onze heures & demie du soir. J'étois rentrée dans mon appartement, après avoir embrassé ma mere. Des nouvelles que nous avions reçu de Saint-Georges dans la journée, & qui nous annonçoient son prochain rétablissement, avoient calmé mes inquiétudes, & ramené la paix dans mon ame. J'avois congédié mes femmes, & je m'étois endormie dans l'espoir si doux de

recevoir bientôt mon ami, que j'étois bien éloignée d'appeller mon amant.

La confiance naturelle qui regne dans un Château, qui n'est habité que par des parens, des amis & des serviteurs fideles, n'entraînoit point de précautions. Jamais je n'avois pris le soin de faire fermer l'entrée de mon appartement. Tout étoit tranquille, tout dormoit dans le Château. Le Marquis de Ben***, occupé de son affreux projet, veilloit seul. A deux heures après minuit, il éveille le laquais dont je vous ai parlé, & l'instruit de ce qu'il doit faire. Mon appartement étoit au rez-de-chaussée. La longue habitude rendoit les êtres de la maison faciles à Ben***; il sort de sa chambre sans lumiere, suivi de son laquais : ils parviennent sans bruit à la porte de mon antichambre : Ben*** l'entr'ouvre, recommande au laquais le silence, le courage, & la présence d'esprit. Lorsqu'il l'eut introduit dans mon anti-

chambre,

chambre, il ferma la porte & remonta chez lui, en emportant la clef, qu'il jetta dans une garde-robe, pour dérober la trace de son imposture.

Il ne lui restoit plus qu'à consommer son crime. Quel abîme effrayant que le cœur humain ! O mon cher Commandeur ! votre front pâlira d'horreur, quand vous connoîtrez cet homme, que vous & le royaume entier ont honoré de leur estime. Le Marquis prend une bougie, ressort de chez lui, & se présente à l'appartement de ma mere ; il frappe à plusieurs reprises avec mystere. Ma mere, réveillée du bruit, vient lui ouvrir : elle-même, surprise de le voir à pareille heure, lui demande, avec inquiétude, le sujet d'une telle visite. —— L'honneur de votre maison, qui m'est plus cher que le mien ; j'en suis trop jaloux pour garder le silence sur ce qui se passe. — Vous m'effrayez. Marquis, achevez. — Ah ! Madame, je vais déchirer

votre ſein de la maniere la plus cruelle; mais il le faut. Devoir affreux que l'honneur ordonne ! Armez-vous de courage, Madame. — Vous me faites mourir. De grace, parlez. — Eh! bien, votre fille.... Le Chevalier de Saint-George.... — Je frémis..! ma fille !.... — Sachez, malheureuſe mere, que l'indiſpoſition de Saint-George n'étoit qu'une feinte ; que, dans ce moment, il eſt dans l'appartement de votre fille, & que.... Oh ! ciel ! je me meurs, s'écrie ma mere, qui s'évanouit à l'inſtant.

Le monſtre la ſecourut, aidé par une des femmes de ma mere, qui s'étoit réveillée au cri que l'effroi lui avoit arraché; ils parvinrent à la rappeller à la vie. La fureur ſuccéda à cet affaiſſement. S'échapper de leurs bras, voler à mon appartement, fut l'affaire d'une minute. Voilà ce qu'attendoit le perfide Ben * * *. Un des Gentilshommes réveillé par l'eſpece de rumeur qui

régnoit dans le Château, étoit defcendu. Ben***, d'un mot, le mit au fait. Peignez-vous, mon ami, l'horrible fcène qui va fe paffer. Ma mere, furieufe, frappe à coups redoublés à la porte de mon antichambre ; elle ne réfiftoit que foiblement à fes efforts. Je m'éveille en furfaut ; je me leve ; je ne me donne pas même le temps de jetter un vêtement fur mon corps ; je cours à ma porte, que j'ouvre. Dans ce moment la porte de l'antichambre avoit cédé aux efforts de ma mere, qui entra fuffoquée de colere.

Le déteftable miniftre de Ben***, ce laquais, qui n'attendoit que ce moment, & cruellement fidele aux ordres qu'il avoit reçus, avoit entr'ouvert la fenêtre ; & dès l'inftant que ma mere l'eût apperçu, il fauta en-dehors, & fe fauva à travers les jardins.

C'en fut affez pour la convaincre. Jugez de fa fureur. L'épithéte de malheureufe, dont elle m'accabla,

m'ouvrit tout-à-coup les yeux ſur ſes ſoupçons. Je tombai ſans connoiſſance. Ma mere, ſans pitié pour l'état affreux où j'étois réduite, s'éloigna. Le traître Ben * * *, qui jouiſſoit du ſuccès de ſon crime, la ſuivit.

J'étois devenue auſſi-tôt l'objet de l'indignation de tout ce qui habitoit le château. Tout le monde m'abandonna. Croiriez-vous, Commandeur, que l'on eut la barbarie de me laiſſer cinq heures ſans connoiſſance, nâgeant dans le ſang qui découloit d'une plaie, que je m'étois faite à la tête, en tombant? Chacun avoit reporté ſur ma mere, les ſentimens de tendreſſe & d'intérêt qu'exigeoit le déſeſpoir où elle étoit réduite. Au bout de cinq heures d'évanouiſſement, un vieux domeſtique, qui avoit jadis ſervi mon pere, attendri ſur mon ſort, & plus humain que les autres, vint me ſecourir : il me tranſporta ſur mon lit, panſa ma bleſſure & me fit avaler quelques gouttes d'élixir. J'étois

véritablement dans un état qui ressembloit à la stupidité; je croyois rêver. Je ne pus faire aucune question à ce fidele serviteur; ses larmes couloient en abondance. O Dieux! qu'avez-vous fait? me disoit-il. Je restai muette; mon œil étoit sec, mon regard étoit fixe; ce n'étoit qu'une froide statue à qui cet homme compatissant rendoit des soins, & qu'elle recevoit sans reconnoissance. Tristes effets de la prévention! je m'étois couchée, la veille, la plus heureuse des filles, & je m'étois réveillée la plus infortunée de toutes les créatures.

Cependant ma mere aveuglée, & animée par le génie de Ben***, qui lui souffloit, à son gré, la rage qui le guidoit, préparoit mon supplice. Les deux Gentilshommes étoient présens. On tint conseil sur le parti qu'on devoit prendre en pareille circonstance. Ma mere ne respiroit que vengeance, & les moyens violents étoient son avis.

Les deux Gentilshommes, plus prudents, opinoient pour la douceur & le secret. Ben *** affectoit une incertitude, dont les trois autres étoient la dupe; mais on convenoit unanimement que j'étois une fille deshonorée.

La journée s'étoit presque écoulée en débats, sans que l'on se fût encore arrêté à aucun parti : tout-à-coup Ben*** ayant l'air de faire un grand effort sur lui-même, demanda silence, en poussant un profond soupir. Madame, dit-il à ma mere, depuis quinze ans vous me comblez de vos bontés : j'étois ami de votre mari; voici l'instant de m'acquitter avec vous. Il m'en coûte, je ne puis vous le cacher; mais plus l'effort sera grand, plus il vous prouvera ma reconnoissance. Il ne faut point s'abuser : cette malheureuse histoire percera dans le monde; vous ne pourrez pas empêcher la langue des gens : Mademoiselle d'Hercy est à jamais deshonorée : la honte rejaillira

ſur vous : vous n'oſerez plus vous montrer : vos eſpérances s'évanouiront ; vos plaiſirs ſeront détruits ; votre vieilleſſe abandonnée : en un mot, vos jours empoiſonnés par la douleur. Il n'eſt qu'un immenſe ſacrifice qui puiſſe réparer tant de maux ; & ce ſacrifice, c'eſt moi qui vais le faire : l'honneur, l'amitié, la reconnoiſſance me l'inſpirent ; ils ſoutiendront mon courage : d'un mot je vais couvrir d'un nuage impénétrable cette odieuſe aventure. C'en eſt fait, mon parti eſt pris : je ſuis libre, indépendant, je donne ma main à votre fille, & c'eſt faire plus que de lui donner ma vie.

Je crois voir à ce récit, mon cher Commandeur, vos yeux ſe détourner d'épouvante & d'horreur. Ah ! ſans doute, le plus grand malheur pour l'homme, c'eſt que les criminels adroits ayent l'idée du pouvoir de la vertu ! Avec quelle adreſſe le fil de cette trame abominable échappoit à tous les yeux !

Et moi ſeule, accablée ſous le poids d'une accuſation deshonorante ; moi ſeule intéreſſée à me juſtifier, quand même on me l'eût permis, comment l'aurois-je fait ?

A cette propoſition imprévue, ma mere embraſſa les genoux du perfide Ben*** : elle le nomma ſon libérateur, le ſauveur de ſa famille, le dieu de l'humanité : elle inonda ſes mains des larmes de ſa reconnoiſſance. Les deux Gentilshommes le ſerrerent dans leurs bras. Ainſi le crime eut la jouiſſance de voir la vertu ſe proſterner devant lui. Trois quarts-d'heure ſuffirent pour les arrangements préliminaires de mon hymen. Ma mere dépêcha, ſur-le-champ, un courier à l'Evêque de B***, qui n'étoit qu'à deux lieues : elle lui faiſoit, en peu de mots, le détail de l'affreuſe circonſtance où elle ſe trouvoit, & du dévouement généreux du Marquis de Ben*** : elle lui demandoit les

dispenses nécessaires pour faire la cérémonie sur-le-champ, & mettre, par ce moyen, l'honneur de sa famille à couvert.

Le courier revint à deux heures du matin, avec la permission de l'Evêque. L'Aumônier de la maison fut averti, & tout fut prêt dans un moment pour la cérémonie.

Jusqu'alors, personne n'avoit approché de ma chambre, que le fidele domestique qui avoit eu soin de moi. L'espece d'engourdissement où mon esprit étoit plongé, s'étoit dissipé par degrés. Cet abandon universel m'avoit effrayée. J'avois essayé de lui faire quelques questions; il avoit, en pleurant, refusé d'y répondre : je lui parlai de ma mere; il se tut en sanglotant. Avide de démêler ce mystere, je voulus me lever pour aller la trouver; ma foiblesse s'y opposa. Je m'évanouis encore. Il fallut, malgré moi, que l'on vînt m'éclairer sur mon sort. Je

demandai, par hasard, si le Chevalier de Saint-George avoit paru. Ah! Dieux! me répondit mon pauvre protecteur, gardez-vous de prononcer ce nom, il acheveroit de vous perdre; & il s'éloigna pour éviter d'entrer en explication.

Mon ami, quelle affreuse nuit! quel supplice me fit éprouver la déchirante incertitude où je me trouvai! Que s'étoit-il donc passé? Quel étoit donc cet homme que j'avois apperçu s'évader par la fenêtre? D'où venoit le courroux dont ma mere m'avoit, pour ainsi dire, foudroyée? Pourquoi tout le monde me fuyoit-il? Mon ami, j'étois innocente, & j'éprouvois toute la terreur & tout le traitement des coupables. Je fus tentée vingt fois de faire prier Ben*** de passer chez moi. Que j'étois éloignée d'imaginer qu'il fût l'infâme bourreau qui m'assassinoit aussi impitoyablement!

A trois heures du matin j'entendis

plusieurs personnes accourir avec précipitation à mon appartement. Un mouvement involontaire de terreur fit dresser mes cheveux : ma mere entra dans ma chambre, suivie de Ben *** & des deux autres amis. Elle s'approcha de mon lit. Hélas ! mon ami, je lui tendis les bras. Mon cœur saigne encore en vous le racontant : elle osa les repousser : garde pour d'autres, me dit-elle, tes infâmes caresses, fille indigne de moi : jamais les bras d'une mere que tu as deshonorée, ne se r'ouvriront pour toi. O Dieux ! que vous ai-je fait ? lui répondis-je. Ben ***, qui redoutoit la plus légere explication, lui dit d'une voix basse, le temps presse, achevez, Madame. Ma mere alors me dit, avec le ton le plus févere : levez-vous, Mademoiselle : voici l'époux que je vous donne : l'Autel vous attend : venez. Vous l'avouerai-je, Commandeur ? ce funeste arrêt fut pour moi un coup de foudre, à travers duquel

je vis luire le premier éclair de l'amour. Saint-Georges se présenta à mon imagination avec tous ses charmes. Je ne connus toute l'étendue de mon bien qu'à l'instant où j'allois le perdre.

La même minute vit naître mon bonheur & mon supplice. Incroyable rapidité des affections de l'ame ! La révolte contre la nature, l'horreur pour Ben***, l'amour pour Saint-George, la longueur de mes tourments futurs, telle fut, dans le même moment, l'explosion terrible qui se fit dans mon cœur. La secousse étoit trop violente : mes yeux se fermerent, & ma tête sans force, tomba sans mouvement sur les bords de mon lit. Les barbares ! ils abuserent de l'absence de ma vie pour consommer leur forfait ! J'ignore comment je fus traînée dans la Chapelle du Château. La fraîcheur du marbre sur lequel on me soutenoit à genoux, me rappella à la lumiere. Il étoit trop tard : le silence

de la mort avoit été pris pour mon consentement. Ma main glacée étoit dans la main du monstre qui m'avoit assassinée, & déjà elle étoit chargée de l'anneau fatal. Mes yeux, en s'ouvrant, n'apperçurent que des yeux ennemis.

Le silence religieux qui régnoit dans cette cérémonie, qui touchoit à sa fin, ajoutoit encore, pour moi, à l'horreur qu'elle sut m'inspirer. C'est donc ainsi, m'écriai-je, que l'on abuse de l'acte le plus sacré ! C'est une mere; c'est un Ministre des Autels; ce sont des gens vertueux, qui de sang-froid, égorgent l'innocence ! Et c'est en votre présence, Dieu de l'Univers, que l'on viole le respect que l'on doit à la vertu ! Cette exclamation, si naturelle, fut regardée comme un nouveau crime. Affreuse hypocrisie ! s'écria ma mere. Le Prêtre imposa silence. Je profitai de l'instant de lumiere que me laissoit ma raison, pour deviner quel étoit

mon crime, que j'ignorois encore, & pour démêler, ſur les viſages, ce qui donnoit lieu à un traitement ſi extraordinaire. Soins inutiles. Le Miniſtre de l'Autel, pénétré du myſtere, & du devoir ſacré qu'il rempliſſoit, ne laiſſoit appercevoir qu'un air de méditation profonde. Le déſeſpoir, l'orgueil irrité, & toutefois une nuance d'attendriſſement concentré, étoient les différents ſentiments qui ſe peignoient ſur la figure de ma mere. Une joie perfide, voilée par un férieux affecté, perçoit ſur le front de Ben ***. Un air d'embarras, & d'incertitude; une ombre de pitié, mais ſur-tout, le préjugé révolté, l'étonnement de l'honneur, ſe peignoient dans les regards des deux Gentilshommes. Quant aux domeſtiques, aux femmes, ſurtout, on n'appercevoit en eux que ce dédain affecté, que cette claſſe ſinge ſur l'opinion de ſes maîtres : eſpece d'êtres toujours prêts à ſacrifier les émotions

mêmes de leur cœur, à l'injuſtice de leurs idoles. Voilà tout ce que mon avide inquiétude me fit découvrir en un ſeul coup d'œil.

Je n'apperçus point le vieux domeſtique qui m'avoit ſecourue : j'ai ſu depuis qu'on l'avoit chaſſé, avec barbarie, d'une maiſon où il étoit depuis quarante ans, parce qu'il étoit le ſeul qui avoit eu le courage d'avoir bonne opinion du ſang de ſes maîtres, & que cette malheureuſe victime de la prévention avoit fini loin de moi ſes jours dans la miſere. J'ai tâché, du moins, de réparer dans ſa fille, ce qu'il ſouffrit pour moi. C'eſt celle de mes femmes que l'on nomme Lucie. Vous la connoiſſez, Commandeur.

La cérémonie finie, on me traîna dans mon appartement. Le Marquis de Ben *** eut l'audace d'y reſter ſeul, & l'affreux théâtre du crime, qui venoit de me mettre dans ſes bras, fut pour lui le temple de l'hymen.

Il trembla bientôt de perdre l'objet qui lui avoit coûté tant de forfaits. L'état où j'étois depuis vingt-quatre heures, & la plaie que je m'étois faite à la tête, & que l'on avoit négligée, me mirent bientôt au bord du tombeau. Il redoutoit l'éclairciſſement de ſa ruſe abominable, & ſentoit que ſi mon ſéjour ſe prolongeoit dans le Château d'Hercy, Saint-George, inſtruit de l'impoſture, viendroit peut-être faire un éclat dangereux. Malgré l'état d'anéantiſſement où je me trouvois, mon bourreau me jetta dans une voiture, & m'entraîna dans un Château antique qu'il poſſédoit près des Pyrénées.

Nous fîmes cette route ſans nous arrêter, ſans qu'il eût aucun égard, ſans qu'il prît aucun ſoin de mon état déplorable. Déchirée par les douleurs que j'éprouvois dans la tête, tantôt dans le délire d'une fievre brûlante, tantôt expirante de foibleſſe, j'arrivai mourante dans cette maiſon, abandon-

née depuis un fieçle. Ma fituation effraya pourtant Ben ***, & fon avarice, plus forte encore que fa cruauté, lui fit defirer la confervation de mes jours : il dépêcha quelqu'un à Bayonne, qui lui amena le Médecin le plus célebre de cette Ville. A fon arrivée, il défefpéra de ma vie. Voilà la feule fois où je caufai quelques allarmes à Ben ***; mais ces allarmes n'avoient que lui pour objet. Malgré le peu d'efpoir du Médecin, il me prodigua toutes les reffources de l'art. La nature feconda fes efforts, & la force de mon tempérament l'emporta fur la violence du mal.

Le onzieme jour d'après mon arrivée, dans les tranfports d'un redoublement violent, je me portai machinalement un coup de poing fur le front; ce mouvement décida fans doute la rupture de l'abcès qui s'étoit formé dans ma tête. Il prit, contre toute apparence, fon cours par le nez, les oreilles & la

bouche. Le Médecin préſent favoriſa heureuſement cette évacuation qui me ſauva la vie. La fièvre ſe détendit, les accidens diſparurent; & dans peu de temps, il fut en état de répondre de mes jours à mon époux.

Ben*** n'attendoit que cette certitude. Il repartit ſur-le-champ; retourna *incognito* chez ma mere, pour ſtipuler ſes intérêts, que, dans la confuſion des premiers moments de mon mariage, on n'avoit établis que préliminairement. Hélas! la malheureuſe femme, odieuſement abuſée comme moi, auroit ſacrifié un Empire pour l'accabler de ſa reconnoiſſance. Elle ſe dépouilla preſque en faveur du bourreau de ſa fille, & du perfide qui avoit répandu ſur ſon exiſtence un poiſon mortel. Cette femme infortunée me regardoit comme un monſtre: je ne voyois en elle qu'une mere dénaturée; & c'eſt ainſi que les ſentiments de tendreſſe, que nous conſervions l'une pour

l'autre, devenoient le ſupplice qui nous diviſoit pour toujours.

Pendant ſon abſence, foible, convaleſcente, mes jours s'écouloient dans les larmes & dans l'ennui. Tout ce qui s'étoit paſſé ne s'offroit à mon imagination que comme un rêve pénible que l'on fait dans une maladie, & dont on ne ſort que pour ſentir les douleurs que le corps éprouve. Je m'interrogeois envain ſur le principe d'un événement qui avoit eu des ſuites ſi funeſtes. Qui donc avoit pu me ravir tout-à-coup la tendreſſe de tout ce qui m'étoit cher? Par quel preſtige me trouvois-je unie au Marquis de Ben*** & tranſportée à deux cents lieues de ma famille? J'appercevois bien dans tout cela les projets de Ben***: je ſentois bien qu'il n'en avoit dû le ſuccès qu'à la calomnie; mais ſur qui pouvoit retomber cette calomnie? Pour moi, dont la conduite avoit toujours été irréprochable, je ne m'étois jamais permis

la plus légere imprudence. Sans cesse sous les yeux de ma mere, je n'avois eu qu'elle pour amie, pour confidente. Je m'y perdois. Saint-Georges revenoit ensuite à ma pensée; mais j'étois loin d'imaginer la part qu'il avoit à mes souffrances. Son souvenir accroissoit encore mes douleurs. Voilà, me disois-je, l'époux que mon cœur eût cherché, voilà l'ami à qui j'eusse aisément transporté ces sentiments que j'aurois pour un amant. Hélas! mon cœur est fait pour aimer, & l'objet de ma haine est le seul aliment qui reste au besoin de tendresse que j'éprouve. Cruel Ben***, doit-on à la surprise le triomphe de l'amour?

Le site des lieux qu'on habite influe sur l'ame; l'âpreté du sol, ajoute à l'amertume des sentiments. J'avois sans cesse sous les yeux cette immense & éternelle barriere que la nature mit entre le climat brûlant de l'Espagne, & les champs fortunés de la France. Elle devint pour moi l'image de l'obstacle insurmontable

que le ſort avoit mis entre le bonheur & moi. Je promenois, avec une morne terreur, mes regards effrayés dans les énormes cavités que ces montagnes recélent ſous leurs vaſtes flancs. La ſombre obſcurité & le ſilence effrayant qui régnoient dans la profondeur de ces abîmes, étoient pour moi le tableau du cœur de mes ennemis. Je reconnoiſſois aux cîmes eſcarpées de ces monts blanchis par les neiges éternelles, & qui ſembloient pour ainſi dire ſe pencher d'un air menaçant ſur ma tête; je reconnoiſſois le courroux dont mes perſécuteurs, cruellement inſenſibles à mes maux, ſembloient menacer ma deſtinée.

J'étois au ſein de la *nature*, de cette nature dont les tableaux ſont ſi chers à la pureté de mon cœur; mais ici cette nature n'étoit qu'une marâtre, dont le front ſourcilleux avoit banni loin de moi les conſolations que ſon aſpect offre ailleurs aux infortu-

nés. Elle sembloit d'accord avec les humains pour contrister mon ame. A peine touchions-nous au commencement de Septembre, déjà les frimats, les neiges, les glaces nous environnoient, & les aquilons siffloient avec furie contre le faîte inébranlable de ces masses de rochers ; tandis que la foudre, qui rouloit au loin dans les longues sinuosités de leurs croupes formidables, attestoit la chaleur étouffante qui se concentroit dans la profondeur des vallées. C'est-là que le silence du soir amene la terreur, & non le sommeil ; que le calme de l'univers, interrompu par les cris de l'aigle, qui déchire sa proie, ressemble plutôt au remord silencieux qu'à la paix éternelle : mais pendant le jour, ô mon ami ! C'est-là que Dieu plaça le théâtre du néant de l'homme. Que sont aux yeux du Philosophe, qui gravit au sommet de ces monts orgueilleux, les Campagnes, les Cités florissantes, les

Provinces, les Empires qui ſemblent ſe dérouler ſous ſes regards ? Un horiſon vaporeux, où ſe diſſipent les vœux des mortels avec les exhalaiſons de la terre. C'eſt-là qu'il ſent combien l'homme eſt mépriſable, lorſqu'il ne s'occupe que de lui-même : le vain éclat du faſte, les honneurs du luxe n'arrivent plus juſqu'à lui : l'armée du conquérant qui paſſe ſur la ſurface des plaines, ne frappe pas plus ſes regards, que le criminel obſcur qui médite de nouveaux forfaits. Il ſent combien les projets de l'homme ſont petits, puiſqu'ils ne peuvent pas ſupporter l'éloignement. O Dieu de l'Univers, s'écrie-t-il ! Quel ſera donc le terme de ces paſſions qui agitent cette multitude d'êtres qui ſe meuvent ſur cette terre ? Sera-ce le bonheur ? Et ce chêne antique, qui, ſous la main du temps, s'écroule avec fracas à ſes côtés, eſt la réponſe éloquente & terrible que la nature lui fait.

Je paſſai près de quatre mois dans

cette ſituation, avant que Ben*** ne reparût. C'eſt ce ſéjour, qui, plus que mes malheurs, m'a fait contracter cette douce mélancolie que vous m'avez quelquefois reprochée; mon ame avoit beſoin de cette épreuve. Si vous voulez, mon cher Commandeur, prévoir la deſtinée d'un jeune homme, ou, pour mieux dire, ſi vous voulez connoître quel dégré d'énergie peut avoir ſon ame, éloignez-le quelques inſtans de la ſociété des hommes, tranſportez-le au ſein de la nature ſauvage: ſi ſon ame reſte muette, plaignez-le; il ne ſera jamais que foible.

Vous connoiſſez, Commandeur, le talent que j'ai pour la peinture. Saint-George le partage avec moi; nous avons eu les mêmes maîtres, dans les jours heureux de l'adoleſcence. J'avois peint mon ami, j'avois conſervé ſon portrait dans une boîte à mouches: elle ne me quittoit jamais, & ſans doute elle avoit échappée aux regards de Ben***. Ce

portrait

portrait étoit mon unique consolation dans ma solitude. Je lui parlois, il sembloit me répondre. Ne me blâmez pas, mon ami; j'étois infidèle à mon époux sans le savoir. Des lectures dangereuses & le commerce du monde n'avoient point corrompu mon cœur; je n'avois lu que de bons livres, & n'avois vu que des gens vertueux. Je ne devois qu'à la nature les sentiments qui m'animoient, & j'étois alors dévorée du plus ardent amour, que je ne croyois encore céder qu'aux mouvements d'une innocente amitié. Il est vrai que cette amitié, plus que mes maux soufferts, me rendoit mes persécuteurs haïssables. Je sentois que j'aurois pu leur pardonner leur injustice; je ne leur pardonnois pas de m'avoir éloignée & séparée, peut-être pour toujours, du seul homme qui méritoit ma tendresse. C'est ainsi que, sans connoissance de l'amour, je n'appercevois pas ces nuances fortes qui le

diſtinguent de la ſimple amitié. Étois-je coupable ? Non, ſans doute.

Un jour que le ciel plus pur promettoit de jouir des rayons du ſoleil, je ſortis, & m'avançai ſur une terraſſe taillée dans le roc, bordant une des faces du Château : j'admirai pendant quelques inſtants, le jeu des rayons de cet aſtre, qui faiſoient étinceler de toutes les couleurs du priſme, les diverſes fentes de ces énormes croûtes de glace enveloppoient ces immenſes recherches, & ſembloient s'abaiſſer en amphitéâtre ſous mes pieds. L'œil ſe perdoit délicieuſement ſur les plaines heureuſes du Languedoc, qui s'étendoient ſous l'horiſon. O Saint-George ! ô mon ami ! pourquoi faut-il, me diſois-je, que je jouiſſe ſans toi de la majeſté de ce ſpectacle ? Ah ! du moins, ſi le Ciel eſt ici de fer pour moi, celui qui te couvre eſt plus doux, & cette idée me conſole.

Je ne ſais quel mouvement involontaire me fait prendre ſon portrait; j'ouvre la boëte, mes yeux ſe rempliſſent de larmes ; mes lèvres ſe collent ſur cette image chérie. Mon cher Commandeur, je me croyois ſeule dans le monde ; je me ſentis ſaiſie par un bras nerveux, qui m'arracha le portrait. Cette violence me fit jetter un cri. Mais Dieux ! que devins-je, lorſque je reconnus Ben*** qui me dit, avec une voix étouffée par la fureur : femme perfide, tremble de la punition qui va ſuivre l'outrage que tu oſes faire à ton époux. Ma vengeance ne ſe bornera pas à te punir. Je veux arracher le cœur du ſcélérat qui me deshonore. Ces mots furent pour moi un coup de foudre, dont l'affreuſe lumiere porta le jour dans mon ame. Je vis combien mes ſentiments pour Saint-George étoient contraires à mon devoir. Je ſentis la juſtice des ſoupçons de mon mari ; je me trouvai, pour ainſi dire,

convaincue d'un crime que je n'avois pas même ſoupçonné juſqu'alors. Hélas! mon ami, toutes les apparences étoient contre moi; je ne trouvois pas un ſeul mot pour ma défenſe : l'orage étoit trop fort pour que l'éclat ne fut pas terrible.

Ben *** crut que je m'étois ménagée quelque correſpondance, ou même quelqu'entrevue avec Saint-George. Cette idée le détermina à appéſantir ſur moi la violence de ſa jaloufie, &, pour m'ôter toute communication, il prit la cruelle réſolution de m'enfermer dans un cachot profond, taillé dans l'épaiſſeur du roc, & qui n'étoit connu que de lui : lui ſeul pénétroit les ténébres qui m'environnoient. Je vous l'avouerai, j'attendois la mort à chaque fois que ſon front ſourcilleux, & ſes yeux qui reſpiroient la fureur, ſembloient me l'annoncer. Il s'approchoit de moi, & paroiſſoit examiner avec avidité les progrès que la main lente des chagrins

imprimoit ſur moi. La terreur me glaçoit. Je n'oſois ni le fixer, ni l'interroger. Au bout de quelques minutes, il ſembloit fuir plutôt que s'éloigner de ce théâtre d'horreur, & le bruit des verroux, qui retentiſſoit encore long-temps après ſous ces voûtes affreuſes, ajoutoit à l'effroi terrible que m'avoit fait ſa préſence.

A quoi me ſervoit alors d'être née d'ayeux reſpectés, d'avoir été élevée dans le ſein des grandeurs & de l'opulence? Ah! Commandeur, il n'eſt point d'aſyle contre l'infortune : j'en faiſois la triſte expérience. C'eſt au ſein des revers, que l'on ſent la fragilité des grandeurs humaines.

Pendant les ſix mois que je paſſai dans ma priſon, jamais Ben*** ne m'a dit une ſeule parole. J'étois dans la perſuaſion que je ne reverrois plus le jour, & que je finirois ma triſte iufortune dans mon cachot. Des réflexions paiſibles avoient ſuccédé aux

réflexions douloureuſes : la Religion s'étoit montrée dans tout ſon éclat, c'eſt à-dire, environnée de toutes les conſolations qu'elle réſerve aux malheureux : je commençois à enviſager mon état d'un œil tranquille : je trouvois même une ſorte de douceur à le ſupporter, en m'accoutumant à regarder la mort comme le terme de mes ſouffrances : je l'attendois ſans crainte, comme ſans empreſſement : j'éprouvois cette vérité, trop négligée dans ce ſiécle, qu'il eſt un Conſolateur tout-puiſſant dont l'iniquité des hommes ne peut priver le malheureux ; ils peuvent tout lui ravir, oui tout, juſqu'à l'air qu'il reſpire ; ils ne peuvent lui ravir le Dieu qui le ſoutient. Ah ! Commandeur, qui le ſait mieux que moi ? Deux cents pieds de terre me cachoient aux yeux des hommes, ils ne me cachoient point aux yeux de ce Dieu ; & les derniers temps que j'ai paſſés dans les entrailles des Pyrénées, ne

ſont pas ceux de ma vie où j'ai éprouvé le moins de douceurs.

Un jour Ben*** étoit venu m'apporter la nourriture qui m'étoit néceſſaire. Il m'avoit quittée, comme tous les jours auparavant, ſans prononcer un ſeul mot. Je croyois, ſuivant l'uſage, ne le revoir que le lendemain: tout-à-coup j'entendis retentir au loin le bruit des verroux qui m'annonçoient ordinairement ſa préſence. Ce retour ſubit m'étonna; je crus qu'ennuyé de ſa longue barbarie, il m'apportoit enfin la mort. Dieu ſeul obtint mes vœux dans ce moment; je le priai d'avoir pitié de la pureté de mon cœur, & de ſoutenir mon courage dans ce paſſage difficile. Je fis un effort; je me mis à genoux, & j'attendis, en paix, le coup que je croyois ſuſpendu ſur ma tête.

Ma porte s'ouvre, Ben*** entre. Cette vue me fait perdre connoiſſance; j'ignore combien de temps je reſtai

dans cet état : en revenant à moi, je me trouvai dans mon appartement & dans les bras de Ben***. Je crus remarquer un air d'attendrissement sur son visage ; mais quelle confiance peut-on prendre aux mouvements qui s'apperçoivent sur la figure des criminels ? Quel que fut le sentiment qui l'animoit alors, il daigna du moins m'accorder quelques soins. A force de ménagements, je fus en état, au bout de quinze jours, de me lever, & de soutenir les fatigues d'un voyage. Lorsque le Marquis de Ben*** en fut certain, il me parla à-peu-près en ces termes : « Madame, pendant la puni-» tion rigoureuse que votre outrage » envers moi vous avoit méritée, » ma fortune a pris une autre face. » Je me trouve, par la mort de mon » frere aîné, chef des nom & armes » de ma maison. Je dois à l'honneur » de mon sang, à mon respect, à mon » attachement pour le Souverain, à

» l'éclat de ma fortune, de me mon-
» trer à la Cour. Mon hymen m'avoit
» coûté, sans doute, un assez grand
» sacrifice, pour espérer que vous
» étoufferiez un amour qui me désho-
» nore. Je vous l'avoue, vous ne
» devez qu'au changement que la mort
» du Prince de*** apporte dans mon
» sort, l'interruption de ma vengeance;
» mais quelle que soit la légitimité de
» mon courroux, je me dois encore
» plus à ma réputation. Cette réputa-
» tion est tout pour moi. Voilà le
» dépôt que je vous confie. Connoissez
» mon caractere, & qu'il soit à jamais
» votre regle. Je suis jaloux; je le
» suis avec excès, vous le voyez; mais
» je veux que ce mystere échappe à
» la connoissance du public. Ce public
» va vous voir à mes côtés. Vous
» allez vous répandre dans le monde;
» mon état actuel l'exige. Ne croyez
» pas, pour cela, que ma jalousie se
» gêne & se contraigne; le moindre

» de vos goûts, la moindre de vos » démarches trouveront dans moi le » cenſeur le plus ſévere. Je vous ac- » cablerai, n'en doutez pas, du poids » de mes ſoupçons. Mais, c'eſt ici » mon ſecret : je veux que le bonheur » ſoit peint ſans ceſſe dans vos regards; » que le public s'y trompe, & ne voye » dans les nœuds qui nous aſſemblent, » qu'une chaîne de fleurs. Faites-vous » une étude de paſſer ſubitement des » larmes à la joie. Tête-à-tête avec » moi, livrez-vous, j'y conſens, à » toutes vos douleurs, prodiguez-moi » les noms les plus odieux : ſongez » ſeulement que la moindre altération » ſur votre front, la moindre trace de » larmes ſur vos joues, & la moindre » plainte qui s'échapperoit de votre » bouche, feroient des crimes à mes » yeux. Vous ſavez ſi je ſais punir. » Je vous l'avoue, tel eſt mon carac- » tere. Je ſuis deſtiné à être votre » bourreau, & je veux que le monde

» ne voye en moi que votre amant.
» C'eſt vous inſtruire aſſez, que l'u-
» nique objet de votre tendreſſe, eſt
» celui ſur lequel j'aurai les yeux
» continuellement ouverts. Et ne
» comptez pas ſur la foible reſſource
» de le fuir. Cette conduite ſeroit
» un nouveau crime pour vous,
» puiſqu'elle laiſſeroit percer un ſen-
» timent que j'ai tant d'intérêt à ca-
» cher. Voilà mes ordres : la mort,
» ou l'obéiſſance ; c'eſt à vous de
» choiſir. Préparez-vous : nous par-
» tirons demain ».

Le Marquis m'ayant laiſſée, je me livrai aux plus douloureuſes réflexions. Voilà donc, me dis-je alors, voilà donc le monſtre auquel je ſuis liée! Mere dénaturée! que t'avois-je fait? Ah! Dieu, que n'ai-je vu ma derniere heure dans le cachot d'où il m'a tirée? Mon épreuve n'avoit-elle pas été aſſez forte? Dois-je changer de ſupplice pour arriver au tombeau? Un torrent

de larmes vint soulager mon cœur que la crainte avoit glacé. Je restai pendant quelques heures dans un abattement qui tenoit un peu de l'insensible stupeur. J'aurois, ce me semble, entendu sans regret, & sans effroi, prononcer l'arrêt de mon trépas. Enfin la Religion vint encore une fois à mon secours : elle me montra les droits sacrés du mariage, la sainteté & l'étendue de mes devoirs : elle me donna le courage de me soumettre à mon sort. Les torts de mon mari sembloient diminuer à mesure que ma résignation accroissoit. Ben *** me paroissoit plus à plaindre qu'à blâmer. Ensuite, descendant dans le fond de mon cœur, je sentois que, quoique réellement innocente, mon mari se croyoit fondé à me regarder comme coupable. Je m'étois abusée sur le penchant de mon cœur pour Saint-George : j'avois nourri cet amour dans mon imagination, lorsque mon devoir m'ordonnoit de n'aimer que mon époux.

Il parloit de sacrifice qu'il avoit fait en m'épousant : quel étoit ce sacrifice ? Je l'ignorois. Mais, s'il étoit vrai, n'étois-je pas un modele d'ingratitude, en empoisonnant les jours d'un homme à qui j'avois des obligations, qu'il avoit eu, peut-être, la délicatesse de dissimuler. M'étois-je d'ailleurs depuis mon hymen montrée à ses yeux sous un jour assez favorable pour le faire revenir sur les impressions qu'il avoit pu recevoir. Il m'avoit persécutée à outrance ; mais il étoit peut-être plus malheureux que coupable, puisque, en m'examinant séverement, c'étoit moi qui avois eue les premiers torts. Tout féroce que fût l'aveu qu'il venoit de me faire, j'y trouvois une espece de franchise qui me plaisoit : je n'y voyois qu'un homme fier de sa réputation & jaloux de la conserver, mais qui ne pouvoit vaincre une foiblesse qui le dominoit impérieusement, & qui étoit pourtant assez généreux pour

me prévenir ſur les maux qu'elle me préparoit. C'eſt ainſi qu'une ame noble prête aux autres les divers ſentiments qu'elle éprouve. Avec une ame de la trempe de la mienne, la conduite que je me propoſois de tenir envers mon époux, l'effort que je voulois faire pour lui tranſporter, ſinon mon amour, au moins toute mon eſtime, ne pouvoit que me réuſſir.

Le Marquis reparut le ſoir. ¡Vous imaginiez, ſans doute, lui dis-je, me trouver révoltée contre vous; vous vous trompiez : vous me trouvez calme. J'ai réfléchi ſur votre caractere; il ne m'a point effrayée, parce que je ſuis ferme dans mes principes, & que je n'ai point envie de vous tromper. Vous trouverez dans moi tout l'attachement, tous les égards que vous devez attendre de ma fidélité, & d'une femme à qui votre honneur eſt auſſi cher qu'à vous : ma conduite eſt la ſeule garde que je me donne contre

vos tranſports jaloux. Lorſque vous me connoîtrez mieux, j'eſpere que vous me rendrez toute la juſtice qui m'eſt due; j'en laiſſe le ſoin au temps: alors vous pourrez lire au fond de mon cœur, & vous vous épargnerez, ainſi qu'à moi, bien des tortures.

Cette réception, à laquelle il ne s'attendoit pas, parut néanmoins le flatter: mais je ne pus me le déguiſer, ſa joie n'étoit pas celle d'un honnête homme. Un jaloux, dont le cœur eût été vertueux, ſe fût livré avec délire à tout l'excès de ſon amour; dans l'inſtant, l'ivreſſe des tranſports de ſa flâme m'eût annoncé tout le déſordre de ſa jalouſie; il m'eût juré cent fois ne la plus connoître; & le moment où lui-même ſe fût cru le moins jaloux, eût été celui où j'euſſe reconnu toute la violence de cette paſſion: au contraire, la défiance perçoit au travers des careſſes de Ben***; l'amour étoit ſur ſes lèvres, & l'incertitude dans ſes

yeux. L'expreſſion oblique de ſa tendreſſe peignoit la fauſſeté de ſon caractere.

Nous partîmes le lendemain. Arrivés à Bordeaux, nous trouvâmes toute notre maiſon qui nous attendoit. Notre entretien pendant la route eut un air de confiance, qui adoucit la ſituation douloureuſe de mon eſprit. Mon cœur avoit beſoin de cette confiance : il y avoit près de dix mois que je n'avois vu que des viſages ennemis. Le premier moment où je retrouvai ce charme, qu'une ſociété où regne l'amitié entraîne avec elle, dût me paroître bien doux. Vous le ſavez, Commandeur ; quel homme étoit plus aimable que Ben***, quand il le vouloit? Je ſentis dans ce moment qu'il m'en auroit peu coûté pour l'aimer, ſi la mort ne me l'eût promptement ravi, & que ſa conduite à mon égard eût continué.

Pendant que le Marquis me préſen-

toit à la Cour, & dans les cercles brillants de la Capitale, le ciel préparoit ailleurs la découverte de mon innocence, & dévoiloit l'intrigue fatale, qui m'avoit ravi le cœur de ma mere.

Le Marquis de Saint George, qui depuis long-temps habitoit presque toujours ses terres, avoit rassemblé plusieurs de ses voisins pour célébrer la Saint-Hubert. Les deux Gentilshommes qui avoient assisté à mes noces, étoient du nombre. Depuis quelques temps ses domaines étoient infectés de braconniers. Comme il aimoit la chasse, & qu'il desiroit en procurer le plaisir à ses amis, ses gardes avoient reçu l'ordre de redoubler de vigilance; & comme quelques légeres punitions, qu'il avoit infligées à quelques braconniers que l'on avoit surpris & désarmés, n'avoient point rallenti l'insolence des autres, M. de Saint-Georges, irrité du peu de succès qu'avoit eu sa clémence, avoit enjoint à sex gardes de

tirer ſans miſéricorde ſur le premier qui s'offriroit à leur vue. Son courroux ne fut que trop fidellement ſervi. L'on avoit déſigné certain canton pour les plaiſirs de la Saint-Hubert : c'étoit par conſéquent celui où les gardes portoient alors toute leur attention. Ils y veilloient tous. La nuit qui précede le jour de tous les Saints, les braconniers qui croyoient pouvoir, à la faveur des ténebres, s'emparer de quelque gibier que l'on y avoit raſſemblé en abondance, s'y étoient rendus de leur côté. Les gardes les ſurprennent. Le combat s'engage. Il ſe tire de part & d'autre quelques coups de fuſil. Les gardes plus nombreux débuſquent les braconniers, qui fuient bientôt, & laiſſent ſur la place un de leurs compagnons bleſſé d'un coup de feu. Les gardes tranſporterent ce malheureux au Château. On panſa ſa bleſſure ; & l'on attendit le réveil de M. de Saint-George, pour lui rendre

compte de l'aventure de la nuit, & prendre ſes ordres en conſéquence.

M. de Saint-George voulut voir cet homme. Il le trouva affoibli par la perte de ſon ſang; mais le Chirurgien que l'on avoit appellé, déclara que la bleſſure n'étoit point mortelle. Le bleſſé demanda à M. de Saint-George la faveur de l'entretenir en particulier. Lorſqu'ils furent ſeuls, il lui dit: Monſieur, « Je ſais la punition que mérite » mon crime; mais Dieu m'en réſerve » une plus grande pour ceux que j'ai » commis & que vous ignorez. Je ne » m'en repoſe pas ſur la déclaration du » Chirurgien; je ne ſurvivrai point au » coup que j'ai reçu. Mon ſang cor- » rompu par la licence de mes mœurs, » empêchera la guériſon de ma bleſſure. » Je veux au moins profiter du peu » de temps qui me reſte, pour réparer » le mal que j'ai fait. Je pourrois dire » que je n'en ſuis que la cauſe inno- » cente: vaine excuſe. Si les Grands » ne trouvoient point des ames ſer-

» viles qui se rendent à leurs iniquités,
» le crime seroit peut-être moins com-
» mun sur la terre. Tel que vous me
» voyez, Monsieur, j'ai porté le trou-
» ble dans une famille du premier rang.
» J'ai répandu l'amertume sur les jours
» d'une mere; j'ai livré sa fille entre
» les mains de son bourreau, & j'ai
» fait à M. votre fils le plus sanglant
» affront qu'une homme vertueux puisse
» recevoir ».

A cet aveu imprévu, M. de Saint-George resta muet d'étonnement. Après s'être remis du trouble où le discours de cet homme l'avoit jetté, il l'engagea avec bonté à être sincere, en lui promettant sa grace, sa protection, & ses bienfaits, si le ciel le rendoit à la vie, & s'il ne dissimuloit aucunes circonstances des crimes dont il s'accusoit. « Je suis
» sensible à vos bontés, répondit le
» blessé; mais, pardon, Monsieur; si
» je ne devois pas aux remords qui
» me déchirent, la déclaration que vous

» demandez, vos promesses ne me l'ar-
» racheroient pas. J'ai trop bien éprou-
» vé combien l'on doit peu compter
» sur celles des Grands ; ils vous
» offrent les trésors du Pérou, quand
» leurs intérêts sont entre vos mains;
» quand vous les avez servis, vous êtes
» trop heureux de n'avoir à redouter
» que leur ingratitude & leur oubli. Ma
» confiance dans la parole d'un grand
» Seigneur m'a conduit sur le bord de
» la fosse où vous me voyez. J'ai mé-
» rité mon sort; mais j'ai acquis le droit
» de me défier des caresses de l'homme
» puissant.... Reconnoissez en moi le
» ministre & la victime des noirceurs
» du Marquis de Ben***, le vil la-
» quais qu'il chargea du nom de Mon-
» sieur votre fils, pour déshonorer une
» fille vertueuse ».

Ces mots arracherent un cri d'indignation à M. de Saint-George. Il ne put s'empêcher d'admirer les secrets de la Providence, qui, trompant la

prudence humaine, développe tout-à-coup ce qui sembloit destiné à rester enseveli pour toujours, & qui se plaît souvent à placer le jour de la vérité à côté du supplice des coupables. Il sentoit combien la déclaration de cet homme, à l'article de la mort, pouvoit devenir intéressante pour moi : il fit sur-le-champ appeller les deux Gentilshommes que j'ai cités, & le Curé, pour se rendre auprès de lui, & pour donner une forme légale à la déposition du mourant. Il fit ordonner au Bailli de la Haute-Justice de venir pour la recevoir.

Lorsqu'ils furent tous rassemblés, il fit répéter au blessé ce que vous venez de lire, & détailler ce qui s'étoit passé pendant l'affreuse nuit qui précéda mon jugement. Il continua de cette sorte : « Lorsque j'eus franchi » la fenêtre de l'antichambre de Made- » moiselle d'Hercy, il me fut aisé de » rentrer dans le Château à la faveur » du trouble qui y régnoit. Je rega-

» gnai l'appartement de mon maître, & » je fus promptement habillé. Jugez de » sa joie, lorsqu'il vit, par mon retour, » son secret assuré. Le mariage se fit » la nuit suivante, & quelques louis » furent les premiers gages de la ré- » compense que j'avois droit d'attendre » de M. de Ben***.

» Les premiers symptômes de la » maladie, dont étoit menacée Ma- » dame de Ben***, hâterent le dé- » part de son mari. Il le fixa au sur- » lendemain de son mariage. La veille, » il avoit écrit toute la matinée les » ordres à donner dans la circonstance. » L'espece de confusion qui régnoit dans » la maison, le forçoit souvent à sor- » tir de son appartement: dans un de » ces instants d'absence, poussé par un » de ces mouvements de curiosité, trop » communs parmi les domestiques, je jet- » tai les yeux sur une lettre qu'il venoit » d'achever, & qui n'étoit point encore » fermée. Jugez de ma surprise, quand

» je vis qu'elle étoit pour le Ministre,
» & que Monsieur de Ben*** lui de-
» mandoit une lettre de cachet pour
» me faire enfermer à perpétuité, sous
» le prétexte que je l'avois volé. Il y a
» des moments où le crime est la pre-
» miere ressource que la vengeance
» nous offre. Si M. de Ben*** fut ren-
» tré dans l'instant, c'en étoit fait de
» lui; il étoit mort. Sa longue absence
» & mes réflexions le sauverent. Aller
» tout découvrir à Madame d'Hercy,
» l'on ne m'eût pas cru, & j'étois perdu
» sans ressource. D'ailleurs il n'étoit plus
» temps; le mariage étoit fait, &, je l'a-
» voue, le bonheur & la réputation de
» Mademoiselle d'Hercy ne m'intéres-
» soient pas assez pour m'exposer gra-
» tuitement. Je pris le parti de feindre,
» & de profiter du départ prochain de
» M. de Ben*** pour me sauver. Il rentra,
» cacheta ses lettres, & me les remit pour
» les porter à la poste, sans soupçonner
» mon indiscrétion. Vous pensez bien
» que

» que je supprimai celle qui étoit pour
» le Ministre.

» Le hasard servit mes projets. M. de
» Ben***, qui vouloit dérober à toute
» la terre le lieu où il alloit confiner
» son épouse, partit seul avec elle, &
» laissa ses gens au château d'Hercy.
» Je profitai de la circonstance & je
» m'évadai, amoureux d'une des fem-
» mes de Madame d'Hercy. Je ne pus
» quitter le canton : je me réfugiai dans
» un village voisin. Ma fuite causa quel-
» qu'inquiétude à M. de Ben***, lors-
» qu'il l'apprit à son retour ; mais il en
» dévora sans doute une partie, & n'osa
» pas me poursuivre, dans la crainte
» qu'une conduite rigoureuse ne m'ou-
» vrît la bouche sur des secrets, qu'il
» avoit tant d'intérêt de cacher. Ma
» maitresse mourut : j'avois mangé le
» peu d'argent que je possédois. Je me
» trouvois sans ressource & hors d'état
» d'abandonner le pays. Je m'associai,
» pour vivre, avec quelques braconniers.

» Homme ſans principes, je me ſerois
» peut-être également engagé avec des
» voleurs. Le ciel m'a regardé aſſez
» en pitié pour m'éviter l'horreur de
» mourir ſur un échaffaud ; mais il ne
» m'a pas moins puni du crime que j'ai
» commis. Que n'ai-je, pour témoins
» de ma mort, cette malheureuſe claſſe
» d'hommes que le beſoin ou la pareſſe
» attachent au ſervice des grands? Quelle
» leçon je leur donnerois ! Ils verroient
» où nous conduit la fatale condeſcen-
» dance que nous avons pour leurs
» paſſions. »

M. de Saint-George fit rédiger la dépoſition de cet homme, la fit ſigner des témoins, & la fit parvenir à ma mere.

Le malheureux braconnier ne s'étoit pas trompé ſur ſon ſort ; ſa bleſſure empira, & peu de jours après, il mourut.

Peignez-vous la douleur, les regrets, les remords de ma mere, à la lecture de cette dépoſition. Elle fut tentée

vingt fois de partir ſur-le-champ ; pour venir ſe jetter entre mes bras, & oublier dans mon ſein les cruels inſtants que ma prétendue faute lui avoit fait paſſer ; mais cette démarche eût été imprudente.

Ben * * *, depuis notre retour dans la Capitale, me traitoit avec tant de douceur, qu'il me faiſoit oublier ſa jalouſie ; je ſacrifiai tout pour lui plaire : ſi je n'étois pas parfaitement heureuſe, je paſſois au moins pour l'être. Ma mere, en cédant au mouvement de ſon cœur, n'auroit pu ſe diſpenſer d'entrer en explication avec moi : cette explication pouvoit faire ceſſer l'eſtime que j'avois pour mon époux, & empoiſonner mes jours. D'ailleurs, comment ſe décider elle-même à ſupporter la vue d'un monſtre, qui avoit ſi indignement abuſé de la confiance dont elle l'honoroit, pour lui ravir ſa fille ? Elle réſolut de remettre notre réconciliation à un temps plus favorable. Hélas ! il

ne lui avoit fallu qu'un inſtant pour ſe décider, à me ſacrifier : il lui falloit des années pour ſe réſoudre à fermer la bleſſure qu'elle m'avoit faite. Ah, Commandeur ! c'eſt ainſi que la-plupart des hommes calculent les ſentiments qui les animent. Seroit-il donc vrai que dans ce monde les obſtacles ne ſont que pour la vertu ? Quoi qu'il en ſoit, la prévention de ma mere avoit précipité mon ſupplice, une prévention nouvelle le prolongea. C'étoit cependant mon bonheur ſeul qui l'occupoit dans les deux ſituations, & il en ſera toujours de même, lorſque nous voudrons régler la félicité d'autrui ſur notre opinion.

Environ un mois après la découverte de la noirceur de Ben * * *, il fut obligé de ſe rendre à Verſailles. Il en repartit à neuf heures du ſoir ; à deux cents pas du pont de Sèves, un coup de piſtolet part ſur le grand chemin, perce ſa voiture, & l'atteint deux pouces au-

dessous de l'orifice du cœur. Ses gens effrayés ne se donnerent pas la peine de courir après l'assassin, ou plutôt ils ne l'oserent pas; ils gagnerent Paris à bride abattue, & me ramenerent leur maître nageant dans son sang. Vous savez, mon ami, les bruits auxquels cet assassinat a donné lieu, & que le public s'est obstiné à croire que cette blessure étoit le résultat d'un duel: l'assassinat cependant est certain; mais c'est ainsi que le vulgaire raisonne: un duel est plus noble qu'un assassinat; c'est un homme de distinction qui meurt, il faut que la mort qui le frappe, ait, comme lui, des titres de noblesse.

Les Chirurgiens déclarerent sa blessure mortelle jusqu'au neuvieme jour. Ben***, le lendemain de cette blessure, fit appeller son Notaire, qui reçut ses dernieres volontés. Je les ignorois; mais, dans ces moments cruels où je le vis approcher du tombeau, j'oubliai mes ressentiments pour ne me souvenir

que des devoirs d'épouſe. Tous mes ſoins lui furent prodigués, mais vainement ; ils ne purent l'arracher au trépas. Le cinquieme jour, le mal empira, & le ſeptieme, la faculté décida qu'il n'y avoit plus d'eſpoir. Il reçut cet arrêt avec courage.

Le huitiéme jour il me fit ſigne d'approcher de ſon lit, & de faire éloigner les perſonnes qui étoient dans ſa chambre. Il me ſerra tendrement la main, & me dit d'une voix foible : « Adieu, je vous » quitte avec regret. Je vous ai vi» vement aimée. Ma jalouſie fut ex» trême ; mais croyez que votre bon» heur ſeul m'occupoit. Je le ſens, » vous me maudirez long-temps ; » mais vous m'avez aſſez coûté pour » vous reſſentir un peu de la dureté » du ſacrifice. » Affreuſe diſſimulation, qu'il conſerva juſqu'au cercueil ! Il continua en me diſant : « J'ai diſpoſé de » tous mes biens en votre faveur. J'ai » fait mon teſtament d'une maniere à

» vous mettre dans le cas de les con-
» ferver à mes véritables héritiers fans
» altérations : ils font les enfants de
» mon frere ; j'ai compté en cela fur
» la droiture de votre cœur, & fur le
» refpect que vous devez à ma mé-
» moire. » Deux heures après m'avoir tenu ce difcours, il expira.

Je vous avoue, Commandeur, que cette mort m'arracha un torrent de larmes. Hélas ! j'ignorois que l'affreufe politique de mon mari ferviroit encore fa jaloufie au-delà du tombeau ; je n'ai connu toute fon étendue qu'à l'ouverture du teftament. Le monftre connoiffoit bien toute la délicateffe de mes principes ; voilà la raifon qui le détermina à m'inftituer fa légataire univerfelle : il fentoit qu'en ne me laiffant que mes droits ordinaires, je ferois libre, & c'eft cette liberté qu'il vouloit encore enchaîner. La Coutume où les biens du Marquis de Ben*** font fitués, autorife ce don immenfe. Les

clauſes du teſtament ſont que, dans le cas où je me remarierai, les deux tiers du bien de Ben *** appartiendront aux enfants que j'aurois de cette nouvelle union, l'autre tiers devant retourner à ſes héritiers. Voilà comme le Marquis de Ben *** a voulu, par la richeſſe de ſes dons, captiver encore l'eſtime du public, lorſqu'il ne ſeroit plus, me forcer au ſilence par la reconnoiſſance, ou tout au moins jetter un louche ſur la vérité de mes plaintes, par cette marque éclatante de ſon amour. Il commit une injuſtice en privant ſes parents de ſon bien; il la commit avec indifférence, parce qu'elle ſatisfaiſoit ſa jalouſie; ce plaiſir fut plus fort en lui que la juſtice, qu'il ne connut jamais, & que la douce ſatisfaction de faire du bien, dont ſon cœur ne ſentoit point le prix. Ce tableau n'eſt point chargé: oh! mon ami, croyez que j'y mets plus d'indulgence que de reſſentiment.

Quel état que le mien ! Si je ſuis aſſez malheureuſe pour que le teſtament ſoit déclaré valable, puis-je, ſans me déshonorer dans l'eſprit du public, renoncer à ma fortune ? Ce même public ne verroit dans cet abandon, que le délire d'un amour qu'il regarderoit comme romaneſque. Puis-je donner à une maiſon étrangere des biens auxquels elle n'a aucun droit ? Non, mon ami, je ſerai fidelle aux intentions de Ben***; je conſerverai ſa fortune à ceux à qui elle appartient, & ne m'en regarderai que comme la dépoſitaire; ma mort la leur rendra intacte : ils en jouiront un peu plus tard, doivent-ils m'en vouloir ? C'eſt la faute de leur parent, & non la mienne. Ce temps, d'ailleurs, n'eſt peut-être pas auſſi éloigné que l'on le penſe. La vieilleſſe arrive bien rapidement ſur les ailes du chagrin.

C'eſt à votre prudence, cher Com-

mandeur, que je confie cette narration. Il eſt de ces ſecrets que les liens du ſang ne permettent pas même de violer. C'eſt vous dire aſſez qu'elle eſt pour vous ſeul. Je ſuis inébranlable dans mes principes, lorſque la raiſon, & de longues réflexions m'ont éclairée ſur leur équité; mais je crains les perſécutions. L'intérêt que l'on prend à un ami, fait ſouvent voir avec ſévérité le parti qu'il adopte. On le combat, & ſi on le reſpecte aſſez pour ne pas l'attaquer par le ridicule, on tente la voie de la perſuaſion, & ce ſont ces combats que je veux éviter.

Oſez me reprocher de ne vous avoir point ouvert mon cœur : le pouvois-je du vivant de Ben***? Auriez-vous remédié à ſa jalouſie? Auriez-vous éteint en moi l'amour qui me dévoroit? Vous m'auriez plaint ſans me ſoulager. Le pouvois-je depuis mon veuvage? Je vous mettois dans la dure

perplexité, ou de combattre mon amour, ou de blâmer la délicatesse de ma façon de penser à l'égard du testament. Osez me reprocher ma mélancolie ? Quelle femme, Commandeur, fut plus infortunée ? épouse malheureuse, veuve esclave, je suis condamnée à voir sans cesse l'honneur rigoureux s'opposer aux penchants de mon cœur. L'hymen m'a forcé d'étouffer mon amour ; le veuvage, qui rend la liberté à toutes les femmes, est encore pour moi un lien de fer, qui m'attache à la cendre inanimée de mon persécuteur ; & le seul être dans la Nature qui puisse, sans faire rougir mon front, briser cette chaîne affreuse, dont l'ombre de mon mari m'accable encore du fond de son tombeau, est le seul qui me fasse éprouver une répugnance invincible. Je sens cependant que je n'ai pas le droit de balancer ; mais du moins je profiterai de la seule ressource qui me

reste : je gagnerai du temps ; la décence & la prudence seront mes excuses. Est-on coupable en différant son supplice ?

Adieu, Commandeur.

Paris, ce 23 Janvier 1785.



LETTRE VIII.

Madame la Marquise de Soligny, au Commandeur d'Holney.

EH! bien, Commandeur, vous l'avez eue, cette épouvantable histoire! Mais, croyez-vous donc tout cela possible? J'ai feuilleté tous les papiers que contenoit cette cassette; j'ai vu, clair comme le jour, que tout cela étoit vrai; malgré cela, j'en doute encore. Malheureuse femme! combien elle a souffert! Comment est-il possible qu'il existe des hommes de ce caractere? Non, cela ne se peut pas. Un homme avoir toutes les inclinations de la panthere, avec cette belle figure, ces yeux si doux, cet air si noble! Quelle apparence? comment y croire? Ma belle Ben***, il n'y avoit peut-être que votre imagination qui vous tour-

mentât. Moi, je conclus que tous les hommes sont charmants. Oh ! la délicieuse folie, tous les hommes charmants !

Savez-vous, Commandeur, que je suis bien heureuse que vous habitiez à cent lieues de moi, & que vous ne soyez point petit maître ; car assurément ou pourroit croire que je vous aurois fait une déclaration ; mais c'est qu'en vérité, je viens d'écrire une bêtise : car excepté vous, & mon mari sans contredit, tous les hommes sont des imbécilles & des fous. Témoin le jeune Ben ***, quelle gaucherie ! quelle mal-adresse ! l'étourdi ! laisser tomber cette lettre de sa poche ! oh ! réellement je l'aurois battu. Eh ! bien, mêlez-vous donc de travailler pour le bonheur de pareils originaux ! Imaginez-vous qu'il a tout ce qu'il faut pour plaire ; &, quand je dis tout, vous pouvez m'en croire, parce que j'ai le cœur excellent, & que jamais je ne consulte mes yeux pour juger les gens. J'avois tout inventé, tout

arrangé, tout prévu; par degrés il eût captivé l'efprit; il eût amufé l'imagination; il eût rempli le vide des moments. Ah! Commandeur, on eft bien près du cœur alors! Point du tout, il fe conduit comme un écolier. C'eft encore un Ben *** qui tombe là comme une bombe! Jugez de fon effroi: elle aura cru voir l'ombre de fon époux. A fa place, j'aurois fait comme elle, & pis encore. Je l'ai querellé, ce Ben ***, je l'ai querellé, vous n'en avez pas d'idée; mais le mal étoit fait. J'avois pourtant bonne envie de rire. Ma prudence trompée! Convenez qu'on ne s'attend point à cela.

Mais, comment rire? elle fe défoloit; & vous favez combien je l'aime: je donnerois mon fang, ma fortune, tout ce que je poffede, ma gaieté même, qui m'eft fi chere, pour fécher la moindre de fes belles larmes, qu'elle répand avec tant de grace. Si j'étois

homme, & amant de Madame de Ben***, & que je ſentiſſe une petite pointe d'infidélité chatouiller mon cœur, je la prierois à deux genoux de pleurer, & j'aurois aſſurément une doſe de conſtance qui me dureroit au moins ſix mois.

Parlons férieuſement pendant deux minutes, ſi je le puis. Votre lettre a fait des merveilles, & je ſuis bien aiſe que vous penſiez comme moi. Elle a pris une humeur, un travers contre Ben***, & pourquoi? C'eſt que la choſe n'a point été préparée. Croyez-moi, le nom ſeul lui a fait peur. Nous repréſenter l'homme, peut-être le plus doux, comme un barbare toujours prêt à nous paſſer le cordon au col; mais je voudrois que vous le connuſſiez, ce Ben***, c'eſt la plus belle ame, c'eſt le meilleur cœur: les indifférents ne voyent en lui qu'un homme aimable; il a trop de qualités pour que ſes amis oſent eſſayer de le peindre. Je fais de

lui cent traits, dont un ſeul ſuffiroit pour mettre toute la terre à ſes pieds. Vous ſavez combien je ſuis ſincere, Commandeur; mais je vous le dis dans la pureté de mon cœur, après M. de Soligny, c'eſt le ſeul que j'euſſe honoré ſans peine du nom de mon époux; & vous ſavez qu'il faut autre choſe que des vertus ordinaires pour mériter mon choix ou mon approbation.

En honneur, je rends graces à la légereté de mon caractere, qui me garantit des préventions. On croiroit d'abord qu'un caractere réfléchi devroit moins qu'un autre y être ſujet; point du tout, elles y ſont indéracinables: la premiere ſenſation le décide pour ou contre: toutes les réflexions tournent au profit de l'opinion qu'il a d'abord embraſſée. Eſt-elle favorable à l'homme qu'il veut connoître? ſi le public s'en plaint, c'eſt que le public eſt injuſte, c'eſt qu'il a la modeſtie de cacher ſes vertus, ou que, s'il les laiſſe appercevoir, elles ſont

la ſatyre de ceux qui s'en vengent en le déchirant. Eſt-elle déſavantageuſe, & que le public en aye une autre idée? c'eſt que cet homme eſt un hypocrite, qui poſſede l'art de cacher ſes défauts, ou un flatteur qui fait baſſement ſa cour pour les faire excuſer, ou un prodigue qui, par ſes profuſions, achete l'eſtime du plus grand nombre. C'eſt ainſi qu'auprès de nos caracteres réfléchis, les vices & les vertus ſont ſouvent en pure perte, puiſque les uns ne font point ouvrir les yeux, & que les autres ne font point revenir le cœur. Demandez-en la raiſon aux gens prévenus, ils ſe garderont bien de vous la dire. Cependant, ce n'eſt ſouvent ni haine ni amour pour l'ojet de leur prévention. C'eſt cet orgueil interne, qui nous empêche de nous avouer à nous-mêmes que nous ayons pu nous tromper, & qui fait que, la plupart du temps, en adoptant ou repouſſant tel perſonnage, ce n'eſt que notre infaillibilité que nous

défendons. Les gens de ce caractere ont trop de respect pour la délicatesse de tact qu'ils se supposent, pour se donner la peine d'examiner; mais moi qui suis légère, j'approuverai demain ce que je désapprouve aujourd'hui, & il est bien difficile que dans cette espece de flux & de reflux d'opinions contraires, qui m'empêchent d'établir un jugement certain sur un objet quelconque, il ne perce à la longue quelques vertus qui me décident. Vous voyez ainsi que, toute folle que je paroisse, je suis plus sage que certaines gens.

Par exemple, un Roi, un Génie, tout ce que vous voudrez enfin, qui me diroit du mal de Madame de Ben***, je ne le croirois pas plus que s'il m'en disoit de vous : pourquoi? C'est que son courage dans ses malheurs, son respect pour une mere qui l'a sacrifiée, ses égards pour un

mari qui l'a perſécutée, ſa décente réſerve pour un amour qui empoiſonne ſa vie, & ſa conduite ſi noble dans le procès qu'elle éprouve, pour un teſtament qui fait ſon ſupplice, ſont des vertus qu'on ne peut feindre. Ses chagrins fuſſent-ils même imaginaires, du moment qu'elle en croit le principe réel, ſa vertu eſt dans toute ſon étendue.

Mais je n'y penſe pas, mon ami; je raiſonne : quelle triſteſſe ! la raiſon n'a pas le ſens commun. A propos, je n'y ai pas renoncé, à ce mariage : elle l'épouſera, ſoyez-en sûr : elle ſera heureuſe. Oh ! tenez, je vous le dis, j'en mourrai de joie, ſi elle eſt heureuſe. Ce ſera pourtant bien dommage; je ne la verrai plus pleurer, & elle pleure ſi bien. Qu'importe, je la verrai ſourire. Sourit-elle bien? Vous ſavez cela, vous, Commandeur.

Ah ! que n'êtes-vous ici ! comme

je baiserois cette belle tête à cheveux blancs, la main, la plume, le cahier de papier qui de concert ont enfanté cette belle lettre, où vous lui peignez si bien ses devoirs. N'allez pas me contredire, car, dans un accès de reconnoissance, je pourrois bien embrasser le courrier qui l'a apportée.

Eh bien! Soligny qui lit par-dessus mon épaule, & qui étouffe de rire. Voilà peut-être le premier mari qui ait ri en surprenant la liste des baisers de sa femme.

Mais, dites-moi donc qui est ce Saint-George? J'ai des soupçons..... Le connoît-elle bien? Le connoissez-vous vous-même? C'est que, je vous le dis, il ne suffit point d'être aimable pour être l'amant de Madame de Ben***.

Eh! mon Dieu, je n'y pense pas. Il est deux heures. Je suis d'un grand dîner, bien sérieux; car il n'y aura

que des femmes de vingt ans. J'ai une toilette de quatre heures, qui n'eſt pas encore commencée. Comment faire? Comment faire...... La faire dans un quart-d'heure.

Je vous embraſſe, Commandeur.

Paris, ce 6 Février 1783.



LETTRE IX.

*Le Commandeur à Madame la Marquise de Ben***.*

OUI, vous avez raison, ma chere & belle amie : je l'ai lue avec effroi, cette histoire de vos malheurs, & je vous jure que l'obligation où je me crois de renoncer à l'estime que j'avois pour votre époux, n'est pas le moindre supplice que me fait éprouver cette lecture. Que le doute ne m'est-il encore permis ! Pardon : ce sentiment n'est point offensant pour vous. Seriez-vous la premiere femme vertueuse que la différence d'âge, la dissemblance des caracteres, la répugnance secrette, mais invincible, que l'on éprouve malgré soi pour un objet quelconque, auroit éloignée de son mari ? Je vous l'avoue sans crainte, parce que

cette opinion ne vous auroit rien fait perdre de mon eſtime, & que je ſais que trop ſouvent la haine, comme l'amour, naiſſent ſans raiſon. C'eſt ainſi que j'avois jugé intérieurement des ſujets de plainte que vous paroiſſiez avoir de votre mari. Je ne ſais pas ſi c'eſt une imperfection de la Nature, mais le cœur le plus noble n'eſt point à l'abri de ces préventions; il devient injuſte ſans le vouloir : il a plus de droits alors à notre pitié qu'à notre blâme : car, comment le blâmer d'une injuſtice que ſon imagination lui préſente ſous le maſque de l'équité? c'eſt à-peu-près comme ſi l'on vouloit punir un homme des excès où le délire d'une fievre brûlante auroit pu le porter.

J'ai gémi long-temps ſur votre ſort, ſur celui de Ben***; mais aujourd'hui je le crois coupable; & comment en douter? La dépoſition de ce braconnier, les ſignatures, la ſanction irrévocable des deux Gentilshommes, de

M.

M. de Saint-George le pere, de son Curé, de son Bailli, l'aveu formel de votre mere ; que de témoignages qui forcent, pour ainsi dire, mon esprit à adopter ce que mon cœur rejette ! Ne vous en offensez point ; le dernier de tous les vices, dont l'honnête homme puisse admettre la réalité, c'est l'hypocrisie ; & quelle hypocrisie ! Une dissimulation de cinquante ans, toute la fermentation du crime, tous les ressorts cachés de la plus atroce corruption, & l'exercice apparent de toutes les vertus : un cœur gangréné se décèle toujours par quelques côtés, & puissiez-vous n'en faire jamais la funeste épreuve ; mais Ben*** ne s'est jamais démenti d'un instant. Je vais vous dire une vérité bien dure ; c'est que, d'après ce qui vous est arrivé, il n'est point d'homme qui puisse se vanter de ne connoître que d'honnêtes gens.

La lecture des événements de votre

vie m'a plongé dans un véritable embarras : elle est effectivement faite pour donner de la défiance, & je ne sais plus quels conseils vous donner. Je n'aurois jamais pu souhaiter à mon amie d'autre mari que Ben***, si elle avoit pu l'aimer, & je vois que c'étoit un monstre. Après sa mort, son neveu étoit le seul dans le monde qui me parût digne d'elle ; mais après le jour affreux qu'elle vient de répandre sur ce qui mérita l'attention de toute la terre, comment l'exposer à une nouvelle épreuve ? Craignons cependant de tomber dans une erreur, qui seroit plus dangereuse que le vice même ; ce seroit de douter de la vertu.

Je ne combattrai point votre malheureux amour pour le Chevalier de Saint-George. L'austérité des devoirs que le testament vous impose, austérité que j'approuve, & qui est bien digne de la délicatesse de votre ame, vous en dira plus que tous mes avis.

J'ignore si le Chevalier partage vos sentiments pour lui : en ce cas, sa conduite seroit généreuse ; il auroit sacrifié son amour à son respect pour la noblesse de votre ame ; puisqu'il va à Malte prononcer ses vœux, au moment même où l'on auroit pu l'excuser d'expliquer ses desirs. Si vous étiez libres tous deux, je me permettrois peut-être quelques observations de plus ; il a passé chez moi quelque temps avec vous ; je ne le connoissois pas avant : mais est-ce assez de quelques mois pour juger quelqu'un ? Je n'ai vu que l'écorce ; cette écorce est saine, il est vrai ; mais qui n'a pas vu, en parcourant les forêts, telle écorce promettre des siécles de vie à ce chêne qui, le quart d'heure d'après, s'est écroulé sur ses racines vermoulues ?

Et vous, ma chere amie, le connoissez-vous mieux ? Non, sans doute : il fut élevé avec vous depuis le berceau ; cela ne suffit pas. La paix de l'enfance, voilà l'homme que vous avez connu ;

mais ce premier homme meurt, pour faire place à l'homme agité par les paſſions : voilà celui qui, dans ce moment, eſt pour vous comme pour moi, une connoiſſance nouvelle.

Je conviendrai avec vous que les vertus de l'enfance ſont une préſomption avantageuſe pour les vertus d'un autre âge; mais, comme il ne faut qu'une vertu préſentée avec art au cœur de l'homme qui touche à l'aurore des paſſions, pour déraciner les vices de l'enfance, il ne faut de même qu'un vice ſaiſi avec avidité, pour étouffer le germe des vertus éclos dans le premier âge. On n'a peut-être point aſſez réfléchi ſur une choſe auſſi intéreſſante au bonheur de l'homme, c'eſt qu'en général ce ne ſont point les impreſſions qu'il reçoit dans l'enfance qui influent ſur ſa vie, mais bien les objets qui frappent ſes ſens, lorſque les premieres paſſions parlent à ſon cœur. Cela eſt ſi vrai que, depuis la puberté

jufqu'à l'âge où les paffions plus amorties, laiffent place aux réflexions, il confervera plutôt la trace des préjugés qu'il reçut dans fon bas âge, que celle des vertus qu'on voulut lui infpirer; parce que les uns le fervent quelquefois, & que les autres le gênent toujours. C'eft donc lorfque l'homme arrive à l'époque que la Nature a fixée pour la naiffance des paffions, qu'il eft véritablement une cire molle que l'on peut pétrir à fon gré; parce que la voix impérieufe qui parle à fon cœur, le rend fufceptible de toutes les modifications, pour céder à cette voix qui le maitrife; & cet inftant qui malheureufement, fuivant nos mœurs, eft celui où l'on abandonne la jeuneffe à elle-même, eft peut-être le feul où l'on doive véritablement la furveiller, ou, pour mieux dire, la former, non par les confeils, elle y eft fourde, mais par les objets extérieurs. L'unique cri des paffions eft: jouiffez; pour arriver

à cette jouiſſance, l'homme prendra indifféremment la route du vice ou de la vertu : ſon choix ne dépendra pas de lui, mais de celui qui le guide. Le lancer dans le monde, & s'en repoſer ſur lui de la route qu'il prendra, c'eſt un billet à la loterie; cependant cette route, bonne ou mauvaiſe, fera de lui un homme heureux ou malheureux, attendu que celle qu'il aura priſe, ayant été couronnée par le ſuccès, ſera toujours la préférée, parce qu'elle lui paroîtra la plus ſûre. Cette vieille erreur eſt toujours dominante, de comparer les déſordres d'une vie avec l'excellente éducation qui la commença. On dit ſans ceſſe, comment cet homme qui fut ſi bien élevé, a-t-il pu donner dans de ſemblables écarts? Mais l'on ne veut pas réfléchir que cet homme ſi bien élevé meurt à quinze ou ſeize ans; que tout change alors, idées, ſentiments, ſenſations; c'eſt un nouvel être. Si c'eſt là l'inſtant où vous l'abandonnez,

quels reproches avez-vous à lui faire, puiſque vous n'avez rien entrepris pour lui? Faire un crime à l'homme d'avoir mal conſervé les impreſſions morales qu'il reçut de l'enfance, c'eſt le blâmer de ne pas régler les actions de ſa journée ſur les impreſſions des ſonges de la nuit, que le retour du jour efface de ſa mémoire avec le ſommeil.

Quoique mon opinion ſur Saint-George vous ſoit indifférente, puiſqu'il ne peut plus être à vous, n'allez pas croire cependant que j'en juge déſavantageuſement. Je vous le répété, je ne l'ai vu que quelques mois, & ce ne ſeroit pas aſſez le connoître, s'il dépendoit du bonheur de mon amie. J'ignorois votre paſſion, par conſéquent, je ne l'ai point étudié; & ſuſpendre ſon jugement ſur le compte de quelqu'un, ce n'eſt pas en juger défavorablement.

Il n'en eſt pas de même du Comte de Ben***; du moment que j'ai ſenti

que votre ſort pourroit s'unir au ſien, je n'ai rien négligé pour m'aſſurer s'il en étoit digne; &, dûſſé-je vous déplaire, je vous dirai, avec ma franchiſe ordinaire, qu'encore à préſent, je ne puis partager votre prévention contre lui.

Je donne à une jeune perſonne qui a connu le Comte, une lettre de recommandation pour vous. Vous m'obligerez infiniment de la ſervir dans le deſſein qui la conduit à Paris. Ses aventures ſont faites pour intéreſſer une ame comme la vôtre.

Si je calcule bien, votre procès doit être maintenant jugé. Vous voudriez le perdre, j'en ſuis sûr. Je ne ſuis pas de votre avis. Mes enfants vous embraſſent de tout leur cœur, auſſi-bien que leur pere. Adieu, belle Marquiſe.

Du Château de Montfort, ce 9 Février 1783.



LETTRE X.

Le Commandeur à Madame de Soligny.

Que vous êtes heureuse, belle Dame! votre gaieté répand sans cesse une teinte de roses sur l'avenir. Mais moi, plus sérieux que vous, je ne puis vous cacher que je n'envisage que des malheurs pour notre pauvre Marquise. Oui, Madame, la somme des maux de l'imagination est plus grande que celle des maux réels, & voilà celle de notre amie. J'ai bien peur que le cœur le plus pur n'ait véritablement haï jusqu'ici que d'honnêtes gens, pour aimer...... Mais ne jugeons pas nous-mêmes témérairement.

L'histoire de la Marquise m'a vraiement effrayé. J'ai peine à en croire sa franchise, ce témoignage de tant de gens, cette longue suite de procédés

Barbares, qu'elle eſt incapable d'avoir inventée; & mon eſprit doute encore. Je vous en fais l'aveu ſincere, je ne retirerai mon eſtime au Marquis de Ben***, que lorſqu'il ne reſtera plus de reſſources à mes doutes. Il eſt mort; il ne peut pas ſe défendre; c'eſt un devoir pour le cœur de ſes amis, de faire tout ce qu'il feroit lui-même auprès d'eux pour ſe juſtifier, s'il vivoit encore.

Au reſte, notre amie eſt bien plus injuſte, à mon avis, dans ſa haine prématurée contre le Comte de Ben***; mais elle a l'eſprit juſte, le cœur droit; ſes préventions ne ſont pas toujours la preuve d'un raiſonnement faux, & malheureuſement dans tous les hommes, le jugement tient plus aux circonſtances qu'à la connoiſſance vraie de la choſe à juger; mais lorſqu'avec de l'équité naturelle, on s'eſt laiſſé ſurprendre à la prévention, ce n'eſt point alors par des diſcours qu'il faut chercher

à la déraciner, mais par le spectacle bien plus éloquent des actions de celui que l'on veut réhabiliter.

Je viens de mettre, sans avoir l'air de le vouloir, l'équité de la Marquise à une forte épreuve; nous verrons, après cela, l'espece d'opinion qu'elle prendra du Comte de Ben***. Je ne vous dis pas ce que j'ai fait; elle ne vous le laissera pas ignorer: la démarche est adroite, mais l'adresse même est permise lorsqu'il est question de la défense & de l'intérêt de la vertu.

Est-elle encore bien juste dans son amour pour le Chevalier de Saint-Georges? Une belle figure, tous les agréments extérieurs, en est-ce donc assez pour subjuguer une femme comme Madame de Ben***? Je vous le dis à regret, Madame, mais je crois que ce jeune homme est d'une dissimulation profonde. Je n'aime point les gens qui sont toujours de l'avis de tout le monde, & prêt sans cesse à s'extasier, lorsqu'ils

entendent dans la bouche d'autrui les mots de vertu & d'humanité. Mais aux yeux d'une femme prévenue, ce qui, selon moi, est un défaut, passera pour douceur de caractere, & pour amour de la sensibilité; & quels progrès cette prévention fera-t-elle dans son cœur, si cette femme est elle-même la douceur & la sensibilité personnifiées?

Le Marquis d'Urfai, ce jeune homme si estimable, que vous aimez tant, & qui le mérite si bien, vient de partir subitement; les uns disent pour Paris, les autres pour la Hollande, & d'autres pour l'Angleterre. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce départ inquiette. Il étoit chez sa mere, qui, comme vous le savez, a sa terre dans mon voisinage. Je ne le connoissois point. Il n'étoit jamais venu dans ces cantons, mais sa réputation l'avoit devancé, & je l'ai trouvé audessus. Fils d'un pere extrêmement dérangé, il a trouvé le secret de réparer sa fortune, de s'avancer dans le

Militaire par sa bonne conduite, d'établir, par son économie, deux sœurs selon leur naissance, & de procurer des jours heureux à sa mere, dont son pere n'avoit pas même respecté les propriétés. J'ai été chez la Marquise d'Ursai pour m'informer des raisons de ce voyage : elle ne voit personne ; ses gens, à ce qu'il m'a paru, ne sont pas instruits, & je n'aime point, par des questions indiscrettes, à mettre les domestiques dans le cas de manquer à la fidélité qu'ils doivent à leurs maîtres. Au reste, tout cela n'occupe que parce qu'il est généralement aimé ; car ce voyage est peut-être de pur agrément.

Vous allez tous les ans à Spa ; dans trois mois vous vous y rendrez : qu'il est heureux, le pays où la Nature ouvrit des sources bienfaitrices pour conserver la santé des gens vertueux !

Adieu, ma belle Marquise, veillez sur notre commune amie ; suivez mon systême ; ne lui parlez plus des belles

qualités de Ben***, mais faites comme moi, tâchez de les mettre en action sous ses yeux. Je la connois presque autant que vous la connoissez : je dis presque, parce que, à estime égale, l'on a toujours quelque chose de caché pour un vieillard ; & je doute qu'en suivant ce plan, elle nous échappe.

Conservez cette gaieté qui fait votre bonheur, cette beauté qui fait notre admiration, & ces vertus qui sont notre exemple : c'est vous dire que je conserverai éternellement mon respect & ma tendresse pour vous.

Du Château de Montfort, ce 17 Février 1783.



LETTRE XL.

Milord Stanley, au Marquis d'Urfay.

LA guerre, qui juſtifie malheureuſement l'atrocité des combats, peut du moins s'annoblir par la générosité des procédés. Voilà, Monſieur le Marquis, ce qui vous attire la lettre d'un homme que vous ne connoiſſiez point.

Je commandois dernierement le Worceſter, & le bonheur de mes armes m'a fait prendre, à la hauteur du cap Spartel une frégate de votre nation, qui ſe rendoit dans la méditerranée. Elle devoit, dans ſa courſe, dépoſer à Malte un de vos compatriotes, qu'à ſes diſcours je juge de voir être votre ami. Il ſe nomme le Chevalier de Saint-George.

Malgré la diſcipline que je fais à mon bord, je n'ai pu empêcher que votre

ami ne ſubît la loi du vainqueur, & que dans les premiers inſtants de confuſion, il ne fût dépouillé par les gens de mon équipage.

Lorſqu'au bout de quelques temps, le déſordre inſéparable de la ſuite d'une victoire eût fait place au calme, j'ai rempli le devoir que l'humanité m'impoſe : j'ai viſité mes priſonniers. Vous connoiſſez votre ami, & vous ne ſerez point ſurpris qu'il m'ait intéreſſé dès la premiere vue. Vous n'ignorez pas ſans doute le deſſein qui le conduiſoit à Malte.

Je l'ai examiné pendant pluſieurs jours avec une attention ſuivie : il a tout ce qu'il faut pour ſéduire, & j'ai ſenti bientôt que mon cœur étoit complice pour lui, des égards que ma ſimple honnêteté me fait prodiguer aux autres vaincus. J'ai d'abord attribué l'humeur ſombre à laquelle il me paroiſſoit en proie, à la perte de ſa liberté & de ſes effets que je ſavois être précieux.

Je me suis empressé de dissiper son souci sur ces deux articles. J'ai fait comprendre ses effets dans ma part de prise, & je les lui ai rendus. Quant à sa liberté, je lui avois promis d'accélérer l'échange, & je lui ai tenu ma parole : elle est sacrée pour un Anglois. Je me suis apperçu que ces deux bienfaits n'adoucissoient point le trouble qui sembloit le déchirer ; mais j'ai cru démêler que son chagrin avoit plutôt le caractere d'une inquiétude violente, que celui d'une passion profonde. J'avois assez fait pour lui pour avoir des droits à sa confiance : je suis jeune, & conséquemment mon âge lui promettoit plus d'indulgence que de sévérité. Je l'ai pressé vivement de s'ouvrir à moi, & comme son espece de résistance me laissoit soupçonner qu'il pouvoit rougir peut-être de la confidence que j'exigeois, je lui ai laissé appercevoir plus de relâchement que d'austérité dans ma morale ; convaincu que pour obtenir la confiance

de quelqu'un, il faut prendre à ſes regards une teinte de ſon caractere. Enfin il m'a avoué, Monſieur le Marquis, que la perte d'un ſurtout, dont mes matelots l'avoient dépouillé, étoit la ſeule cauſe du chagrin qui le rongeoit; qu'un petit porte-feuille qui contenoit des papiers de la derniere conſéquence pour lui, étoit couſu entre l'étoffe & la doublure de ce ſurtout, & que la crainte que les ſecrets qu'ils contenoient ne perçaſſent un jour dans le monde, empoiſonnoit ſes jours.

J'ai donné des ordres ſur-le champ pour que ce ſurtout me fût rendu : j'ai été bientôt obéi. J'en ai payé le prix au matelot, & je me ſuis aſſuré par moi-même de la vérité du rapport de M. de Saint-George. J'ai trouvé le porte-feuille, & j'ai inſtruit bien vîte celui à qui il appartenoit du ſuccès de ma recherche; il s'eſt livré ſoudain à la joie la plus vive. Il s'attendoit ſans doute que j'allois le lui rendre; mais comme, à la

priere qu'il m'en a faite, je lui ai dit que cela m'étoit impossible, que j'avois bien pu disposer de ses effets, mais que tous les papiers trouvés dans un vaisseau conquis, devoient être remis au Ministre pour être examinés avant d'être rendus à leurs propriétaires; il s'est abandonné au désespoir le plus vif, & je me suis vu réduit à le faire garder à vue, pour le garantir des excès de sa violence.

Je vous avouerai que j'ai été curieux de me convaincre de la conséquence de ces papiers. C'étoit peut-être une indiscrétion, mais au moins cette indiscrétion sauve l'homme que vous honorez du nom de votre ami. Il avoit souvent prononcé votre nom : j'ai eu soin de m'assurer par sa bouche si vous aviez quelque connoissance de ces papiers; il m'a juré que non; sans cela, Monsieur, vous ne m'eussiez jamais paru digne de l'ouverture que je vous fais. Ces papiers n'ont aucun rapport avec la cause d'Etat. Je puis les soustraire,

ſans être infidele à mon pays. Les remettre au Miniſtre, Saint-George eſt perdu; les lui remettre à lui-même, c'eſt devenir ſon complice. Je prends le parti que m'inſpire, non pas l'équité, je ſuis forcé d'en convenir, mais la générofité & l'humanité; je vous les envoie, faites-en l'uſage que vous dictera votre prudence, que des officiers de votre nation m'ont vantée. Cet homme eſt jeune; il eſt d'une famille de diſtinction, il n'en faut pas déſeſpérer. Les paſſions nous égarent ſouvent, mais je ne puis vous cacher que la guériſon me paroît difficile: au moins ne faut-il pas laiſſer au mal le temps de s'accroître. Il eſt, ce me ſemble, de votre probité de veiller ſur la malheureuſe victime de ſes complots. Faut-il qu'avec une auſſi belle figure, & tant de droits à l'eſtime générale, on ait une ame capable de connoître les remords?

Il ignore ce que je fais. La crainte

où le laisse son incertitude, est une leçon forte qui lui sera sentir combien on souffre de n'être pas sans reproches. J'ai favorisé son échange: je lui ai fourni de l'argent. Il part pour Paris, à ce que je crois: je n'ai pu le voir sans l'aimer; il m'eût été bien doux de l'estimer.

Vous saurez apprécier ma démarche, Monsieur le Marquis, parce que je suis convaincu que vous pensez comme moi; & que l'un & l'autre nous devons être jaloux, dans la division qui regne entre nos deux nations, de nous montrer aussi braves au sein des combats, qu'humains & généreux, lorsque notre bras est désarmé.

Je suis, &c.

Londres, ce 18 Février 1783.



LETTRE XII.

Le Chevalier de Saint-George à Lafleur, son Valet-de-chambre.

AUSSI-TÔT que tu auras reçu ma lettre, ne perds pas un ſeul inſtant: pars de Paris: viens m'attendre à Amſterdam. Tu trouveras dans ma lettre un billet de banque de vingt-cinq guinées. Cette ſomme te ſuffit. J'ai été pris par le Worceſter; mes papiers ont été ſaiſis; ils ſont chez le Miniſtre Anglois: tu ſens la conſéquence de ton départ. je ſuis libre; je ſerai à Amſterdam avant toi. Sache où en eſt le fameux procès. Maudit combat! Combien tout cela me dérange, à la veille..... Allons, du courage. Il faut travailler ſur nouveaux frais.

Douvres, ce 18 Février 1783.

LETTRE XIII.

Le Marquis d'Urſai à Milord Stanley.

JE me montrerai digne, Milord, de la confiance que vous m'avez accordée, en honorant par ma conduite l'homme vertueux qui voulut bien s'en rapporter à ma prudence, & le miſérable ami à qui ſes écarts la rendent maintenant ſi néceſſaire.

Pour être digne de votre eſtime, Milord, je veux être pur à vos yeux, ſuivant l'opinion générale. Le nom de Saint-George & le rang qu'il a tenu dans l'état militaire, juſtifieroient ſuffiſamment mon amitié pour lui; mais auprès de l'homme qui penſe, je ſerois au moins coupable d'inconſéquence, ſi je ne l'étois pas de partager ſes erreurs, en n'apportant que cette excuſe de mes liaiſons avec lui.

Cette liaison fut fondée sur l'estime. Si Saint-George méconnoît les vertus, au moins a-t-il l'art dangereux d'en prendre le masque à volonté; & si l'autenticité de ces papiers, où je reconnois sa main & son style, ne m'empêchoit de douter de leur réalité, si je ne connoissois l'infâme ministre de ses desseins; désigné dans ces mêmes papiers, & que j'ai vu jouir de sa confiance; pardon, Milord, en honneur, j'aurois cru qu'un faux exposé auroit trompé la droiture de votre cœur, & vous auroit fait porter un jugement prématuré.

Nous sommes du même âge. Nous avons fait tous nos exercices ensemble. Il a servi dans le corps que j'ai eu l'honneur de commander. Ce furent sa bravoure, sa générosité, sa sensibilité, son désintéressement, sa loyauté, le dirai-je? & même un certain rigorisme de mœurs, dont j'ai souvent blâmé l'excessive austérité, qui m'attacherent

à

à lui. Hélas! cette infortunée Germance ne joue qu'un ſecond rôle dans le déteſtable recueil que vous m'avez envoyé. Eh, bien ! lorſqu'il en faiſoit ſans doute ſa victime, il eut l'art de me faire enviſager cette aventure, comme le dévouement ſublime d'un cœur honnête, pour venger les droits de l'humanité outragée. Vous euſſiez, Milord, été ſa dupe comme moi, & me voilà rétabli dans votre eſprit. S'il m'a ſubjugué par l'aſpect des vertus, c'eſt que ſans doute les vertus m'étoient cheres: ayons toujours bonne opinion des gens qu'un ſcélérat aura beſoin de ſéduire.

Mes cheveux ſe ſont dreſſés d'horreur au ſeul nom de la femme qui lui a déjà coûté tant de forfaits. Figurez-vous, Milord, que c'eſt peut-être le chef-d'œuvre du ciel pour la beauté du corps & la beauté de l'ame. Je ſavois bien qu'il l'aimoit, & j'ai de fortes raiſons pour ſoupçonner que cette

femme, aussi respectable que malheureuse, ne le voit point avec indifférence. Un mariage exigé par une mere impérieuse, & depuis son veuvage, un excès d'honneur & de vertu, l'ont empêchée sans doute d'écouter la voix de son cœur; mais, respectez-la, Milord, elle en est digne; & si quelqu'un osoit soupçonner qu'elle eût eu connoissance des crimes de son amant, je me battrois avec lui pour le punir de son insigne félonie.

Hélas, la malheureuse femme! c'est peut-être le premier crime de Saint-George qui la mit dans les bras d'un homme qu'elle détestoit; c'est peut-être le dernier qu'il a commis, qui l'a plongée dans la situation affreuse où son ame est maintenant. Mais, soyez-en sûr, Milord, le même appareil de vertu qui captiva l'ami, sut enflammer l'amante. Cette femme, une des premieres de la France pour le rang & la naissance, est une des premieres

du monde pour l'exemple. Un ſeul mot va vous prouver que je ne ſuis point partial. Je ne l'ai jamais vue; je ne vous rapporte ici que les diſcours de l'envie : jugez ce qu'en doivent dire ſes amis.

Mon premier mouvement a été de démaſquer ce monſtre aux yeux de toute la terre; un ſecond m'a retenu. Faut il que les préjugés forcent l'équité de garder des ménagements avec la ſcélérateſſe? Oui, Milord, nous penſons malheureuſement ici de la ſorte: ſoixante ans de ſervices qui ont blanchi les cheveux du pere, un frere, des oncles, des couſins, qui ſe diſtinguent par l'honneur, par leurs emplois, par leurs titres, vingt mauſolées qui couvrent aujourd'hui la cendre inanimée d'ayeux, dont les jours ſont encore chers à ſa Patrie; eh bien, dans un inſtant, la honte environneroit tout cela; l'ignominie remonteroit les ſiecles pour flétrir une race qui les

defcendit avec pureté ; les fottifes d'un étourdi corromproient fix cents ans de vertus. Cela eft d'une injuftice abfurde; mais cela eft ; &, comment parvenir à détruire un préjugé femblable, lorfque pour juger plus fortement de fon ridicule, & s'appercevoir fi véritablement il s'éteindroit, on fe verroit forcé de fouhaiter pour ainfi dire le retour du crime : & alors quelle cruelle perfpective !

D'ailleurs, en démafquant Saint-George, je le perdrois à jamais : eh ! nous eft-il permis de douter du retour à la vertu ? on doit au moins tout tenter pour la rappeller dans un cœur. Voilà le parti que j'ai pris : ma mere eft ma feule confidente ; & fi Saint - George le veut, vous, ma mere & moi, nous ferons les trois feuls êtres dans la nature qui auront eu le droit de penfer défavorablement de lui.

Je fuis venu le chercher à Paris ; il n'y a point paru. J'ai fu que fon la Fleur,

après avoir reçu une lettre d'Angleterre, étoit parti précipitamment pour Amſterdam. Je juge que ſon maître doit s'y rendre J'y cours. Je parviendrai à le déterrer. Notre explication ſera vive. Je le ſens ; mais j'ai pour moi un grand avantage : une vie ſans reproche, & je puis le dire, ſans foibleſſes.

J'ai heureuſement du temps à moi. Un congé de ſix mois qui m'eſt accordé, que je comptois paſſer à me rétablir de mes bleſſures, dans le ſein d'une mere, de deux ſœurs, qui me ſont infiniment cheres ; voilà ce que je ſacrifie ; mais l'homme qui fait marcher ſon intérêt avant les droits de l'humanité, eſt indigne des faveurs que la Patrie ne lui accorde que pour lui ſeul.

Qu'il me ſeroit doux de vous connoître, Milord ! Qui ſait ? ce bonheur m'eſt peut-être réſervé quelque jour. En attendant, je vous dois compte de mes démarches, & je vous le rendrai.

Je ſuis ſûr que ma correſpondance ne vous déplaira pas. Nos ames ſont faites pour s'entendre.

Soyez heureux, voilà mon premier vœu ; n'aimez jamais, voilà le ſecond. L'amour rend coupable un cœur vicieux ; nous en avons la triſte preuve : l'amour rend ſouvent à plaindre un cœur vertueux ; j'en fais la triſte expérience. Mais je n'irai point abuſer de votre généroſité, en vous étourdiſſant de mes propres chagrins. Je recevrai vos lettres à Amſterdam, ſi vous daignez me répondre, chez M. Wanderhinſi, Banquier.

Je ſuis, &c.

Du Château d'Urfai, ce 28 Février 1783.



LETTRE XIV.

Madame la Marquise de Soligny au Commandeur.

VICTOIRE ! il est gagné ce fameux procès. Peignez-vous ma joie, mon délire, mon excessive folie. J'ai sauté au col des Présidents, des Conseillers ; je ne sais pas trop si je n'ai pas même baisé une demi-douzaine de Greffiers. Ah, Commandeur ! quel plaisir ! Le beau séjour que la Grand'Chambre ! J'y serois encore, je crois, si l'on ne m'avoit averti qu'il étoit d'autres procès à juger. En vérité, je n'y pensois pas. Je croyois que tous les plaideurs avoient gagné le leur, parce que ma belle amie avoit gagné le sien. Oui, nous avons aujourd'hui six cents mille livres de rente de plus, & par conséquent beaucoup de chagrins ; car c'est ainsi que raisonne notre inimitable amie. Mais

moi ! mais moi ! Commandeur ! J'en perdrai la tête. J'ai déjà crevé dix chevaux pour remercier toute la terre. Soligny rit, & dit, avec ſon beau ſang-froid, que ſi mes amis ſe mettent dans le goût de gagner des procès, il eſt un homme ruiné. Depuis deux jours, perſonne n'a dormi chez moi : non, je ne veux pas qu'on dorme ; on ne rit plus quand on dort ! j'ai écrit deux cents lettres, & n'allez pas me gronder ; oui, mon ami, je vous ai gardé pour le dernier ; pendant ce temps-là, ma tête s'eſt raſſiſe. Dans les premiers moments vous ne m'euſſiez pas entendue.

Mais Ben*** ! elle ſe déſole pendant que j'extravague. Comment vous peindre ce jour célebre ; cette ſcene intéreſſante, les inquiétudes de notre amie, le coup terrible que lui a porté le Comte? Qu'il eſt délicieux ce Comte ! Ah ! vous allez l'adorer ; mais le traître, nous avoir caché ſon projet ! le tour

eſt perfide. Il faut pourtant lui pardonner. Eh ! comment lui en vouloir, quand il s'eſt conduit comme il a fait ?

Le Rapporteur du procès me fit prévenir la veille : je l'en avois prié. Je vole chez notre amie. Eh bien ! c'eſt demain, lui dis-je. Je la trouvai environnée d'Arrêts, qui, jadis avoient caſſé des teſtamens. Voilà mon eſpoir, me dit-elle. Je couchai chez elle, pour ne pas manquer l'heure. Il falloit être au Palais avant ſept heures. Elle étoit ſimplement miſe ; mais qu'elle étoit belle ! Quant à moi, de long temps, je n'avois fait une toilette plus auguſte. Il y a réellement peu d'équité à être ſi jolie, lorſque l'on va faire dépendre ſon ſort du jugement des hommes ; mais en honneur, j'étois charmante ; ſans remords, parce que la juſtice étoit pour nous.

Nous arrivâmes. Tout le Sénat nous voit. Madame de Ben*** ne dit mot. Pour moi, j'y ai gagné une extinction de

voix, j'ai parlé à tous. Nous montons dans une tribune. Les Juges prennent séance : tout se tait, & la grave majesté des loix plane seule en silence sous les voûtes du temple de Thémis : on appelle la cause : l'Avocat de la Marquise se présente ; celui du Comte ne se montre point. Tant mieux, dit elle, je gagnerai par défaut. Cela entraînera des délais, & peût-être un autre jour serai-je plus heureuse : je perdrai.... Comment trouvez-vous les ressources du cœur humain ? L'Avocat plaide : c'étoit le célebre de Bon ***. Jamais il ne fut plus éloquent, & jamais la Marquise ne maudit plus l'art oratoire. A chaque phrase brillante, à chaque moyen fort, à chaque preuve lumineuse, je l'entendois qui pestoit tout bas. Il plaidoit pour elle, & elle auroit volontiers dit aux Juges que c'étoit un imposteur. Enfin il conclut. Le Président se leve pour prononcer le défaut. Lorsque tout-à-coup le Comte

de Ben***, que nous n'avions point apperçu, fort de la foule, se présente à la Barre, & demande à plaider lui-même sa cause. La Marquise en jettant sur lui un regard de dédain, se tourne vers moi, & me dit, voilà cet homme si désintéressé, si généreux ! Je vous avoue, Commandeur, que je restai interdite. C'est la premiere fois de ma vie où ma langue se soit refusée à la répartie : en honneur, j'étois confondue.

Le Président s'étoit remis à sa place, & l'on venoit d'accorder au Comte la faveur qu'il avoit demandée. Il s'avance avec noblesse, salue le Parlement, fait une révérence profonde à la Marquise, & prononce d'une voix ferme le discours que vous allez lire.

» Je ne viens point ici, Messieurs, » disputer à Madame la Marquise de » Ben *** une fortune légitime ; je » viens joindre ma voix à l'Arrêt que » l'équité va vous dicter en sa faveur. » Quand on ne la connoît point, on

» peut lui disputer ses prétentions ; » quand on l'a vue, on doit être de » l'avis du testateur. Je n'irai point, par » une résistance injuste, empoisonner la » plus belle action qu'ait pu faire mon » oncle ; je veux dire la récompense » de la vertu. Un accommodement par- » ticulier pouvoit empêcher que cette » cause ne fût portée aux pieds de la » Cour ; mais il eût répandu de l'obs- » curité sur les droits de Madame de » Ben***, sur la pureté de mon hom- » mage. L'on ne peut donner trop d'é- » clat au triomphe de la vertu, & à » la soumission que tous les rangs lui » doivent. Je ne fais point de sacrifice. » Qui n'a besoin de rien, n'est point gé- » néreux. Mes services à ma Patrie ont » élevé ma fortune au delà de mes » espérances ; & j'ai déjà dans ma jeu- » nesse, dans mon courage, & dans » mon amour patriotique, un fond de » richesses inépuisables. Ratifiez donc, » Messieurs, les volontés de mon on-

» cle, & la voix qui prononcera votre
» Arrêt, m'annoncera le plus doux des
» bienfaits ».

Jugez, Commandeur, de la ſenſation que fit ce diſcours, des applaudiſſements, des cris, des *bravo! bravo!* qui le ſuivirent. Pour moi, je n'en pouvois plus. Je pleurois, je riois, je ſanglottois. Mais, ma pauvre amie! quel état que le ſien? Un procès, qu'elle mouroit d'envie de perdre, gagné ſolemnellement! Un homme qu'elle voudroit bien ne pas eſtimer, qui faiſoit devant elle & pour elle, une action qui lui attiroit l'eſtime de toute la terre! Quel ſupplice! Elle fut néanmoins ſe contraindre. Je m'apperçus ſeule combien elle ſouffroit. Elle s'étoit levée de ſa place, & avoit partagé les applaudiſſements dont on accabloit Ben***. En deſcendant de la tribune, elle ſalua ſes Juges, avec cette modeſtie enchantereſſe que vous lui connoiſſez; il ne lui manquoit que la paix de l'ame,

qui répand ſur cette modeſtie une teinte de félicité, qui fait ſouhaiter de la poſſéder. En paſſant devant Ben * * *, elle le ſalua avec nobleſſe. On ne peut, lui dit-elle, donner aux hommes une plus haute leçon de déſintéreſſement. J'eſpere que je ſerai de mon ſexe celle qui ſaura le mieux en profiter.

Mon mari qui lui donnoit la main, s'étoit malicieuſement éclipſé. Le Comte lui préſenta la ſienne. La décence la contraignit de l'accepter; lui d'un côté, & ſon Rapporteur de l'autre, la conduiſirent juſqu'à ſa voiture.

L'on eût dit que c'étoit un événement qui intéreſſoit toute la nation. On les reconduiſit en triomphe. Le François eſt tout enſemble ſi aimable & ſi bruyant dans ſes félicitations! Et puis ils étoient vraiment ſi intéreſſants l'un & l'autre! en honneur, c'étoit la généroſité, qui donnoit la main à la beauté. Tout Paris eſt ſûr qu'ils ſe marieront. Que notre amie ne penſe t-elle comme tout Paris!

Je l'ai peu quittée depuis. Elle est silencieuse. La conduite du Comte a fait sur elle une forte impression. Elle est forcée de lui rendre justice ; & cette contrainte la chagrine. Je donnerois beaucoup pour que nous eussions enfin la certitude que ce Saint-George a prononcé ses derniers vœux. La mort de l'espoir fait bientôt mourir le sentiment.

Une jeune personne que vous lui avez recommandée, dit-elle, paroît l'occuper infiniment. Elle ne m'a point dit encore le genre de service que son amitié pour vous, & l'intérêt que mérite la petite, exigent de son cœur.

Adieu, Commandeur : je partirai pour les eaux dans quatre ou cinq jours. J'aurois bien voulu décider Madame de Ben*** à m'accompagner ; mais les indispensables arrangements de cette succession, des titres à régler, des baux à refaire, des charges à vendre, & des remboursements à poursuivre, la re-

tiennent à Paris. Je ne veux pas cependant la laiſſer à elle-même. Ma mere conſent à ne pas la quitter : ma mere ! qui l'aime autant que moi ; ma mere ! qui en ſait autant que moi, & bien plus peut-être ; car elle a la tête excellente.

Je ne recevrai donc plus vos lettres ici.

A propos, vous me croyez bien gaie ; eh bien, point du tout. J'ai pleuré dix fois tout au moins en écrivant cette lettre. Mon pauvre Soligny me quitte ; il faut qu'il aille à ſon Régiment dans quatre jours. Je n'aurai plus mon ami, mon conſolateur, mon amant, mon époux ; & le barbare, le monſtre m'enleve mon fils ; & tout cela pour montrer à ſon Corps un bambin de cinq ans, en uniforme. Hommes méchants, vous nous ſacrifiez toujours à votre orgueil. Ou peut-être, dans le fond, n'êtes-vous que plus enfants que nous, excepté, vous, Commandeur, qui êtes la raiſon même. Adieu.

P. S. Il m'étoit venu quelques idées ſur ce Saint-George J'ai voulu, ſoit dit entre nous, les éclaircir; mais il étoit trop tard. J'ai perdu la trace, & ne ſuis pas maintenant plus inſtruite que je ne l'étois avant d'avoir entendu prononcer ſon nom: car lorſque l'on n'a que des ſoupçons, c'eſt ne rien ſavoir.

Paris, ce 3 Juin 1783.



LETTRE XV.

*Madame la Marquiſe de Ben*** au Commandeur.*

VOUS avez ſu, Commandeur, le gain de mon procès : le Ciel n'a pas voulu que je fuſſe heureuſe ; il m'a comblé de biens, lorſque je ne ſouhaitois que la médiocrité.

Madame de Soligny s'étoit chargée de vous en inſtruire, je n'ai pas voulu lui ravir ce plaiſir, en la prévenant. Si cette nouvelle eût été heureuſe pour moi, je ne lui euſſe pas, en honneur, cédé mes droits.

Elle eſt partie ce matin pour Spa : me voilà ſeule & maitreſſe enfin de prendre le parti que je veux, & le ſeul qui convienne à la ſituation préſente de mon cœur, de mon ame & de ma fortune.

Un ſeul intérêt en ſuſpend l'exécu-

tion encore. Je veux aſſurer irrévocablement le bonheur de votre jeune amie. A force de ſoins j'y parviendrai. Quelle candeur ! Quelle ingénuité ! Que de charmes ! & en même-temps quel courage ! Quelle grandeur d'ame ! Je prévois que ſon ſort futur va me donner bien de la peine. Comment découvrir cet amant, qui fait ſa félicité, dont elle ignore le nom, l'état, la qualité, & qui cependant, par la peinture qu'elle en fait, eſt ſi digne de ſa tendreſſe ? Quels ménagements il faut prendre pour la diſculper aux yeux d'une famille illuſtre, & qui ſans doute eſt tranſportée de colere contre elle ! Combien le monſtre, qui l'a ſi indignement trahie, eſt digne des plus cruels ſupplices ! Qu'il eſt heureux que l'innocence de cet enfant le couvre de l'ombre du myſtere, & empêche que ſon véritable nom ne perçe ! car celui de Charles, qu'elle lui donne, eſt ſuppoſé. Toutes mes recherches à cet égard ont été vaines.

Je vois votre but, Commandeur: oui, j'en conviens, le Comte de Ben*** s'eſt conduit comme un ange envers cet enfant. Sa démarche à mon égard auprès du Parlement, n'eſt pas celle d'un homme ordinaire, je l'avoue; mais qu'eſt-ce que tout cela fait? il me donne des leçons de généroſité, je les ſuivrai. Mais l'amour, Commandeur, l'amour! eſt-ce un ſentiment qui s'apprenne?

Me voilà donc aſſiégée par mes amis, par l'opinion publique, & par la mienne propre! L'Univers entier s'éleve contre moi; tout me crie, épouſez-le, ou vous ſerez deshonorée! Non, je ne l'épouſerai pas. Non: je ſerai auſſi grande que lui, & plus, peut-être; car je ne l'aime point, & je lui ſacrifie tous les penchants de mon cœur, non pas mon amour, puiſqu'il eſt ſans eſpoir, mais ma liberté, ma jeuneſſe, mes amis, qui me ſont ſi chers: ce Commandeur, cette Soligny qui ſont les charmes de ma vie! voilà ce que

je vais quitter ; voilà la dette que je paye à Ben***; & le dernier adieu que je leur dirai, aura ſurpaſſé la magnanimité de ſon déſintéreſſement.

Non, Commandeur, je ne vous reverrai plus. Un Cloître eſt l'obſcur aſyle où mes malheurs & mon exiſtence vont s'enfoncer dans l'oubli. Je vivrai malheureuſe ; mais du moins le ſpectacle de mes infortunes ne fatiguera point l'humanité gémiſſante. Je ſerai rayée de la terre ; on m'oubliera, & je conſerverai ſeule le droit de me rappeller les maux que j'ai ſoufferts.

En mettant le pied ſur le ſeuil de mon dernier ſéjour, je rends à Ben*** les biens qu'il m'a cédés. Ils ſont à moi ; je puis en diſpoſer : de ceux qui me ſont propres, je ne conſerve que la dot qui m'eſt néceſſaire ; le reſte aſſurera le bonheur de votre jeune amie, ſi ſa famille la rejette. Ainſi, des douceurs que peuvent procurer huit cents mille livres de rente que j'aurois poſſé-

dées, je n'aurai goûté que celles d'acheter, à vingt-deux ans, un éternel tombeau. On n'a pas besoin de richesses quand on consent à vivre infortunée.

Que dis-je? infortunée! Non. C'est là que le bonheur, que le calme, & que la paix m'attendent. Qu'ai-je à regretter dans le monde? Quel est le bonheur dont j'y ai joui? Fille dédaignée, épouse indignement vexée, veuve esclave, amante malheureuse, tel fut mon sort! Et remarquez, mon ami, que tout ce qui constitue le bonheur des humains fut un poison pour moi. Fille unique, objet de l'orgueil d'une mere, mes larmes ne furent point entendues; riche héritiere, je n'eus pas le droit de me choisir un époux; veuve opulente & jeune, le joug des convenances vient m'accabler de son poids insupportable; douée d'un cœur sensible, le seul homme que j'aimai est le seul auquel je ne puisse m'unir. Quel état! Il falloit donc, pour goûter

le prix de tous mes avantages, que je m'affranchisse de tous mes devoirs ; que je fusse fille dénaturée ; épouse sans fidélité ; veuve sans principes ; amante sans retenue ! Et la vertu ! cette vertu qui fait le charme de tous les humains, a donc elle-même contribué à mes malheurs, puisqu'elle m'a attachée rigoureusement à tout ce qui me fut odieux, & qu'elle m'empêche de me livrer à tout ce qui pouvoit faire ma félicité.

Cherchons du moins s'il n'est point ailleurs un bonheur pour la vertu. La Religion est la seule qui m'ait souri dans ce mobile tableau de jouissances toujours promises & jamais obtenues, que la félicité du monde a fait passer sous mes yeux ; elle répandra sur les plaies de mon cœur un baume consolant, & du moins, si elle ne les guérit pas, elle m'apprendra l'art de les supporter sans murmures. Séparée des humains, le

nom de mon amant n'arrivera plus jusqu'à moi, & l'oubli de son cœur indifférent & glacé, éteindra peut-être la flâme qui me dévore; séparée des richesses, je ne serai plus forcée d'attacher un prix à l'indigne métal dont la possession prépara & allongea mon supplice; séparée de mes amis, le spectacle de leurs larmes ne m'avertira plus qu'ils me croyoient assez de vertus pour mériter un sort plus heureux.

Je vous devois trop d'égards, mon ami, pour ne pas vous faire part de mon projet avant son exécution. Je suis sûre que vous me confirmerez dans la résolution que j'ai prise.

Je ne puis épouser Ben***; non, je ne le puis.....; cet effort est au-dessus de moi. Payons donc la dette que sa générosité m'impose, dette que maintenant l'opinion publique exige orgueilleusement de moi, d'une maniere qui force le respect de celle-ci, &

& l'admiration de celui-là. Je ne puis oublier mon amant; mettons donc entre mon cœur & ma penſée, le voile auguſte de la Religion qui empêche l'une de s'occuper des murmures de l'autre. Il n'y a point, au reſte, de mérite dans ce que je fais: lorſque l'on n'a pas le choix du parti, l'on ne peut ſe glorifier de l'avoir ſuivi.

Je m'attends bien aux clameurs de Madame de Soligny; mais c'eſt à vous, mon ami, à m'épargner le ſpectacle de ſes regrets. Je charge l'amitié raiſonnable de me défendre contre l'amitié brûlante, & par conſéquent inconſidérée, n'examinant rien. Hélas! mon cœur ſi courageux dans ſes chagrins, ſera ſi foible lorſqu'il faudra me ſéparer de vous! Vous ſerez le héros, dont la fermeté ſauvera deux femmes de la douleur de leurs derniers adieux.

J'eſpere, au reſte, que mes affaires & celles de votre jeune protégée,

ſeront aſſez avancées pour que je puiſſe exécuter mon deſſein, avant le retour de Madame de Soligny.

Adieu, je vous embraſſe.

Paris, ce 2 Juillet 1783.



LETTRE XVI.

Le Commandeur à Madame de Soligny.

IL n'y a pas de temps à perdre, Madame ; revenez de Spa aussi-tôt ma lettre reçue. Arrachons Madame de Ben*** au parti le plus cruel qu'ait pu lui dicter le désespoir. En deux mots elle va s'ensevelir dans un Couvent, pour rendre au Comte de Ben*** une fortune, qu'elle ne veut ni ne peut partager avec lui.

Revenez vîte : voilà le moment de la circonscrire. Nous sommes loin encore d'employer les remèdes violents. Nous avons une ressource. Le Chevalier de Saint-George n'est point parvenu jusqu'à Malte. Il a été pris par un vaisseau Anglois : il est donc libre encore. Cette nouvelle adroite-

ment présentée, peut retenir Madame de Ben * * * sur le bord du précipice. Je sens bien que, d'après les devoirs que le testament de son mari, & la générosité de Ben * * * dictent à la noblesse de son ame, elle n'épousera pas Saint-George, restât-il libre toute sa vie; mais je sens bien aussi que tant qu'il restera libre, elle ne prendra pas le voile. Cette contrariété est choquante, je le sens; mais cette contrariété est dans le cœur humain. On peut avoir assez de force pour ne pas épouser son amant, on n'en a pas assez pour renoncer à lui.

Partez, Madame, je ferai en sorte, d'être à Paris aussi-tôt que vous. Conservons au monde un exemple de vertu dans Madame de Ben * * *.

La malheureuse femme ! qu'elle est à plaindre ! Mais croyez-vous possible que ce Saint-George l'aime ? Elle s'en flatte cependant. L'on voit qu'à tra-

vers ses douleurs ; cette idée a pour elle une espece de charme. Je le crois. Elle ennoblit son amant à ses yeux. Elle lui prête le même excès de désintéressement, qui fait à elle-même son supplice. C'est une espece de correspondance muette de générosité établie entre eux; enfin c'est une jouissance. Mais j'ai bien peur que tout cela ne soit des rêves de l'amour. Comment ! Saint-George auroit vu six mois, dans ma maison, l'objet de sa flâme, & cette flâme se seroit réduite au silence ! L'instant où son amante étoit libre auroit été l'instant qu'il auroit choisi pour se rendre à Malte! pour jamais ! Non, ce ne sont point là les calculs du cœur humain. L'amour fait adorer la vertu ; mais la vertu ne fait point taire l'amour. Elle se flatte, croyez-moi. Saint-George a échappé à l'honneur de sa chaîne : & alors, qu'elle est à plaindre !

Je vous attends à Paris sous peu de

jours. Heureusement nous avons du temps ; ses affaires d'intérêt ne sont point terminées.

Réponse à vue, je vous en prie.

Du Château de Montfort, ce 17 Juillet 1783.



LETTRE XVII.

Justine, Femme-de-chambre de Madame la Marquise de Soligny, au Commandeur.

MONSIEUR,

Je me crois dans l'obligation de vous apprendre une nouvelle, qui nous jette tous dans une mortelle inquiétude.

Madame la Marquise est fort mal, d'une fluxion de poitrine qu'elle a gagnée, à ce que j'imagine, dans une promenade, qu'elle a faite à cheval ces jours derniers. Les Médecins ne me paroissent pas rassurés sur son état. J'ai cru de ma prudence de dépêcher un courier à Madame sa mere; mais je me suis bien gardée d'écrire à M. le Marquis. Il est à son régiment; il ne pourroit pas venir, & ce seroit le faire mourir d'inquiétude.

Nous ſommes tous dans les larmes ; car Madame eſt ſi bonne ! Comme j'ai reconnu vos armes, Monſieur le Commandeur, ſur un des paquets de la poſte, & que Madame n'eſt pas en état de recevoir & de lire ſes lettres, & que d'ailleurs, il ne me conviendroit pas de prendre la liberté de les ouvrir, j'ai préféré de prendre, à tout haſard, la liberté de vous écrire de moi même, plutôt que de vous laiſſer dans la vaine attente d'une répon[illegible], que je deſire bien ſincerement que Madame puiſſe bientôt vous faire de ſa main.

Nous ſommes tous dans la plus grande déſolation. Il y a cinq nuits que je ne me ſuis mise au lit. Cependant, je n'ai pas perdu tout eſpoir : il me ſemble que cette nuit, elle a été moins agitée ; la fièvre a été forte encore, mais elle s'eſt au moins paſſée ſans délire.

Je ſuis, avec un profond reſpect, &c.

De Spa, ce 2 Août 1783.

LETTRE XVIII.

*Madame la Marquise de Soligny, à Madame la Marquise de Ben***.*

Nous avons pensé toutes deux, mon incomparable amie, faire la plus haute de toutes les sottises; vous de vous cloîtrer, & moi de mourir; mais, en honneur, comme je vous ai toujours cédé le pas en esprit, en raison, en beauté, je vous le cédois encore en extravagance. Jeune, jolie, riche, heureuse, s'aviser de mourir; cela n'a pas trop le sens commun. Mais belle, opulente, spirituelle, adorable, adorée, &c, pardessus tout cela, veuve de vingt-deux ans, quitter le monde pour s'enfermer dans un Cloître, vous conviendrez que c'est une extravagance délicieuse! Ah! ma toute belle! que vous êtes aimable, d'avoir eu

cette idée ! Vous aviez une teinte de raison qui me victimoit souvent ; mais Dieu merci, vous m'avez délivrée de ce fardeau. Mon cœur, croyez-moi, la raison des fous est la folie des sages.

Ah ! quelle douleur, que vous n'exécutiez pas ce projet, unique dans son invention, merveilleux dans ses détails ! Vous serez assez cruelle pour ne pas l'exécuter ; car vos folies ne sont pas de durée comme les miennes. Ah ! quel plaisir ! Combien j'aurois ri de voir cette jolie mine affublée d'un voile, cette jolie taille, dessinée par la bure, ce joli pied, pressé par une sandale ! qu'il eût été plaisant de voir un beau drap mortuaire, relever par son ombre funebre les lis & les roses de ce teint ! Je vous avoue que c'est un genre de coquetterie, dont je ne vous croyois pas susceptible ; mais c'est sur-tout ce ton noble & mâle que vous eussiez pris pour renoncer au monde, & à ses pompes, que je regrette de ne

pas entendre. Et j'y aurois tenu ! vous le croyez ? Non, il eût fallu m'emporter, je serois morte d'une suffocation de joie.

Mais c'est ce Ben***, dont j'aurois voulu voir la mine. Eh bien ! lui aurois je dit : vous vous disiez bien habile ; vous avez cru, par votre grandeur d'ame, enchaîner le cœur d'une femme, & c'est précisément ce qui vous l'enleve. Vous êtes bien adroit d'avoir une belle figure, un esprit sain, un caractere doux, & des vertus, si rares dans ce siécle : à quoi tout cela vous sert il ? La seule femme qui fût, digne peut-être de vous tenir compte de vos bonnes qualités, est la seule qu n'ait pas voulu les appercevoir. Elle eût été assez heureuse avec vous ; mais ce n'est pas comme cela que nous raisonnons ; nous aimons les malheurs, c'est notre fantaisie, il nous en faut absolument.

C'étoit dans une trentaine d'années

que je vous attendois, ma très-chere, pour rire tout à mon aise; lorsque la raison & la réflexion auroient amorti les passions, & déchiré lentement le voile des préventions; lorsque le silence de la solitude auroit, par degrés, amené l'ennui, cent fois plus cruel que les orages du cœur; lorsque les petites discussions intestines & monacales auroient insensiblement rappellé dans votre souvenir la douce paix que vous goûtiez dans le sein de vos amis; lorsque les infirmités de la vieillesse, s'approchant à pas de loup, vous auroient surpris dans le dénuement de la fortune; lorsque cet esprit héroïque, qui regarde comme un effort sublime d'avoir supporté pendant deux mortelles années les boutades d'un mari, auroit été aigri pendant un tiers de siecle par les minutieuses tracasseries, par les mistiques craintes, par les dévotes vexations d'une Supérieure. Ah! c'est alors, que je me serois écriée en

voyant tout cela : oh ! la rare, l'excellente, l'incomparable folie qu'elle a faite ! Voilà comme on soutient la gageure, voilà comme on consacre une extravagance ! Et moi, qui me flattois d'être folle à l'excès, je n'étois qu'un enfant auprès d'elle.

C'étoit bien à moi, en vérité, lorsque j'étois à la porte du tombeau, de rire de cette niche que me faisoit la mort ! Le beau spectacle à voir ! Eh bien ! je serois paisiblement dans le cercueil. Mais s'enterrer toute vive; devenir pauvre, parce que nous sommes riches; porter la douleur dans le cœur de nos amis, parce qu'ils nous aiment; enchaîner sa liberté, par la seule raison que l'on est libre; former des nœuds spirituels & éternels, parce que la rupture de nos nœuds temporels a fait notre bonheur; désespérer un amant, parce que nous sommes forcés de l'estimer; & tout cela pour se désespérer soi-même, pour commencer une carriere nouvelle par les tourments,

la parcourir dans les remords, & la terminer dans les larmes, les douleurs, & l'abandon ; voilà ce qu'on appelle un coup de maître ! Voilà le chef-d'œuvre de l'extravagance ! Voilà, mon aimable rivale en folie, ce que je ne puis voir sans jalousie, & ce que je voudrois de bon cœur avoir imaginé avant vous.

Ce qui me console, c'est qu'au moins vous n'aurez pas le courage de l'exécuter, & qu'en conséquence je conserverai la primauté ; parce que le comble de la folie est peut-être de rire d'un projet si bisarre & si barroque. Mais en bonne foi, mon cœur, est-ce que les docteurs en ridicule doivent professer gravement ?

Je me porte, oh ! je me porte à-peu-près comme la Nature au printemps. Figure toi, ma chere, la scene, l'heureuse scene ! Ma pauvre mere accablée de fatigues, n'ayant dormi ni jour ni nuit, arrivant le cœur oppressé, l'allarme

ſur le viſage ; mon époux, d'un autre côté, perdant la tête, parce qu'il avoit reſté douze jours ſans recevoir de mes nouvelles, partant de ſon Corps comme un fugitif, arrivant comme la foudre avec ſon fils, tombant comme des nues dans mon appartement, & moi, belle, radieuſe, convaleſcente, preſſant contre mon ſein tous ces objets ſi chers, effaçant par mes baiſers les traces des larmes que je voyois encore ſur leurs joues. Ah ! mon amie ! que n'étois-tu préſente ! c'eût été, peut-être, la plus forte leçon que l'on eût pu donner à ces petits caprices cloîtraux, qui prennent à certaines femmes de ma connoiſſance. J'ai gardé la mere ; j'ai renvoyé l'époux bien vîte. Cette petite fougue pourroit bien lui coûter quelques jours d'arrêts. Il n'y auroit point de mal ; ces époux ſont trop violents : vouloir que leur femme leur écrive, morte ou vive ! Si j'étois veuve, & qu'un honnête homme ſe préſentât pour

m'épouser, je crois que je me ferois Religieuse, pour parer à tous ces désagréments.

Adieu, mon cœur, ma toute bonne, vous que j'aime autant que tout ce qui m'est cher. Lisez ma lettre, lisez-la plusieurs fois; vous serez très-bien Dorénavant, cependant, évitez-moi le chagrin d'apprendre vos élégantes incartades par la voix publique: si je vous fais part des miennes, vous devez bien aussi me prendre pour confidente des vôtres.

Vous avez, je crois, maintenant un de mes amis auprès de vous: dites-lui combien je l'aime. Adieu.

De Spa, ce 12 Août 1783.



LETTRE XIX.

Le Chevalier de Saint-George, au Marquis d'Urfay.

JE t'ai apperçu hier dans le Kaalvefstrade : c'eft moi que tu pourfuis, je n'en doute pas. Stanley t'aura fait paffer mes papiers. J'en juge par fa générofité ; il aura craint de me dénoncer au tribunal des loix ; il aura mieux aimé me livrer à celui de l'amitié. Le barbare ! il ne fait pas apparemment ce que c'eft que de rougir aux yeux de fon ami. J'aurois préféré mille fois le fupplice ; au moins je ne ferois par forcé de foutenir ta préfence & tes reproches. J'attendrai patiemment la juftice, que tu feras peut-être forcé auffi un jour de me rendre. Hélas ! le feul témoin qui m'étoit précieux n'eft plus... Jadis j'avois d'Urfay pour ami ! C'en eft fait ; il me croit cri-

minel. Le doit-il ? Et si mes crimes sont ma gloire ?

Adieu. Je pars. Ne me cherche point, ne me mets point dans l'affreuse nécessité de te mentir, & d'être obligé peut-être de m'offenser de tes soupçons. Adieu, adieu.

Amsterdam, ce 15 Août 1783.



LETTRE XX.

Le Marquis d'Urfay à Mylord Stanley.

MA douleur eſt au comble, Milord. Mes eſpérances ſont trompées. Au moment même où je croyois tenir le nœud d'une intrigue qui fait horreur, & fait dreſſer mes cheveux ſur ma tête, j'arrive ici, je découvre Saint-George, je crois le ſurprendre, & c'eſt lui qui me prévient ! Voici le billet que j'en reçois. Il eſt parti, & j'ignore le lieu de ſa retraite.

Hélas, Milord ! Je vous ouvre le fond de mon cœur. Je ne puis m'empêcher de l'aimer ; j'ai peine à le croire coupable. Un criminel n'a plus de honte. Me fuiroit-il, s'il l'étoit ? Qu'avoit-il à redouter de moi ? Des reproches, & ſon ſalut. Le criminel ſe rit intérieurement des uns, & ne néglige point

l'autre. Il ne l'eſt point. Sa fuite....
Ce billet....

Mais enfin il eſt perdu. Maintenant quelle couleur va-t-on donner dans le public à cette éclipſe ? On a ſu qu'il ſe rendoit à Malte : on ſaura bientôt que vous l'avez fait priſonnier, que vous lui avez rendu ſa liberté, & qu'il a diſparu ; c'eſt là-deſſus que le public va le juger, & connoiſſez l'effet des préventions. Le moindre peut-être ſera de lui ſuppoſer quelque lâcheté dans le combat, ou quelques affaires odieuſes pendant ſon ſéjour à Londres. La prévention va toujours au-delà de la poſſibilité. Elle eſt plus cruelle que la calomnie. Cette derniere n'eſt ſouvent adoptée que par les méchants ; mais l'autre tyranniſe également les bons comme les pervers. L'élévation du génie, la juſteſſe de l'eſprit, la bonté du cœur, ne ſont point des ſauve gardes contre elle. L'amitié n'en défend même pas ; mon exemple le prouve. Saint-

George fut long-temps le meilleur de mes amis ; & j'ai paſſé dans un inſtant de l'excès de confiance à l'excès de défiance. Mais comment s'empêcher de croire à ces maudits papiers ? ... Et cependant il attend un jour ſa juſtification. Ce n'eſt point là le langage d'un homme qui a tout à ſe reprocher. Je tremble d'avoir commis un crime en le ſoupçonnant. Je crois, Milord, qu'en amitié, l'on ne doit en croire ni ſes yeux, ni ſes oreilles.

Mais c'eſt le public qui m'effraye aujourd'hui. Comment défendre Saint-George auprès de ſa famille, auprès de ſes connoiſſances & des indifférents, lorſque je n'ai pas moi-même la certitude de ſon innocence ? Son défenſeur ardent de tous temps, je n'aurai plus aujourd'hui ce feu, cette véhémence qui perſuade, qui force pour ainſi dire à revenir ſur l'idée injuſte que l'on a priſe de quelqu'un. Ma ſituation eſt cruelle. Si je l'excuſe foiblement, je

dois à la bonne opinion que l'on a de moi dans le monde, qu'on me croira à coup sûr plus instruit que je ne le suis effectivement, & qu'on le soupçonnera plus ou moins coupable, à raison du plus ou du moins de froideur que je mettrai dans mes discours. Si, dans le fond de son ame, il a des reproches à se faire, & qu'un jour ils viennent à éclater dans le public, puis-je manquer assez aux égards que je dois à ma propre réputation, pour prendre avec chaleur le parti d'un homme dont j'aurois à rougir par la suite? Mais s'il n'est pas coupable aussi, ne serois-je pas un monstre en amitié, de ne pas hautement crier vengeance contre l'opinion qui voudroit flétrir mon ami? Et me voilà dans la triste alternative de perdre, ou l'estime générale en le défendant, ou la mienne propre en ne le défendant pas.

Ce tableau des effets de la prévention me fait frémir. Que la philosophie

ne consacre-t-elle ses veilles à déraciner les vices ? Puisse-t-elle aû moins en conserver quelques unes, pour combattre la monstrueuse imagination qui les fait supposer. S'il étoit possible de faire le dénombrement des gens vicieux, comme on fait le dénombrement des citoyens, combien de gens purs on verroit qui ne tiennent leur flétrissure que de la prévention, plus terrible en cela que le vice même affiché, parce qu'au moins celui-ci peut espérer, par son retour à la vertû, sa réhabilitation dans les esprits; au lieu que l'homme, contre lequel la prévention s'est malheureusement élevée, feroit des miracles qu'on n'y croiroit pas, & que le vice comme la vertu lui deviendroit également inutile.

J'ignore quelle est votre opinion, Milord, en fait de religion; mais je crois que la mienne, qui me dit : ne jugez pas, pour n'être point jugés, est celle de tout homme dont le cœur est

ſain. Voilà bien certainement le contre-poiſon de la prévention.

Pardon, Milord. Je diſſerte, & je ne m'apperçois pas que c'eſt avec un homme qui m'a prouvé par ſes lettres qu'il étoit bien meilleur juge que moi dans cette cauſe.

Que vous êtes admirable dans le portrait de cette ſœur * chérie, & dont la perte fait tous vos chagrins! Que ne puis-je vous aider à la découvrir, à la retrouver? Quel beau jour, ſi, la remettant entre vos bras, je pouvois m'acquitter de ce que votre eſtime généreuſe a fait pour moi, en ſauvant, ou cherchant à ſauver, dirai-je encore le malheureux ami que je pourſuis! Hélas, Milord! vous n'êtes pas le ſeul à plaindre: vous pleurez la perte d'une ſœur chérie; je pleurs celle d'une

* Milord Stanley aura vraiſemblablement écrit au Marquis d'Urfay, au ſujet de cette ſœur, dont il parle; mais cette Lettre manque.

maitreſſe

maitresse adorée. Cette sœur est fugitive, mais un jour peut lui rendre votre tendresse, son nom & son rang. Ma maitresse est également enlevée; mais je la retrouverois que je ne serois pas plus heureux. Loin de sa patrie, errante, sans secours, abandonnée des siens, rejettée du sein d'une famille, dont elle s'obstine à taire le nom, & qui a des droits pour la juger coupable; je ne pourrois l'associer à mon sort. Ah, Milord! vous m'avez jugé digne d'appercevoir la trace de vos larmes sur les caracteres que votre main m'a tracés. Je vous devois le même tribut.

Je retourne en France, gémir auprès de ma mere du peu de succès qu'ont eu mes soins. Apparemment que le jour de la vérité n'est pas encore venu; il faut l'attendre avec patience. Peut-être Saint-George me jugera-t-il digne d'une plus grande confiance, lorsque par ma retraite il ju-

gera que mon amitié ſeule m'attachoit ſur ſes pas. Je m'arrêterai quelques jours à Paris, & je pourrai y recevoir vos lettres.

Je ſuis, &c.

D'Amſterdam, ce 16 Août 178[illegible].



LETTRE XXI.

*Madame la Marquiſe de Ben***, à Madame la Marquiſe de Soligny.*

JE ne répondrai point ſérieuſement, ma chere, à la lettre délicieuſe que tu m'as écrite. Les conſeils y ſont voilés par une fine plaiſanterie, & ſouvent même la philoſophie s'y montre ſous le manteau de l'épigramme. J'avois déjà éprouvé une rude attaque de la p. rt du Commandeur * ſur la même matiere. Avec lui j'euſſe diſcuté ſérieuſement la queſtion par écrit; il m'en a évité la peine; il eſt maintenant avec moi. Il a voulu joindre l'autorité de ſon auguſte préſence au poids de ſes avis. Je te le dis avec franchiſe: mes bons,

* Cette Lettre du Commandeur manque encore.

mes vrais amis, vous m'avez ébranlée; mais non convaincue. Tout ce que je puis faire, c'est de mettre plus de prudence dans ma démarche, & de laisser au temps à la mûrir davantage pour juger sainement qui a raison ou de vous, ou de moi.

Que d'inquiétudes d'ailleurs, votre maladie m'a fait éprouver! Je serois partie avec Madame votre mere; je le voulois; mais elle vous aura dit sans doute que la petite vérole de ma pauvre Germance m'avoit enchaînée malgré moi. Le Commandeur est heureusement arrivé. Il m'a consolée, dans le chagrin où me mettoient votre état & celui de cette aimable enfant. Combien j'ai souffert! Enfin, vous êtes rendues toutes deux à ma tendresse; vous, toujours charmante, toujours digne d'avoir l'univers à vos pieds, & une amie comme moi dans votre sein; elle, plus belle qu'auparavant & plus intéressante que jamais. Ah! je le sens,

Madame de Soligny, tu l'adoreras, cette enfant! Si jeune encore, & avoir tant souffert! avoir montré dans ses revers tant de courage, & les avoir soutenus avec tant de vertu! Voilà celle que je te destine pour amie: tu l'as déjà vue, & tu en étois déjà folle. Tu brûlois de connoître ses aventures; elle va satisfaire elle-même ta curiosité.

Il n'y a que le nom de sa famille, ma chere Soligny, que je dois te cacher encore. Pardonne ce mystere; je le dois par égard pour elle, je le dois par égard pour ses parents. Jusqu'à ce que je sois parvenue à la réconcilier avec eux, ou pour mieux dire à leur faire ouvrir les yeux sur la richesse du trésor que je veux leur rendre, je garderai à l'une & aux autres un secret que ma délicatesse leur doit. Tant que Germance ne sera qu'une aventuriere, elle doit éviter l'éclat d'un nom que sa séparation d'avec les siens sembleroit flétrir. Tant que ses parents ne l'au-

ront pas réhabilitée dans ses droits, ils ne pourroient voir sans chagrin une femme traîner leur nom dans une terre étrangere, & être pour ainsi dire à sa solde de l'humanité. Ces raisons de mon silence te paroîtront solides.

C'est au reste elle-même que tu vas entendre. J'avois exigé de sa complaisance qu'elle se donnât la peine d'écrire pour moi le détail de ses aventures. Et comme elle t'aime déjà presqu'autant que moi, elle a bien voulu transcrire le petit manuscrit que je t'envoie.



HISTOIRE
DE GERMANCE.

JE suis née à Londres d'une des plus illustres Maisons d'Angleterre. Mon pere, l'un des Pairs de la Chambre-Haute, mourut de chagrin de la perte de ma mere, qui l'avoit précédé de deux mois dans le tombeau, & ne laissa après lui que deux enfants; mon frere âgé de six ans, & moi de quatre. Milord, Duc de *** fut institué notre tuteur. Il envoya mon frere à l'Université de Cambrige, & par une bisarrerie assez Angloise, il me mit en pension chez Mistriss Smith, qui faisoit le commerce de linge, pour que je pusse apprendre chez elle les ouvrages convenables à une femme. Ainsi sous le simple nom de Betti, je me vis confondue avec mes compagnes, sans que rien parût m'annoncer que je dusse un

jour me trouver, non-feulement héritiere de douze mille livres ſterlings de rente, mais encore me trouver appartenir à l'une des plus puiſſantes Maiſons des trois Royaumes. Voilà cependant le ſort qui m'attendoit à ma majorité, ſi les événements n'en avoient pas ordonné autrement.

C'eſt cette apparence d'égalité qui a ſans doute trompé les barbares qui ont raſſemblé tant de malheurs ſur ma tête. Ils m'ont priſe pour une fille d'un rang ordinaire; & cette prévention les a portés à me faire un outrage, dont mon ſexe devroit être garanti, ſi l'autre étoit plus généreux.

Je touchois à l'âge de quinze ans. Le commerce de Miſtriſs Smith ouvroit ſa maiſon à toute la terre. Un homme ſuperbement vêtu, décoré de pluſieurs ordres, & ſuivi de quelques Seigneurs qui le qualifioient d'Alteſſe, entra dans le magaſin. Il me vit, & je m'apperçus à ſes regards que j'avois fait quelqu'im-

preſſion ſur lui. Il fit ſes emplettes, ſe retira, & revint pluſieurs fois par la ſuite, ſous différents prétextes. Il m'étoit aiſé de m'appercevoir que j'étois l'objet de ſes fréquentes viſites. Il ne me dit cependant jamais rien dont ma vertu pût s'allarmer, & toutes ſes attentions pour moi ſe bornerent à quelques careſſes enfantines, qui ne pouvoient cauſer les moindres allarmes ni à Miſtriſs Smith, ni à moi.

J'avois fait à cette époque une connoiſſance bien chere à mon cœur. Non que l'amour y entrât pour quelque choſe; le temps où j'ai appris à le connoître, étoit encore éloigné; mais c'étoit une amitié ſincere; un rapport d'humeur, une convenance d'âges, une certaine connexité de façon de penſer, qui avoient rendu cette liaiſon néceſſaire à mon bonheur. Un jeune François, que je n'ai jamais connu que ſous le nom de Charles, avoit rendu un ſervice ſignalé à Miſtriſs Smith, au péril

de ſa vie. Cette malheureuſe femme deſcendoit un jour de voiture, en dehors du trottoir qui bordoit ſa maiſon. Le pied lui manque ; elle tombe, & le bruit de ſa chûte effraye les chevaux, dont le mouvement penſe lui faire paſſer la voiture ſur le corps. Charles ſe trouve là par haſard ; voit le danger qu'elle court ; il ſaute par-deſſus le trottoir, ſaiſit d'un bras nerveux la roue de derriere du carroſſe, la ſouleve fortement, & d'une ſecouſſe verſe la voiture du côté oppoſé où ſe trouvoit Madame Smith, & la ſauve ainſi. Il la prend dans ſes bras, la dépoſe dans ſa maiſon & reſſort. Vous connoiſſez l'enthouſiaſme du peuple Anglois pour les belles actions. On le porta, pour ainſi dire, en triomphe juſques chez lui ; & s'il n'eût pas été au-deſſus des beſoins, cela ſeul eût ſuffi pour faire ſa fortune.

Il revint le lendemain ſavoir des nouvelles de ſa protégée, qui n'avoit eu

d'autre mal que la frayeur. Elle le reçut comme une femme ivre de reconnoissance pour son libérateur, & comme la mere la plus tendre auroit reçu son fils chéri. Dès ce moment notre maison devint la sienne ; & c'est ainsi que se forma entre nous deux, cette amitié que je le crois incapable d'avoir lâchement trahie, malgré les fortes raisons que j'aie eu de l'en soupçonner.

On est en général, en Angleterre, beaucoup plus circonspect qu'ailleurs ; & la politesse n'a point admis ces questions indiscrètes dont on accable ceux que l'on ne connoît point. Mitriss Smith lui demanda simplement son nom ; il lui répondit tout uniment qu'il étoit François, qu'il se nommoit Charles, & que le goût des voyages l'avoit conduit à Londres. Elle s'en tint là, &, lorsqu'en l'observant, elle se fut convaincue qu'il avoit le cœur honnête & des mœurs pures, elle le traita avec autant de confiance que s'il lui eût donné

les plus longs renseignements sur sa famille.

Que l'on n'appelle point légéreté cette maniere d'agir ! Elle prouve que, dans mon pays, c'est l'homme seul que l'on juge & non ses accessoires. C'est cependant à cela que je dois l'ignorance où je suis du sort de ce jeune homme, & l'impossibilité où je me vois de le retrouver, malgré qu'il soit nécessaire pour moi, puisqu'il est le seul témoin que je pourrois offrir à ma famille, pour lui prouver qu'elle est dans l'erreur sur le jugement qu'elle a porté de moi. Mistriss Smith s'apperçut de notre union. Elle nous sonda l'un & l'autre ; il lui fut aisé de démêler que l'amour n'étoit pas le sentiment qui nous animoit, & dès-lors elle cessa d'en concevoir des allarmes, & de nous observer.

J'aimois Charles comme une sœur aime son frere. Sa conversation m'amusoit & m'instruisoit. Il parloit mal

Anglois, & le desir de l'entendre plus à mon aise me fit apprendre le François en peu de temps. Il avoit beaucoup lu. Il étoit d'une figure agréable, & son caractere, quoiqu'un peu sombre, étoit toujours égal, & de la plus grande douceur. Mes jours s'écouloient agréablement auprès de lui. Mais je le répéte encore; c'étoit plutôt une douce habitude qu'un sentiment amoureux. Quand je le quittois, c'étoit, non sans regrets, mais sans altération; quand je le revoyois, c'étoit, non sans plaisir, mais sans émotion.

Il n'y avoit qu'une chose qui me paroissoit toujours assez bisarre, c'étoit le soin qu'il prenoit de se cacher toutes les fois que ce grand Seigneur, dont j'ai parlé, venoit à la maison. Quand je le questionnois sur cette affectation, il la rejettoit sur une certaine haine qu'il avoit, disoit-il, pour les grands. C'étoit, selon lui, pour se soustraire à l'espece d'étiquette gênante,

où leur présence force ceux qui se rencontrent avec eux. Je ne portois pas alors mes vues plus loin; mais depuis, en rapprochant les choses, je n'ai pu découvrir précisément s'il étoit ou son complice, ou s'il le trahissoit. Ce qui est sûr, c'est que j'ai su depuis qu'il étoit à sa suite. Ce soin d'éviter sa présence m'a fait encore soupçonner fortement qu'il ne cherchoit à travailler que pour lui, lorsque le grand Seigneur ne le regardoit, sans doute, que comme son agent.

Mistriss Smith souffroit que j'allasse quelquefois prendre l'air avec Charles. Moins l'on est corrompu, plus l'on est confiant; & c'est peut-être la dépravation des mœurs qui fit naître dans la société, ce que l'on appelle les convenances. Ces promenades au reste avoient tous les charmes de l'innocence. J'ignorois, pour ainsi dire, la distance que ma naissance & ma fortune future devoient mettre entre le peuple

& moi. Charles l'ignoroit tout-à-fait. Il me regardoit comme une ouvriere, & sa simplicité de mon éducation ne m'avoit pas donné une idée plus relevée de moi-même. Il m'entretenoit souvent en conséquence des dangers auxquels étoit exposée une fille de mon état & de ma figure. Il appuyoit surtout fortement sur les piéges que la séduction des grands Seigneurs tend à leur innocence & à leur vertu. Il me conjuroit, presque les larmes aux yeux, de m'en garantir, en veillant attentivement sur moi-même. Je recevois ses avis avec reconnoissance, & lui promettois de les mettre à profit.

Un jour.... jour cruel ! jour affreux ! il vint à la maison de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Je lui trouvai de l'altération sur la figure. Qu'avez-vous, lui dis-je? Qu'as-tu, mon fils, lui dit Mistriss Smith. Je suis un peu indisposé, nous répond-il; je ressens le mal de tête le plus violent. Les premiers mots

de Madame Smith furent de lui proposer d'aller prendre l'air : Betti t'accompagnera, dit-elle ; quant à moi, mes affaires m'en empêchent. Il parut saisir cette ouverture avec joie. Si l'aimable Miss, dit-il, veut me sacrifier cette journée, je ne doute pas que cela ne me rétablisse. Je regardai Mistriss Smith. Elle me fit un signe d'approbation. Charles envoya dans l'instant chercher une voiture de place. Nous descendîmes ; je m'apperçus qu'en mettant le pied sur le seuil de la porte, il jetta à droite & à gauche un regard inquiet. Il m'offrit la main. Nous montâmes en voiture. Il donna des ordres au cocher pour Greenwich. Nous partîmes, & la sérénité reparut bientôt sur sa figure. Que dis-je ? Il fut même d'une gaieté que je ne lui avois encore jamais vue. Nous arrivâmes à Greenwich, nous mîmes pied à terre à l'auberge du James-Keen. Il donna ordre au cocher de venir nous reprendre à six heures du soir.

Après un déjeuner léger, nous fûmes nous promener le long des riches coteaux qui bordent la Tamise. Cette matinée fut charmante pour moi. Le superbe spectacle de Londres & de ce fleuve couvert pour ainsi dire des richesses de l'Univers, la joie de Charles, sa conversation enjouée, la paix enfin de mon propre cœur; tout sembloit se réunir pour embellir ces instants. Jamais plus de fleurs ne couvrirent les bords d'un précipice.

Nous rentrons à l'auberge, nous dînons. La maison où nous étions étoit adossée à la montagne, en sorte que quoique le sallon où nous mangions fût au second étage, par rapport à la rue, elle avoit sur le derriere une porte vitrée qui donnoit sur le grand chemin. A la fin du dessert, Charles sortit un moment sous le prétexte d'aller donner quelques ordres à l'Hôtel.

A peine m'a-t-il quittée, qu'une voiture attelée de six chevaux de poste,

& escortée de quelques personnes à cheval, s'arrête devant cette porte vitrée. Un homme en descend, &, suivi de quelques-autres, entre par cette porte. Le lieu où je me trouvois, m'empêche de concevoir la moindre allarme sur cette apparition. Je me leve à leur approche. L'un d'eux me demande avec politesse si je ne me nomme pas Betti. J'ai à peine répondu que oui, qu'un de ces hommes, dont je n'avois point remarqué le mouvement, me passe un mouchoir sur la bouche. Effrayée, saisie, il me fut impossible de faire la moindre défense. Ils me prirent entre leurs bras, me mirent dans cette voiture. Elle étoit déjà loin, que je doutois encore de la réalité de cette scene. Elle eut la rapidité de l'éclair; car tout cela se passa en moins de temps que je n'en mets à le raconter.

Fin du Tome premier.

LA MARQUISE DE BEN***.

TOME SECOND.

LA MARQUISE DE BEN***.

TOME SECOND.



A SPA,

Et se trouve

A PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, rue des Poitevins, Hôtel de Mesgrigny, N°. 13.

1788.



LA MARQUISE DE BEN***.

J'ai eu, dans toutes les circonstances de ma vie, un courage qui m'a parfaitement soutenue. Ce courage m'a laissé toute la liberté d'esprit pour réfléchir à ce qui m'arrivoit. Mon cœur étoit pur, il ne me reprochoit rien, & c'étoit un grand point. Mais pourquoi cet enlévement ? qui en étoit l'auteur ? Je m'y perdois. Ensuite je songeois au désespoir de Charles,

quand il rentreroit dans ce funeste sallon, & qu'il ne m'y retrouveroit plus. Il me venoit quelquefois dans la pensée, de le soupçonner de cet attentat; mais j'en rejettois toujours l'idée. Son amour, à supposer qu'il en eût conçu pour moi, avoit-il besoin de s'expliquer de cette maniere? N'étoit-il pas libre de m'en instruire? Savoit-il si je l'aurois rejetté? On ne se porte au crime que lorsqu'on a perdu l'espoir d'être heureux. Il étoit donc moralement impossible que ce fût lui qui fût mon ravisseur. J'avois essayé quelques questions; car, on m'avoit débarassée du mouchoir aussitôt que nous avions été hors de Londres; on les avoit éludées. Mais les égards que l'on me marquoit, sembloient m'annoncer que je n'avois aucune violence à craindre de mes ravisseurs. Je pris donc mon parti, & forte par la tranquillité de ma conscience, j'attendis du temps les lumieres

qui me manquoient, sur le sort qui m'étoit destiné.

Nous marchâmes jour & nuit jusqu'à Douvres. Le Paquebot étoit prêt; je passai de la voiture dans la chambre de ce petit bâtiment : car mes conducteurs, malgré les attentions qu'ils me prodiguoient, n'avoient jamais voulu souffrir que nous nous reposassions nulle part ; & nos repas même s'étoient faits en courant. Je ne pus, je l'avoue, voir sans répandre quelques larmes, fuir loin de mes yeux le rivage de ma patrie, où jusqu'alors j'avois coulé des jours si paisibles. Mais fertile en ressources, je réfléchis bientôt que je ne serois pas toujours observée, & que je trouverois par la suite, peut-être, l'instant de me sauver. Je n'étois pas précisément sans argent. Charles, en plaisantant le matin avec moi, m'avoit dit : je veux que ce soit aujourd'hui mon amie qui me traite. De tout mon cœur, lui

avois-je répondu; mais je n'ai pas d'argent fur moi. Oh! qu'à cela ne tienne, voilà ma bourfe. Nous fommes affez amis pour que mon argent foit le vôtre, & fi vous le dépenfez généreufement pour me régaler, n'aurai-je pas tenu ce plaisir de votre amitié pour moi? J'avois pris la bourfe en riant. Elle contenoit cinquante guinées. Je la poffédois encore; & c'étoit une reffource que le hafard m'avoit ménagée pour ma fuite, fi l'occafion s'en préfentoit.

Notre traverfée fut courte & heureufe. Mes conducteurs, en arrivant à Calais, tranquilles fans doute, alors, fur les fuites de leur expédition, m'engagerent à prendre quelque repos. J'y confentis, & j'en avois befoin. Je demandai s'il ne me feroit pas permis d'écrire à Londres pour raffurer ceux qui s'intéreffoient à mon fort, les tirer de l'inquiétude où mon abfence pouvoit les avoir plongés; on me répon-

dit que, quand je ferois à Paris, si Monseigneur le permettoit, cela me feroit facile. Qui étoit-ce que Monseigneur ? Cela étoit inintelligible pour moi. En tout cas, il étoit magnifique, car je trouvai qu'il avoit pourvu aux moindres bagatelles qui peuvent être de quelqu'utilité à une femme qui voyage. Ce nom de Monseigneur, au reste, me laissoit pressentir qu'il étoit question de quelque projet amoureux ; cela m'enseignoit à-peu-près la conduite que j'avois à tenir.

Nous nous rendîmes en quatre jours, de Calais à Paris. Je m'apperçus qu'à mesure que nous approchions de cette capitale, le respect de mes ravisseurs augmentoit pour moi. Dans le commencement du voyage, ils avoient été mes compagnons de route ; alors, c'étoient plutôt des valets empressés à m'obéir, que mes égaux.

Nous arrivâmes enfin, & nous descendîmes dans un hôtel charmant,

situé dans le fond du fauxbourg S. Antoine. J'y fus reçûe comme si j'en eusse été maîtresse toute ma vie. Je n'y vis, cependant, que les femmes & les domestiques destinés à mon service.

Le silphe qui me ménageoit les surprises, ne se montra point d'abord ; il voulut avant de paroître, me donner sans doute une profonde idée de sa galanterie, par l'élégance & la richesse des meubles, le luxe de la table, l'éclat des parures qui m'étoient destinées, & flatter mon orgueil, avant d'attaquer mon cœur.

Enfin, après trois jours de repos, que mes femmes avoient employés à étaler sous mes regards tous les objets d'agrémens, de luxe & de plaisir, qui selon elles m'appartenoient, cet amant inconnu se montra. J'avoue que je l'attendois, non pas avec intérêt, mais avec impatience. J'espérois au moins que la raison, par ma bouche, pourroit lui faire ouvrir

les yeux sur l'irrégularité de son procédé, & qu'il me rendroit facilement à l'état auquel il m'avoit enlevée. C'est ainsi que l'on raisonne lorsque l'on a bonne opinion des humains, & je ne les avois pas encore vus d'assez près pour savoir qu'il en est qui mettent leur grandeur à être méchants, & leurs plaisirs à ravir ce que le cœur leur refuse.

J'entendis ouvrir la porte cochere, une voiture superbe entra. Un homme richement couvert pénétra dans mon appartement. Qu'on juge de ma surprise, lorsque je reconnus ce grand Seigneur, qui venoit quelquefois dans le magasin de mistriss Smith. Je me rappellai, dans l'instant, ce que Charles m'avoit dit de l'audace des grands, lorsque leur cœur est dépravé; je vis tout mon danger, & pour la premiere fois, je connus la ruse. Il me fit le compliment le plus flatteur : j'y répondis d'une maniere froide, & non désespé-

rante. Je ſentis que j'avois beſoin de le ménager, ſi je voulois jouir d'un peu plus de liberté.

Je me permis de lui faire quelques reproches ſur un enlévement ſi contraire à la probité, & au reſpect, qu'un galant homme ſe doit à lui-même dans ſes amours. Il rejetta cette violence ſur l'emportement d'une paſſion qu'il n'avoit pu vaincre. Il me dit que par la connoiſſance qu'il avoit de la liberté Angloiſe, il n'avoit jamais pu ſe flatter de la ſatisfaire à Londres; que s'il ſe fût déclaré, & que je l'euſſe rebuté, il n'auroit jamais oſé employer la force au ſein de ma nation, qui fiere de ſes prérogatives, n'auroit point eu d'égards pour l'élévation de ſon rang; qu'il avoit préféré de m'attirer dans un pays où la diſtance entre les grands & le peuple, eſt plus marquée, & où en conſéquence les paſſions des uns ſont moins contraintes, & la foibleſſe de l'autre plus diſtincte.

Ce fut alors qu'il m'apprit qu'il étoit le Landgrave de ***, qu'il n'avoit tenu qu'à lui de me faire transporter dans ses Etats, où je lui aurois été par conséquent, plus soumise ; mais que, desirant ne me faire porter que des chaînes de fleurs, il avoit voulu que l'amour me les tressât dans le temple des voluptés ; & que le climat de Paris lui avoit paru plus propre à amollir le cœur de sa beauté, que l'âpreté du ciel Germanique, sous lequel la nature avoit placé ses Etats.

Ce fut-là le moment où je lui laissai entrevoir les allarmes que mon absence devoient causer à mistriss Smith, & à un de mes amis, nommé Charles. Il se mit à rire à ce nom. Quant à celui-là, me dit-il, il n'y a pas grand mal. Il est bien juste qu'il paye un peu les doux instans qu'il a passés avec vous. C'est un aimable frippon, qui mérite la petite vengeance que je lui fais éprouver. Quant à mistriss Smith, vous

êtes maîtresse de lui écrire & de la rassurer ; faites lui part du bonheur que je vous destine. Je la crois trop raisonnable, pour ne pas vous en féliciter ; car, selon toute apparence, le séjour de son magasin ne vous eût jamais procuré ce que mes bontés vous promettent.

Il ne m'étoit plus permis de douter de l'opprobre qu'il me préparoit. Il m'est impossible d'exprimer tout ce que la fierté de mon caractere eut à souffrir ; mais la prudence agit assez sur moi, pour me faire déguiser toute mon indignation. Je ne desirais que du temps ; non qu'aucune ressource s'offrît alors à mon imagination, mais parce qu'il me sembloit que de reculer ses maux, c'étoit commencer à en triompher. Je le suppliai donc de ne point devoir à la force, ce qu'un sentiment plus tendre lui accorderoit peut-être un jour. Je lui demandai le temps de me reconnoître, de m'accoutumer par

degrés au genre de vie, auquel son amour m'appelloit, d'étouffer enfin des préjugés qui parloient fortement au cœur d'une jeune personne, qui jusqu'alors avoit été élevée dans des principes bien opposés à ceux qu'il vouloit lui faire adopter.

La prévention où il étoit, que ma naissance étoit obscure, le rendit confiant. Il s'imagina que la comparaison que je ferois bientôt du luxe qui m'environnoit, avec la médiocrité que me destinoit la fortune, m'ameneroit à regarder son attentat, comme une source de bonheur. Il me promit & m'accorda tout ce que je lui demandois. Il souhaitoit que je me montrasse au grand jour : je priai de trouver bon que je vécusse retirée encore pendant quelque temps. Il y consentit, en me demandant la permission cependant de venir dîner, ou souper chez moi, quand cela ne me gêneroit point. Il falloit bien souffrir ce que je n'étois

A vj

pas en droit d'empêcher : une révérence silencieuse fut mon unique réponse. Il me fit l'obligeant reproche de ce que je n'avois pas encore troqué la simple robe anglaise, dans laquelle on m'avoit enlevée, contre les ajustements précieux qu'il m'avoit fait préparer. Je lui répondis que n'ayant encore nulle envie de me montrer, la parure m'étoit inutile ; que tenant, d'ailleurs, au costume de ma patrie, je le supplois de trouver bon que je ne l'abandonnasse qu'à la derniere extrémité : &, en effet, excepté le linge dont l'usage est indispensable, je n'ai point à me reprocher d'avoir, dans le peu de jours que j'habitai cette maison, usé des dons flétrissants du Landgrave.

J'écrivis dès le même soir à mistriss Smith. Je lui mandai que j'étois en sûreté, qu'elle fût tranquille, que j'espérois la rejoindre bientôt. Je n'entrai dans aucun détail, ni sur mon enlevement, ni sur le lieu que j'habitois.

Je me voulois réserver le droit de donner, suivant les circonstances, à mon aventure, telle couleur que je jugerois à propos. Il me sembloit que, si l'on venoit à sçavoir que j'eusse resté pendant un certain temps, au pouvoir du Landgrave, l'on auroit peine à ne pas soupçonner ma vertu ; & c'est ce que je voulois éviter.

Il me parut après cette lettre, que j'étois plus tranquille. Pendant l'intervale qui se passa entr'elle & la réponse, je vis le Landgrave plusieurs fois. Il se conduisit avec une sorte de décence, il m'entretenoit souvent de son amour ; mais quand je voyois que cet amour alloit l'emporter trop loin, un seul regard le rappelloit à des sentimens plus modérés. Hélas ! le regard de l'innocence est peut-être la seule arme qui reste à la vertu, pour repousser les entreprises du vice tout-puissant.

Je reçus enfin la réponse de mistriss Smith. Elle s'expliquoit sans détour sur

la nobleſſe de mon origine, & ſur la fortune dont je devois jouir un jour, & que j'avois ſacrifiée, prétendoit-elle, par une démarche téméraire, qui répondoit ſi mal aux principes d'honnêteté qu'elle m'avoit donnés. Elle me reprochoit mon ingratitude, & de l'avoir miſe, par ma conduite odieuſe, dans le cas d'éprouver le reſſentiment de ma famille, qui, par les termes injurieux dont elle l'avoit accablée, lui faiſoit payer bien cruellement la confiance & la condeſcendance qu'elle avoit eues pour moi Enfin, après les expreſſions les plus dures, elle m'apprenoit qu'il paſſoit pour conſtant dans Londres, que j'étois diſparue avec un jeune aventurier François, qu'elle avoit eue la foibleſſe de recevoir chez elle.

Cette lettre changea toutes mes idées. Ce n'étoit pas miſtriſſ Smith, qu'il m'importoit beaucoup de détromper, c'étoit à ma famille, au nom que je portois, que j'étois maintenant comp-

table de ma conduite. J'éprouvois une sorte de plaisir, à pouvoir accabler à mon tour, du poids de ma fierté, l'odieux Landgrave. Je n'avois que deux partis à lui proposer, celui de m'épouser sur-le-champ, (je n'aimois encore personne) ou celui de me ramener avec éclat à Londres, & là, publiquement, de me faire les excuses qu'il devoit à mon honneur compromis. Je croyois qu'il ne pourroit se refuser d'acquiescer à l'une ou à l'autre de ces demandes si justes.

Il arriva, je lui parlai avec fierté. Je lui annonçai la découverte que je venois de faire de mon rang. J'eus cependant la précaution de lui cacher mon nom jusqu'après sa réponse. Je ne voulois pas, qu'en cas de refus, il eût pu se vanter d'avoir impunément joué une fille comme moi, & je fis bien. Le monstre! un grand éclat de rire fut sa réponse. Vous épouser, dit-il, cela seroit assez difficile, je suis marié. Vous

remener à Londres, le voyage est un peu long ; mais c'est un enfamillage que vous me dites-là. Vous perdez une fortune, je la répare ; vous perdez une famille, vous serez l'amante d'un Prince souverain, tout est compensé. De quoi vous plaignez-vous ? Oubliez-vous, lui dis-je, qu'une dame de qualité ?...... De qualité, reprit-il, tant mieux, mon triomphe sera plus glorieux, & mon goût mieux légitimé. Je ne pus lui faire quitter un persifflage si insultant. Lorsqu'il vit enfin que je ne pouvois plus contenir mon indignation : adieu petite, me dit-il, demain ce joli caprice sera passé, & j'espere bien être heureux sans le triste himen, ni le sombre voyage. Mais prenez garde, me dit-il en sortant, dans ce moment-ci, je vous ménage une rivale, mais une rivale redoutable ; & quand vous verrez que mon cœur peut se partager, peut-être le vôtre s'adoucira-t-il un peu. ....

J'étouffois de fureur, & je méditois dans ma tête tous les projets qui pouvoient concourir à ma vengeance. Le soir s'approchoit. Une porte vitrée donnoit dans mon sallon sur le jardin; je l'avois ouverte, & je m'avançois dans une allée pour tempérer un peu, par la fraîcheur de la soirée, la fermentation de mes esprits. Une petite porte de ce jardin donnoit sur la campagne, & jusqu'alors je ne l'avois point remarquée. Tout-à-coup cette petite porte s'ouvre, un homme entre. Il me voit seule, il accourt. Un mouvement de frayeur me porte à fuir. Mes jambes s'y refusent. Je chancelle, il m'atteint. Je me trouve dans les bras de Charles! Quoi, c'est vous, lui dis-je! Nous n'avons qu'un moment, reprit-il. Que pensez vous du Landgrave de *** ? C'est un monstre. — Est-il heureux? — plutôt mourir. Il est donc temps encore, suivez-moi. Interdite, épouvantée, ne sachant quel parti prendre,

je me laissai plutôt entraîner que conduire. Charles est fort, il me prit dans ses bras, & dans un instant, il me plaça dans une voiture, qui l'attendoit à quelques pas. Quand nous fûmes à une certaine distance: le bonheur m'a favorisé, me dit-il, je suis arrivé assez tôt pour sauver la vertu. Je vous conduis dans un asyle inviolable, & sacré même pour le Landgrave. Vous êtes maintenant trop émue pour entendre les détails que je vous dois: demain je vous reverrai, & j'espere bientôt vous remettre dans les bras de mistriss Smith.

Dans ce moment, nous détournions le coin d'une rue, qui, autant que je puis me rappeller, est dans le fauxbourg S. Germain: la voix d'un homme que je ne connoissois point & que je n'avois jamais vu, que dans cet instant malheureux, ordonna au cocher d'arrêter. Il monta à la portiere, dit quelques mots à l'oreille de Charles. Quelle

horreur, s'écria celui-ci ! Fuyez, dit l'autre, il n'y a pas de temps à perdre. Il ouvrit la portiere, Charles descendit. Veille sur elle, lui dit-il; tu sais où je la conduisois, acheve ce que j'ai si bien commencé. L'inconnu lui serra la main, monta à sa place; Charles disparut, & nous partîmes.

A peine avions-nous marché quelques minutes, la voiture est arrêtée. Une vingtaine d'hommes l'entoure. Un d'eux ouvre : je vous arrête, de par le Roi, dit-il. Il monte sur-le-champ, suivi de deux autres hommes, qui se placent comme ils peuvent, sur nos genoux. Le reste monte derriere, devant, aux portieres, sur le siége du cocher, & nous allons, de l'ordre de celui qui avoit déja parlé, chez un Commissaire.

Jusques-là, je l'avoue, j'avois ressenti peu d'inquiétudes : je n'avois vu dans tout cela que la poursuite du Landgrave, qui sans doute avoit déja découvert ma

fuite, & qui, muni apparemment d'ordres, les avoit fait mettre sur-le-champ à exécution. J'avois même ressenti quelque joie d'apprendre que l'on nous conduisoit chez un Commissaire. J'avois sur moi la lettre de mistriss Smith : elle alloit me servir de titre pour découvrir ma naissance, & pour réclamer la protection du gouvernement, contre l'indigne ravisseur qui me retenoit au mépris de toutes les loix.

Mais c'est ici que les cheveux vont dresser d'horreur, & que l'on va voir jusqu'où le fatal enchaînement des circonstances, peut conduire les malheureuses victimes de la prévention.

Nous arrivons chez le Commissaire ; on nous arrache de la voiture, mon compagnon & moi, plutôt que l'on ne nous en fait descendre. Je tombe malheureusement ; ce sont d'indignes traitemens que je reçois, plutôt que des secours. Un mouvement de pitié intéresse en ma faveur, le peuple qui

s'étoit ameuté au tour de la porte. Pour qui vous intéressez-vous ? lui disent mes bourreaux, ce sont des assassins. Un cri affreux sortit de ma bouche, & le peuple y répondit en m'accablant d'injures. Je ne pouvois marcher ; on eut l'indignité de me traîner sur les degrés, & dans l'instant mes jambes ne furent qu'une plaie depuis les genoux jusqu'aux pieds. Mon malheureux compagnon me dit courage, miss, vous en aurez besoin. Comme il me dit ces quatre mots en anglois, un soufflet épouvantable fut le prix de sa pitié pour moi.

Enfin nous entrons dans l'étude du Commissaire. L'exempt lui dit en entrant, vous savez, Monsieur, quel est le Seigneur que l'on soupçonne, ces gens sont de sa suite, & je viens de m'en assurer. Voilà ce fameux Charles, dont on nous a envoyé le renseignement de Londres. C'est une fausseté, m'écriai-je. Taisez-vous, me répondit l'exempt. Le Commissaire nous interroge, & sur notre

refus de répondre, il dit dans son procès-verbal, que nous étions convaincus. J'avoue que j'étois dans un état approchant du délire, & qu'il me seroit impossible de me rappeller aucune de ses questions. Enfin on nous chargea de fers, & l'on me sépara de mon infortuné compagnon, que je n'ai plus revu.

On me traîna dans une prison. Il me fallut, en y arrivant, subir une fouille odieuse. On me ravit mes papiers, & les cinquante louis de Charles, que je possédois encore. On me plongea ensuite dans un cachot obscur, où l'on eut la barbarie de me laisser, dix-sept jours, sans panser mes blessures, couchée sur quelques brins de paille, & n'ayant d'autre nourriture que de l'eau & du pain, que l'on me jettoit plutôt qu'on ne m'apportoit.

Quel état affreux! quelles horribles réflexions vinrent m'assaillir! Je m'accusois avec raison d'imprudence. Com-

ment ! c'étoit encore ce Charles à qui je venois de me confier ; ce Charles, qui peut-être à Londres avoit favorisé mon enlévement, qui du moins étoit connu de mon ravisseur, puisque le Landgrave m'en avoit parlé comme d'un aimable frippon ; ce Charles enfin que je ne connoissois point, dont j'ignorois même jusqu'à l'existence, & qui pouvoit aussi-bien être un aventurier, qu'un honnête homme.

Et puis, au reste, j'ignorois ce qu'il étoit devenu. N'avoit-il pas pu lui même agir trop légerement, en me livrant à celui avec qui l'on m'avoit arrêtée ? Le connoissoit-il bien ? le connoissoit-il depuis long-temps ? il s'agissoit d'assassinat ; j'étois dans un pays où je ne connoissois pas un être. Je me trouvois compromise avec un homme que je n'avois vu que depuis deux minutes. Quelle terrible situation ! heureusement mon courage se soutint : jamais je n'en eûs autant. Malgré l'air infect de mon

cachot, mes blessures, que j'étuvois simplement avec l'eau que l'on me donnoit pour boisson, guérirent en peu de temps. Au bout de quelques jours, je me trouvai, non pas gaie; cela étoit impossible, mais au moins tranquille. Voilà tes bienfaits, ô conscience pure! consolatrice fidelle! tu séches les premières larmes de l'innocence! Et quand le crime, entouré de protecteurs, de défenseurs, frémit encore, l'infortunée, qui n'a que toi, attend en paix, au sein de l'abandon, le sort qui lui est réservé.

Au bout de dix-sept jours, on vint ouvrir mon cachot. Je jugeai qu'il étoit nuit, au silence profond qui m'environnoit depuis quelques heures. Levez-vous, me dit une voix brusque, & venez où je vais vous conduire. J'obéis. J'eus cependant de la peine à marcher. L'épuisement, la foiblesse, l'espece de terreur involontaire, que m'inspiroient l'obscurité du lieu & le bruit

bruit formidable des verroux qui s'ouvroient à mon passage & se refermoient sur moi, & la longueur des détours que l'on me fit parcourir, firent souvent ployer mes genoux; & sans le secours de mon guide, j'aurois eu peine à parvenir au bout de la course qu'on me faisoit faire.

J'arrivai dans un appartement, qu'à la propreté de son ameublement, je jugeai devoir appartenir au Concierge. Un homme bien mis, mais inconnu pour moi, m'y attendoit. Il étoit assis auprès d'une table, sur laquelle brûloit une bougie. Il se leva à mon approche. Retirez-vous, dit-il à mon conducteur, je réponds de Madame. Il m'avança un fauteuil, & me fit asseoir. L'émotion où je me trouvois, pensa me faire trouver mal. Il s'en apperçut, & me présenta obligeamment un peu de vin d'Espagne. Lorsque je fus remise, il me dit: Madame je n'ai point l'honneur d'être connu de vous, & mon nom

doit vous être indifférent. Il doit vous suffire que je vous voye de la part de quelqu'un qui s'intéresse vivement à vous. Vous connoissez le danger de votre situation ; vous avez été arrêtée avec un assassin ; rien ne peut vous laver du crime de complicité, dont votre fuite seule avec lui, suffit pour vous convaincre. La personne au nom de qui je vous parle, certaine néanmoins de votre innocence, n'a trouvé qu'un seul moyen de vous sauver, qu'elle a concerté avec vos Juges. Voilà mille louis que je vous apporte de sa part. Demain votre prison sera ouverte, mais il exige de vous que vous partiez sur-le-champ pour Londres. Il ne vous en coûtera qu'un mot, pour mériter tant de bienfaits.

J'avois eu le temps de rappeller tous mes sens pendant ce préambule. Ma présence d'esprit m'avoit rendu, non-seulement mon courage, mais encore ma fierté, & toute ma tranquillité. Je

doute d'abord, lui dis-je, que l'innocence ait besoin que l'on concerte des moyens pour la sauver. Celui dont la miséricorde promet au coupable le pardon de ses crimes, est le même dont la justice veille sur l'innocent; & quand tous les hommes m'abandonneroient, celui-là seul ne m'abandonnera point. Voilà d'abord la confiance que je lui dois; & voici ce que je me dois à moi-même, comme femme de qualité injustement opprimée, c'est de respecter assez ma misere, dont le principe m'honore, pour ne recevoir de bienfaits de personne; gardez vos mille louis, si l'on me rend ma liberté, comme l'équité l'ordonne, on me rendra sans doute cinquante louis que j'avois sur moi; ils me suffiront pour retourner dans ma patrie. Mais j'imagine que la personne qui fait, ou qui vouloit faire un si grand sacrifice en ma faveur, avoit quelqu'intérêt. L'humanité sans doute est généreuse, mais n'est jamais prodi-

gue ; & lorſque les bienfaits paſſent en valeur les beſoins de la néceſſité, c'eſt un achat que l'on veut faire, & non un ſecours que l'on accorde. Cependant, expliquez-vous ; ma reconnoiſſance en ſera plus forte, par cela même qu'elle n'aura point été payée. Quel eſt le prix ſi haut qu'il met à ſon ſervice ?

J'ai mis ſous vos yeux le tableau non équivoque des dangers que vous courez ; doit-on balancer lorſqu'un ſeul mot peut les faire éviter ? — Enfin, quel eſt ce mot, lui dis-je ? — De convenir demain devant vos Juges, reprit-il, que l'homme avec lequel on vous a trouvée, eſt l'aſſaſſin qu'on cherchoit. Je vais vous dire les détails qui vous ſeront néceſſaires, & la maniere de . . . . . .

N'achevez pas, m'écriai-je, vous me faites horreur. Non, vous ne m'avez point trompée, & les mille louis m'en avoient fait entendre aſſez. Dites

à celui qui vous envoie, qu'il n'est pas dans l'homme de calculer les circonstances qui peuvent le montrer coupable aux yeux de toute la terre, quoiqu'il soit innocent, mais qu'il est toujours le maître de se refuser au crime que l'on lui propose. Les loix, foibles comme les humains qui les ont dictées, ne jugent que sur les apparences, & voilà pourquoi leur ombre n'est pas toujours tutélaire pour l'innocence; mais la loi suprême est dans le cœur, & voilà l'unique tribunal où l'innocence & le crime soient jugés sans partialité. Retournez vers votre maître, quel qu'il soit; il n'avoit pas besoin de venir chercher cette haute leçon dans les ténebres d'une prison; il n'avoit qu'à pénétrer dans ceux dont il veut sans doute envelopper sa conscience.

J'appellai le guichetier. L'inconnu voulut encore articuler quelques mots. --- Graces à la solitude qui nous enveloppe, lui dis-je, vous échappez au

mépris de l'univers. Reconduisez-moi, Monsieur, dis-je au Guichetier ; je suis venue tremblante, je m'en retournerai avec joie. Les cachots se changent en palais pour l'ame honnête qui échappe à la corruption.

Lorsque je fus seule, je réfléchis sur cette aventure. Je ne pouvois deviner quel étoit celui qui m'avoit fait faire une proposition si odieuse. Je concevois bien que c'étoit un homme puissant, qui, pour cacher son propre crime, cherchoit à écraser un homme foible ; mais quel étoit cet homme puissant? comment s'adressoit-on à moi, qui n'étois connue de personne en France? Le Landgrave revenoit sans cesse à mon imagination ; mais quelque raison que j'eusse d'être mécontente de lui, j'avois peine à le soupçonner d'un pareil crime.

Quoiqu'il en soit, j'obtins bientôt la récompense de mon courage. Cette récompense ne fut cependant pas sans

amertume. Je touchois au moment où les blessures du cœur alloient se joindre aux sentimens douloureux de mes infortunes. J'allois connoître l'amour pour la premiere fois, & je n'allois voir l'homme que le ciel sembloit avoir fait naître pour mon bonheur, que pour le perdre l'instant d'après ; sans doute pour jamais.

La nuit étoit fort avancée, quand j'étois rentrée dans mon cachot. L'agitation que j'avois éprouvée, jointe à la lassitude, m'avoit accablée. Mes yeux s'étoient appésantis, & je sommeillois depuis quelques minutes : je fus réveillée en sursaut par le même Guichetier. On vous demande, madame, me dit-il : cette fois son ton s'étoit radouci. Si c'est la même visite, lui dis-je, que celle que j'ai reçue cette nuit, vous pouvez dire que je ne veux pas paroître. Celle-ci est plus agréable, me répondit-il : il est question de votre liberté : je viens de l'entendre. J'espere que Ma-

dame n'oubliera pas les soins que son serviteur a eus d'elle. Je ne pus m'empêcher de sourir des différentes impressions que font dans certaines circonstances, les diverses conjonctures de la vie. Je le suivis.

Il étoit grand jour: mes yeux affoiblis, eurent peine à le supporter. Nous entrâmes dans un petit cabinet des guichets. J'y trouvai celui qui me délivroit, & je vis, non pas un homme, mais un ange: la taille la plus riche, une figure agréable, d'immenses cheveux blonds, de grands yeux bleus, des sourcils noirs, le front uni, quoiqu'élevé, peu de couleurs, mais une sorte de pâleur intéressante; & tout cela encore embelli par cette simplicité touchante, qui tout ensemble annonce & la noblesse de l'ame, & la solidité de la raison. Etes-vous Germance, me dit-il? Je me rappellai ce nom que Charles me donnoit à Londres, de préférence à celui de Betti,

parce que ce nom plus Français, lui plaisoit davantage. J'étois restée presqu'immobile à la vue de mon libérateur, & j'avois senti un penchant pour lui, que je n'avois encore jamais éprouvé pour personne. La douceur de sa voix acheva de pénétrer jusqu'à mon cœur; & trop franche pour me déguiser à moi-même la nature de mes sentiments, je me dis : voilà l'homme que j'aimerai toute ma vie. Vous paroissez balancer à me répondre, me dit-il. J'approuve votre prudence; mais ne craignez rien. C'est vous, Germance, & lorsque votre bouche se tait, votre beauté & votre modestie m'en assurent; mais ce n'est point ici le lieu de nous expliquer. Vous êtes libre, daignez me suivre.

On me remit dans ce moment, l'argent dont on m'avoit dépouillée, & le porte-feuille qui contenoit mes papiers. Il étoit encore scellé du même sceau que l'exempt, qui m'avoit ar-

rêtée, y avoit apposé en ma présence ; & comme il contenoit la lettre de mistriss Smith, je vis que le secret de ma naissance étoit encore inconnu à tout le monde. J'en fus bien aise. Je pouvois ainsi parler plus librement de ma reconnoissance à mon libérateur. Les égards que j'aurois dus à mon nom, l'auroient contrainte, à mon avis ; & j'éprouvois une sorte de douceur à penser qu'un jour j'aurois une preuve de plus à lui donner de ma confiance, en le rendant dépositaire de ce secret important.

Il m'offrit sa main. Je sortis avec lui. Nous montâmes dans une voiture de place, qu'il m'avoit amenée. Jusques-là, j'avois gardé le silence : l'étonnement, le plaisir, le trouble, une autre espece d'agitation que je n'avois point encore connue, m'avoient coupé la parole : un foible sourire & quelques larmes qui s'étoient échappés de mes yeux, avoient été l'unique expression

de ce qui se passoit dans mon ame. Lorsque nous fûmes seuls, j'ouvris la bouche.: Ne puis-je savoir, lui dis-je, à qui je dois le bonheur inestimable dont je jouis? J'ai fait vœu d'être ignoré, me répondit-il, toutes les fois que je suis assez heureux pour être utile aux infortunés. Mon nom n'ajouteroit rien au service que je vous rends. Si par la suite vous me jugez digne d'être admis à votre intimité, je me ferai un plaisir d'être connu de vous. Mais ce ne sera que lorsque vous serez dans un état où il ne vous sera plus permis de nommer bienfaits, les services que je puis vous rendre. Un mouvement involontaire me fit précipiter mon visage sur ses mains, que j'inondai de mes larmes. C'est trop, belle Germance, c'est trop. Ne rendez pas malheureux un homme qui n'a peut-être eu que le tort de vous voir. Ah? m'écriai-je, que votre bonheur ne dépend-il de moi! Etonnante fran-

chiſe ! me dit-il, avec des yeux où je lus une ſorte de ſurpriſe mêlée de tendreſſe. Je rougis de ma vivacité. Un ſoupir échappa de ma bouche, & nous gardâmes le ſilence.

Peu de temps après, la voiture arrêta devant une maiſon de modeſte apparence. Mon libérateur m'offrit ſon bras pour en deſcendre. Il la paya, la renvoya, & nous entrâmes dans cette maiſon. Une femme de cinquante ans, ſimplement vêtue, vint nous recevoir. Madame Roger, lui dit-il, voilà notre pauvre priſonniere. Je n'ai pas beſoin de vous la recommander ; votre humanité eſt ma caution. Madame Roger m'aida à monter les eſcaliers. Elle me préſenta ſa fille. Nous ferons de notre mieux, dit-elle à mon libérateur, pour faire oublier à notre aimable hôteſſe les mauvais jours qu'elle a paſſés. Il dit un mot à l'oreille de madame Roger, qui lui répondit aſſez haut. N'êtes-vous pas ſûr de ma diſcrétion ? Il s'ap-

procha de moi, d'un air obligeant, en me prenant la main; je crus le sentir trembler. Adieu, miss, me dit-il, vous êtes en sûreté, je me retire. --- Vous me quittez, lui dis-je, avec une sorte d'effroi ? Vous êtes injuste, reprit-il: qui peut vous allarmer ? Doit-on se défier de quelqu'un que l'on n'a connu que par une bonne action ? --- Vous ne m'entendez pas; il me seroit dur de ne plus vous revoir. --- Ah! le supplice ne seroit peut-être que pour moi, me répondit-il. Il me baisa la main dans ce moment. Je vous reverrai demain, si vous me le permettez; aujourd'hui vous avez besoin de repos. Je vous laisse avec une autre moi-même. Demain, je vous apprendrai les détails de ce qui a précédé votre liberté, & nous verrons le parti que vous comptez prendre pour la suite. A demain, donc, lui dis-je en soupirant. Il me fit, ainsi qu'à ses dames, une révérence profonde, & il sortit.

Tout ce que put inventer les soins de la plus tendre mere ; tout ce que l'amitié fraternelle peut imaginer de prévenance, me fut prodigué par ces deux aimables femmes. Je croyois démêler dans chacunes d'elles, sur-tout dans la jeune personne, une sorte de ressemblance avec mon libérateur ; mais la discrétion m'imposoit silence, & l'espece de refus qu'il m'avoit fait de se nommer, me faisoit un devoir de respecter son secret. Tâchant d'être à charge à mes bienfaiteurs, le moins qu'il m'étoit possible, je voulus remettre, à madame Roger, la moitié de la somme que je possédois, pour me procurer le linge que ma longue détention m'avoit rendu nécessaire : gardez votre argent, ma fille, me dit-elle, il peut un jour vous être plus utile. Ce n'est point là l'intention de votre libérateur. Et Dieu-merci, sans être riches, nous en avons assez pour ne point abuser de votre situation. Croyez-

en à l'air de ſimplicité qui régne dans ma maiſon. Par-tout où vous verrez la bonté de cœur, unie avec la modeſtie, ſoyez ſûre que la bienfaiſance y plaça ſes tréſors. En effet rien ne me fut épargné, & en peu d'heures, je me trouvai en poſſeſſion de toutes les choſes néceſſaires à une jeune perſonne, avec plus d'abondance même que chez miſtriſſ Smith.

Quelle heureuſe journée je paſſai entre les bras de ces deux femmes! Il faut avoir ſouffert & s'être trouvé, après de longues douleurs, environné de cœurs purs & d'ames honnêtes, pour juger de la douceur d'une ſemblable jouiſſance.

Mon libérateur revint le lendemain. Son air me parut plus ouvert que la veille. Il étoit en uniforme, il me parut charmant. Tout m'invitoit à la confiance: il me ſembla, ainſi que ces Dames, deſirer d'être inſtruit des particularités de ma vie; je les ſatiſfis pleinement:

il n'y eut que mon nom que je leur cachai. L'amour que je ressentis, m'avoit inspiré cette espece de réserve : je m'étois dit, s'il m'aime, comme j'ai lieu de m'en flatter, & que je parvienne à m'unir à son sort, je ne devrai qu'à moi seule les sentiments que je lui aurai inspirés. Je serai sûre que l'ambition n'y aura aucune part. Tout annonce que c'est un homme de naissance; mais il peut cependant y avoir une grande distance entre lui & moi, qui suis d'une des premieres maisons de l'Angleterre. Si je lui découvre mon secret, & qu'il ait la délicatesse qu'il semble annoncer, il ne voudra pas s'unir à moi sans avoir l'agrément de ma famille; & ma famille ne le verra peut-être pas des mêmes yeux que moi.

Je savois bien que suivant les loix de mon pays, une fille est maîtresse d'accorder sa main à un homme, souvent d'une condition bien inférieure à la sienne; mais l'amour n'agissoit pas

encore assez fortement dans mon cœur, pour me faire braver les convenances. D'ailleurs, je l'avoue, l'idée de le récompenser un jour magnifiquement de ce qu'il avoit fait pour moi, flattoit mon orgueil.

Je parus desirer, à mon tour, de sçavoir quel ange tutélaire l'avoit envoyé dans ma prison. Rien de plus simple, me dit-il : je suis ami de Charles. Charles étoit lié avec un grand Seigneur, à la suite duquel il avoit fait ses voyages. Il vous avoit connue à Londres : il y avoit été frappé de votre beauté, & sur-tout de votre vertu : tout-à-coup vous lui fûtes ravie indignement ; il suivit vos traces, & arriva à Paris presqu'en même-temps que vous. Il découvrit la retraite où votre ravisseur vous avoit reléguée ; il vous en arracha, comme vous le savez. Le hasard voulut que la voiture, dont il se servoit pour cette expédition, fût aux armes & une de

celles de ce grand Seigneur, auquel il étoit attaché.

L'homme qui vous arrêta, au coin d'une rue, étoit un des gens de Charles. Il l'instruisit en peu de mots de l'horrible assassinat, qu'un amour désordonné venoit de faire commettre à ce Seigneur. Charles avoit de fortes raisons pour prévenir les suites de cette aventure. Il vous remit entre les mains de ce domestique fidele, pour vous conduire dans l'asyle qu'il vous avoit destiné. L'instant d'après, vous fûtes arrêtée. La voiture & la livrée connue par les agens de la police, furent causes de cette méprise. Charles n'étoit pas assez éloigné pour que la rumeur du peuple ne l'avertit pas de ce qui se passoit. Il revint sur ses pas, & connut par quelques mots échappés à vos gardes, l'horrible soupçon dans lequel vous étiez enveloppée. Il sçut aussi que dans ce malheureux domestique, arrêté avec vous, on avoit cru l'as-

rêter lui-même. Les perſonnes qui s'intéreſſent à vous, à Londres, le regardoient comme votre raviſſeur, & avoient fait paſſer ici à Paris ſon ſignalement, ſous le ſimple nom de Charles. Mais ici, à l'abri d'un nom diſtingué, qui eſt ſon véritable nom, cette recherche infructueuſe ne l'avoit point inquiété, & quelqu'analogie entre ſon âge, ſa figure, ſa taille, & l'âge, la figure & la taille de ce domeſtique, avoit trompé l'Exempt de police.

Charles accourut chez moi, dans le milieu de la nuit. Il me conta toute cette aventure funeſte, & me peignit votre jeuneſſe, votre beauté & votre innocence, avec une force qui m'auroit fait ſoupçonner que vous l'aviez enchaîné à votre char, ſi je ne lui avois pas connu une paſſion profonde dans le cœur. Je vis bien qu'il n'y avoit que le ſimple intérêt de l'humanité, qui le faiſoit agir. Il n'en fallut pas davantage pour m'enflammer. Je lui

jurai de vous arracher au malheur qui vous menaçoit ; & lui, forcé par des intérêts supérieurs de ménager la fuite de ce grand criminel, qu'il méprisoit, mais qu'il falloit éloigner pour ne pas compromettre la réputation de la plus digne & de la plus vertueuse de toutes les femmes, unique objet de l'amour infortuné de mon ami, partit tranquille sur mes promesses.

Dès le lendemain, je vis le Ministre, qui m'honore de ses bontés. Je lui fis en secret le détail de tout ce que Charles m'avoit appris. Malgré la confiance qu'il a en moi, l'affaire étoit assez grave pour qu'il prît des éclaircissemens antérieurs. Je le vis consecutivement quatorze jours : il garda avec moi, pendant tout ce tems, un silence constant sur votre sort. Enfin, le quatorzieme jour, il me prit en particulier. —— Pardon, me dit-il, de vous avoir tenu si longtems en suspens : mais dans la place que j'occupe, je me dois à la

justice, avant que de me devoir à mes amis. Je suis maintenant aussi sûr de l'innocence de votre anglaise, que vous-même. J'ai mieux fait : je me suis convaincu de celle de son malheureux compagnon d'infortune. Voici leur liberté ; au lieu d'un, vous ferez deux heureux. Portez cette lettre au président de ***. Il en est instruit comme moi, & vos protégés vous seront bientôt remis.

Je volai chez le président, mais les formes toujours si longues pour le malheureux qui souffre, ont entraîné encore trois jours ; & ce n'est que le dix-huitieme que j'ai pu vous enlever à un séjour si peu fait pour vous. Sans-doute que la visite que vous avez reçue pendant la nuit qui a précédé notre premiere entrevue, est un dernier effort que le lâche & véritable assassin aura voulu faire pour éloigner de lui le soupçon. Vous étiez perdue s'il vous avoit séduite.

Mais, lui dis-je, si je compare les

événements avec les discours de Charles, cet assassin ne peut être que le même qui m'a enlevé; car c'étoit à sa suite que Charles étoit à Londres. La chose est trop extraordinaire, me dit mon libérateur, pour ne pas trembler de porter un jugement téméraire. J'ignorois encore sans vous que le Landgrave avoit été votre ravisseur, & Charles fut trop délicat pour me nommer l'un & l'autre. C'est maintenant à vous belle Germance, à décider sur votre sort. Je ne vous ai rendu à la liberté que pour vous laisser maîtresse de votre destinée; que comptez-vous faire? je sentis à ces mots quelques larmes humecter ma paupiere. Je vois, lui répondis-je, que je vais dicter mon arrêt. Passer avec ces dames, avec vous, le reste de mes jours, les consacrer à la reconnoissance que je vous dois, ce seroit-là mon vœu le plus doux; mais le bonheur n'est pas fait pour moi. Je sens que ma place est à Londres, & c'est la seule qu'il me convienne.

Nous formions tous quatre un tableau intéressant. Madame Roger me serra dans ses bras : voilà, me dit-elle, comme la vertu doit parler. Mon libérateur s'étoit précipité à mes genoux, & tenoit une de mes mains, qu'il arrosoit de ses larmes. La jeune personne, modestement occupée d'un ouvrage de tapisserie, tâchoit de dévorer les pleurs qui couloient de ses yeux. Oui, je le sens, miss, me dit mon libérateur, le supplice que vous imposez, n'est pas pour vous seule. J'ai lu dans votre cœur, & vous devez lire dans le mien. Ma félicité est à jamais attachée au bonheur de vous plaire, & je n'y ai que trop réussi ; je le vois ; mais j'imiterai votre noble effort. Je ne guérirai point, je vous le jure, mais je languirai loin de vous. Fatal préjugé des rangs ! oui, votre place n'est qu'à Londres. C'est une affreuse vérité, mais enfin elle existe. Ces dames même ne pourroient vous garder auprès d'elle quelques jours en-

core ; & le voile qui les cache, va tomber. L'obligation fréquente où je ſuis, où je ſerois de les voir, rendroit ſuſpectes les bontés dont elles nous honoreroient. Hélas ! l'inſtant où je vous ai vue, eſt celui où vous m'avez appris à connoître le charme de la vie. Il va paſſer comme un ſonge. Nous allons nous ſéparer. Vous m'oublierez, & moi.....

Cruel ! m'écriai-je, renvoyez-moi; mais ne m'accablez pas. Ah, dieux ! me dit-il..... mais cependant votre retour à Londres doit être encore différé quelques tems. Charles me mande que votre raviſſeur s'y eſt rendu, & ſa rencontre pourroit vous être funeſte. Agréez un azile dans un couvent de province : là, ignorée de toute la terre, je veillerai ſur vous, & Charles m'informera des démarches de votre ennemi. S'il s'éloigne des climats qui vous ont vu naître, quoi qu'il m'en puiſſe coûter, je hâterai moi-même votre départ. Mais,

quels

quels lieux choisirons-nous pour sa retraite? continua-t-il, en s'adressant à madame Roger. Poitiers, repartit-elle, sans balancer. C'est la ville la plus voisine des terres des personnes que vous savez. Il fut donc arrêté que le surlendemain nous partirions pour nous y rendre, & que ce seroit lui-même qui m'y conduiroit.

Votre libérateur, me dit madame Roger, est le seul à qui je voulusse confier un semblable dépôt. Vous êtes jeunes tous deux; tous deux vous vous aimez, & il y auroit de l'imprudence à moi de souffrir un semblable voyage; mais je suis sûre de sa vertu, & je crois l'être de la vôtre. Une femme qui avoue franchement qu'elle aime, est bien plus près de son devoir que celle qui dissimule la flâme qu'elle porte dans son cœur. Allez donc, mes enfans, le ciel veillera sur votre innocence.

Je crus véritablement m'arracher du sein d'une mere, & des bras d'une

sœur, quand je me séparai de cette aimable famille ; je ne me souvenois plus de ma naissance, de mon Pays, ni de mes malheurs. Je croyois avoir passé toute ma vie dans leur sein, & que notre séparation étoit le premier chagrin que j'éprouvois. Enfin, ce moment cruel arriva ; je montai dans une voiture de poste avec mon libérateur, & nous partîmes.

Que d'attentions délicates, que de soins, que de douces consolations il employa pour tarir des larmes, dont néanmoins la cause le flattoit ! Car je m'étois apperçue qu'il étoit infiniment attaché aux Dames que je quittois, & qu'il avoit même pour la plus âgée, un respect plus qu'ordinaire. Voyage délicieux ! car il est si doux d'être auprès de ce qu'on aime. Son attentive prudence avoit été jusqu'à ne pas mener un seul domestique avec lui. Je ne veux point, me disoit-il, que le sort de mon aima-

ble Germance dépende de l'indiscrétion d'un homme trop souvent nécessaire, ni que sa réputation souffre de l'opinion maligne qu'il pourroit prendre en me voyant tête à tête avec elle. Je ferai en sorte qu'elle ne s'apperçoive point qu'elle n'a personne pour obéir à ses ordres. Mais, que dis-je ? elle a tout ; puisque je suis à ses côtés.

Hélas ! ces instans heureux passerent comme un songe, & le troisieme jour nous arrivâmes à Poitiers.

Il sortit dès que nous eûmes mis pied à terre, sans-doute pour me ménager l'entrée d'un couvent. Il rentra au bout d'une heure. Votre nouvelle demeure est prête ; il ne tiendra qu'à vous de l'habiter demain. Ah ! ma belle Germance ! nous allons souper ensemble, peut-être pour la derniere fois. Car, n'attendez pas que ce soit moi qui vous reconduise un jour à Londres. Je sens trop combien, auprès de vous, la voix du devoir est foible ; & je ne mettrai

plus ma vertu ni ce que je me dois à moi-même à une si rude épreuve. Ah! lui répondis-je avec vivacité, il ne tiendra qu'à moi que vous me revoyez : je n'aurois qu'à dire un mot pour cela. Il n'entendit pas le vrai sens de ces paroles. Vous avez bien raison, me dit-il, si je ne consultois que mon cœur ; mais vous êtes trop jeune & trop franche pour concevoir à quel point le respect humain maîtrise ou captive en France un galant homme. Si j'étois un Anglais, je vous jure que vous êtes l'unique femme dans le monde à qui j'offrirois ma main. Mais, ici, il faut que je sacrifie mon bonheur à l'opinion publique, & votre vue m'a condamné pour jamais à toute la tristesse du célibat. — Jusqu'ici, je ne suis pour vous qu'une héroïne de roman : qui sait si quelque reconnoissance inattendue ne vous prouvera pas que je suis d'un sang qui puisse s'allier au vôtre ? — Heureux caractere ! qui peut même plaisanter au sein des

chagrins! Ah! que tout cela n'eſt-il vrai! mais non; vous ne nous l'auriez pas caché. --- Je l'avoue, un mouvement involontaire me fit porter la main à ma poche, pour en tirer la lettre de miſtriſſ Smith; mais un ſentiment de fierté m'arrêta. J'étois preſque offenſée de ce que l'orgueil de ſon rang combattoit ſon amour; & je voulus le punir, en différant ce qui pouvoit faire ſur le champ ſon bonheur. Dailleurs, avoit il eu lui-même plus de confiance en moi? Savois-je qui il étoit? Lui devois-je plus d'égards qu'il ne m'en montroit? Sans-doute, je lui en devois plus: il étoit mon bienfaiteur; il ne me devoit rien: je lui devois tout. C'étoit une noble délicateſſe qui le forçoit à ſe taire. Il vouloit ſe dérober à ma reconnoiſſance. O! combien j'ai gémi depuis de cette réſerve déplacée! Je l'euſſe peut-être conſervé. Je me ſerois épargné bien des chagrins, & j'aurois le plaiſir de voir ſans ceſſe celui que j'ai

perdu ſans-doute pour le reſte de ma vie.

Le lendemain il me conduiſit à ce fatal couvent, dont l'ouverture devoit être l'époque cruelle de notre ſéparation. L'abbeſſe vint me recevoir à la grille. -- Madame, voilà la penſionnaire dont j'ai eu l'honneur de vour parler. Quoique je n'aie pas celui d'être connu de vous, j'oſe eſpérer que mon âge ni le ſien ne vous cauſeront point d'allarmes. La réputation de votre maiſon m'a engagé à vous donner la préférence : j'eſpere donc qu'elle y ſera traitée avec les égards qui lui ſont dûs. Procurez-lui tout ce qui pourra flatter ſon goût, ſoit en maîtres ſoit en plaiſirs, qui puiſſent s'allier avec la régle de votre état. Je vous laiſſe une ſomme aſſez conſidérable pour cela. Vous n'attendrez point après les quartiers de ſa penſion ; ils vous feront comptés d'avance. Adieu, me dit-il, en ſe précipitant ſur une de mes mains. Adieu. N'oubliez jamais....

Il ne pût achever, & je le vis partir; ſans pouvoir moi-même prononcer une parole. Ce fut alors que je ſentis combien il eſt cruel d'aimer. Mes larmes me ſuffoquoient. L'Abbeſſe eut la complaiſance d'y donner un libre cours, en me laiſſant, au moins pendant une heure & demie, ſeule dans le parloir où elle nous avoit reçus. Enfin elle ſe rappella, j'imagine, que l'honnêteté exigeoit qu'elle vînt m'introduire, & elle parut. Vous avez pleuré, me dit elle. Les ſéparations ſont toujours triſtes. On ne quitte point ſans regret un auſſi aimable conducteur. C'eſt votre parent, ſans-doute, votre frere, peut-être? --- Oh! non, rien de tout cela, c'eſt un futur époux. Je le vois aux larmes que vous lui donnez. Je m'apperçus que cette femme étoit curieuſe & bavarde, & je me promis bien de ne donner carriere à aucun de ſes deux penchans.

Lorſque nous fûmes arrivées dans

sa chambre, qui, soit dit en passant, étoit plutôt un paradis qu'une chambre; comment, s'écria-t-elle, elle est jolie, mais très-jolie! Je ne l'avois point encore examinée au grand jour. Venez donc, mere Sainte-Douceur, dit-elle à une vieille religieuse édentée, qui s'approchoit d'un air composé; venez voir un ange qui est descendu parmi nous. Elle est bien, répondit la vieille, elle a la fleur de la jeunesse; mais elle n'a point vos yeux, madame l'abbesse. En vérité, reprit celle-ci, on ne voit goutte dans ce parloir. Je veux y faire percer une autre fenêtre. --- Si madame daigne m'en croire, elle s'en gardera bien. Un demi jour dans un lieu semblable, est beaucoup plus modeste; la décence y gagne; --- & l'on y perd quelques années, dis-je en moi-même. J'aurois ri de tout mon cœur de ce colloque, si j'eusse été dans une autre situation d'esprit. --- Comment vous

appellez-vous, mademoiselle? —— Germance, madame. -- Germance: point d'autre nom? -- Non, madame; -- Non? Et là-dessus force coups-d'œils avec la vieille religieuse. —— Et quel est votre pays? -- Londres, madame. -- Ah! Dieu! cette fille est hérétique! —— Ne vous allarmez pas, madame. Je n'eusse pas mis le pied dans votre maison, si je n'étois catholique. Je suis née d'une famille Jacobite. —— Ah! venez mon cœur, que je vous embrasse. Il faut être né saint pour être né Jacobite. Combien de sang a coulé dans votre maison! combien il y a eu de martyrs! vous me compterez tout cela, n'est-il pas vrai? Allons, je le vois, vous attirerez la bénédiction de Dieu sur cette maison.

On me logea agréablement. Je fus, pendant les premiers jours, l'objet des caresses & des questions de tout le couvent. Cela m'ennuyoit assez; mais il falloit bien me faire à ma situation.

Les cinquante louis que je possédois m'avoient mise à même de régaler toutes ces dames, & de leur faire quelques petits cadeaux. Je fus donc, dans les commencemens, une fille charmante. Mais dans le nombre je n'en trouvai pas une seule dont je pusse faire une amie. Ce n'étoit que petits propos, petite jalousie, petites caballes; on se déchiroit tout bas, on s'embrassoit tout haut; & mon caractere franc ne pouvoit guere se ployer au genre de fausseté qui régnoit dans cette petite république. Je ne pus m'attacher qu'à une fille bonne, simple, unie, franche, & pensionnaire comme moi, & je n'eus que sa compagnie. Elle ne m'avoit point déguisé sa naissance. Je ne suis, m'avoit-elle dit, que la fille d'un pauvre domestique. Mon pere étoit cocher du plus vertueux des hommes, & en même-tems du plus magnifique seigneur de cette province, du comte de Ben ***. Un jour en le

conduisant, il eut le malheur de le verser. Mon infortuné pere tomba de son siege, & se fit une contusion à la tête, dont il mourut, & me laissa orpheline. Bien des maîtres auroient taxé leur cocher d'ivrognerie, & l'auroient renvoyé après sa guérison. M. de Ben ***, loin de suivre un pareil systême, & incapable de rejetter sur un de ses gens, une faute qu'il ne falloit imputer qu'au hasard, ne pouvant sauver le pere, assura du moins le bonheur de la fille. Il m'a placée dans ce couvent, où j'ai reçu l'éducation la plus distinguée, graces à ses soins, & je sais qu'il a eu la générosité de placer des fonds pour me procurer un établissement avantageux. S'il n'étoit pas aussi connu dans cette maison qu'il l'est, j'aurois soupçonné que c'étoit lui qui vous y avoit amenée, & qui vous avoit rendu les services que votre amitié a daigné me confier. Car il y a bien peu d'hommes après lui capables de pareils traits,

Mais d'ailleurs, il n'a aucune reſſemblance avec le portrait que vous m'avez fait de votre libérateur, quoique peut-être il ſoit, dans ſon genre, auſſi bel homme que lui.

Je paſſois des jours, ſinon heureux, du moins tranquiles, avec cette bonne fille, qui avoit toutes les qualités du cœur, un eſprit droit & naturel. Je lui avoit conté toutes mes aventures; mais j'avois également été réſervée avec elle ſur mon nom, Deux raiſons m'y engageoient: la premiere de conſerver entr'elle & moi cette eſpece d'égalité qui fait le charme de la ſociété; maîtreſſe de mon ſecret, elle eût peut-être mis le reſpect à la place de la confiance, & j'aurois perdu le droit de traiter comme mon amie celle qui ſe feroit regardée comme mon inférieure; la ſeconde, c'eſt que je redoutois ſon zele, & ce zele pouvoit la rendre indiſcrette.

Je m'appercevois tous les jours que mon crédit diminuoit ; elle s'en appercevoit comme moi. Elle étoit indignée des petits propos qui couroient sourdement ; si elle eût connu mon rang, le desir de me faire rendre le respect qu'elle avoit la bonté de croire que l'on me devoit, l'eût peut-être emporté sur sa discrétion, & cette découverte n'étoit pas sans danger pour moi. Les religieuses auroient-elles pu se taire ? Non sans-doute. Leur premier soin eût été d'écrire à Londres. J'avois réfléchi sur les circonstances de mon enlévement ; la lettre de mistriss Smith, le signalement de Charles, envoyé à Paris; tout me prouvoit que je passois dans l'esprit d'une famille, que je ne connoissois point, & de ceux même qui avoient pris soin de mon enfance, pour m'être sauvée volontairement avec un aventurier. On m'auroit réclamée sur le champ ; il m'auroit fallu retourner dans le sein de gens prévenus, & qui au-

roient pu traiter de roman l'hiſtoire véritable de mes malheurs; & ce qui eſt cent fois plus cruel encore pour mon cœur, j'aurois pu perdre par ce moyen l'eſpoir de revoir jamais l'objet de ma tendreſſe. C'eſt ainſi que les circonſtances m'ont toujours contrainte à ne me pas faire connoître. Il étoit arrêté dans mes deſtins que ma bienfaitrice, ma trop aimable marquiſe de Ben ***, ſeroit la premiere à qui je ferois cette dangereuſe confidence.

J'ai dit que mon crédit diminuoit dans le couvent, & cela n'étoit que trop vrai. Que dis-je? on me fuyoit même, pour ainſi dire. Il y avoit près de cinq mois que j'étois dans cette maiſon, & comme ma penſion étoit conſidérable & exactement payée, on n'oſoit pas me renvoyer; mais je voyois que l'on regardoit mon approche comme contagieuſe. Si je rencontrois les vieilles religieuſes, elles détournoient la tête en faiſant le ſigne de la croix,

comme si j'eusse été l'ange des ténébres. Les jeunes soulevoient à demi leurs guimpes, & me regardoient toutes ensemble d'un œil dédaigneux & caustique. Il y en eut même de plus zélées, qui rapporterent à ma porte les petits cadeaux de caffé ou de chocolat que j'avois pu leur faire ; les regardant sans-doute comme des embuches de l'esprit malin. Tout cela me faisoit rire. Julie, (c'étoit le nom de mon amie) s'en indignoit. D'où cela peut-il venir, lui disois-je quelquefois ? Enfin, après bien des recherches elle parvint à le découvrir. Une bonne tourriere, qui n'entendoit point malice à tout cela, avoit recueilli à droite & à gauche tout ce qui se disoit sur mon compte, & nous fûmes, à n'en pas douter, que tout le mal venoit du directeur. Libre de ma confiance, il n'avoit pas sû m'en inspirer, & j'avois appellé un autre confesseur. Ce fut là mon premier crime aux yeux de la communauté, &

ce fut sans-doute mon plus grave aux siens. Les circonstances de mon arrivée avoient enflammé son zele. Vous avez fait de votre maison, avoit-il dit à l'abbesse, le réceptacle du péché. Comment! une jeune fille amenée ici par un jeune homme inconnu! & vous la recevez! Vous accordez une retraite aux suppôts de l'esprit impur! Et d'où vient cette fille! d'où vient ce jeune homme? De Paris. De Paris! C'est-à-dire, de la Babylone du siecle.

De-là étoient parties toutes les petites mortifications que l'on avoit cherché à me faire essuyer. Cela avoit même été poussé si loin, qu'on ne souffroit plus que j'approchasse du réfectoire & que l'on m'apportoit à manger dans ma chambre. Il passoit pour constant dans ce couvent que l'on voyoit toutes les nuits des flâmes environner ma célule.

Que faire en pareil cas? rire & se taire. J'étois sûre que l'intérêt étoit un

puiſſant mobile, qui, pendant long-tems empêcheroit mon expulſion; d'ailleurs, j'étois certaine que mon libérateur, un jour ou l'autre, romproit les liens qui m'attachoient à cette maiſon. Mais les choſes prirent une autre tournure, & la voix rigide de la vertu me força d'agir autrement. . . . .

Sur ces entrefaites le protecteur de Julie, le comte de Ben *** vint à Poitiers. Je fus témoin des tranſports de cette excellente fille, lorſqu'elle apprit qu'il la demandoit au parloir. Oh! je veux que vous le voyez, me dit-elle en ſautant de joie, je lui en demanderai la permiſſion; c'eſt un ſi excellent homme! il ne me refuſera pas. A ſon retour, elle étoit, pour ainſi dire, rayonnante de plaiſir: elle venoit de voir un pere, un ami, un bienfaiteur. Il vous verra, s'écria-t-elle en entrant, il le veut, il me l'a bien ordonné. -- Mais, je ne le connois point. —— Et lui vous connoît-il? Ah! les bons cœurs ont-ils

besoin de ne se voir qu'après avoir fait connoissance? Il revient demain matin, parce qu'il reste quelques jours à Poitiers. Et vous ne refuserez pas de voir le plus digne des hommes qui soit peut-être? Vous ignorez le nom de votre libérateur; il connoît, lui, tant de monde. Sur le portrait que vous lui en ferez, il pourra vous le nommer.

Je me laissai entraîner. Il revint effectivement le lendemain, & j'accompagnai mon amie au parloir. Elle ne m'avoit point trompée. Je vis en effet un homme de la plus noble tournure, de la taille la plus riche, & malgré ce ton d'aisance, pour ne pas dire d'orgueil, que donne l'usage des cours, il avoit un air de bonté & de franchise, répandu sur sa figure, & qui prêtoit un charme à ses moindres mouvemens. Il serra tendrement la main de sa protégée, & me fit une révérence profonde. Par quel hazard, me dit-il, tant de graces & de beautés vivent-elles

ignorées dans cet azile ? Qui peut les y avoir cachées? —— Des malheurs ; mais je ne suis pas venu ici pour vous en importuner : je veux gouter sans amertume ce plaisir que mon amie me procure en me faisant faire votre connoissance. —— Je la trouve heureuse de s'être ménagé la vôtre. C'est une bonne fille ; j'imagine que vous en êtes contente. Elle me paie bien des soins dont la circonstance m'a fait un devoir envers elle. C'est moi qui aujourd'hui lui dois de la reconnoissance.

La pauvre Julie fondoit en larmes. Ah! mon protecteur, mon pere! disoit-elle, en sanglottant ! C'est trop...... En vérité c'est trop! —— Mon enfant, ma chere fille, lui répondit-il en essuyant lui-même des pleurs qu'une joie pure lui arrachoit, à qui donc appartenoit le droit de vous servir de pere, si ce n'est à moi, qui ai usé à mon service les jours du vôtre ? Mais rompons une conversation qui nous afflige tous trois :

car je vois que notre belle étrangère a le cœur aussi bon que nous. Sur cela il égaya la conversation, plaisanta agréablement sur les petites bouderies des religieuses, dont mon amie lui avoit dit quelque chose la vieille; les attribuant galament à la jalousie que leur causoit mes charmes. Il me dit une infinité de ces jolies choses que le grand Seigneur, quand il est aimable, spirituel, & surtout qu'il a le cœur honnête, fait placer avec tant d'adresse dans le discours. Je le trouvai encore au-dessus du portrait que Julie m'en avoit tracé, & je sentis que cet homme étoit fait pour mériter ma confiance, & pour être mon ami.

Nous ne songions guere à nous séparer encore, lorsque madame l'abbesse, augustement appuyée sur deux religieuses complaisantes, qui lui servoient d'écuyers, entra dans le parloir. Elle salua le comte en femme de cour, lui présenta nonchalament la main, qu'il

baiſa, s'aſſit lentement dans un fauteuil garni d'énormes carreaux, qu'une troiſieme complaiſante avoit apportés, & nous regardant dédaigneuſement pardeſſus l'épaule : j'eſpere que ces demoiſelles me permettront, dit-elle, d'entretenir M. le comte. Nous fîmes une profonde révérence & nous nous retirâmes. Adieu ma bonne fille, dit le comte à Julie, avec un ton de bonhommie, qui contraſtoit à merveille avec les grands airs de l'abbeſſe : je ne repartirai pas ſans vous revoir. Je me flatte que mademoiſelle voudra bien encore vous accompagner. Il me ſalua enſuite. Je ne prévoyois guere que j'allois faire le ſujet d'un entretien que l'on étoit venu chercher avec tant de pompe.

Je ne tardai pas à en être inſtruite; nous avions paſſé la journée dans la gaieté, que la préſence du comte avoit répandue dans nos cœurs. Julie étoit

ma plus proche voiſine; & graces aux prétendues viſions qui tenoient les religieuſes éloignées de ma célule, nous avions veillé aſſez tard à nous entretenir de plaiſanteries & des bonnes qualités de Ben***. J'étois encore couchée, lorſqu'une touriere vint m'avertir qu'on me demandoit au parloir. Cela m'étonna. Je ne connoiſſois perſonne, & mon cœur ne me diſoit pas que ce fût mon libérateur. N'importe, je me levai, & auſſi-tôt que je fus habillée, je deſcendis. Quel fut mon étonnement en appercevant Ben***? Je lui trouvai l'air plus ſérieux que la veille. Ma viſite vous étonne, mademoiſelle, me dit-il, daignez vous aſſeoir, & je vous rendrai compte de mes motifs. Madame l'abbeſſe m'inſtruiſit hier des allarmes où la jette votre ſéjour dans cette maiſon, & le danger que votre préſence fait courir à ſon ſalut & à celui des dames qu'elle régit. Il ne m'appartient point

de ſcruter la pureté de ſes intentions, encore moins de me prévenir contre la conduite qui a précédé votre entrée dans cette maiſon; je ne vois dans les confidences dont on m'honore que le bien que je puis avoir occaſion de faire. J'en profite alors, & voilà mon ſeul devoir. Cette eſpece d'abandon total de la part de toutes vos compagnes, s'il n'empoiſonne pas vos jours, doit au moins les ſemer d'ennuis. N'y auroit-il pas moyen d'y remédier? Pourrois-je me flatter que ma ſimple réputation, & une connoiſſance de vingt-quatre heures vous euſſent inſpiré aſſez de confiance en moi pour m'ouvrir votre cœur, & me faire part de votre conduite, dont le myſtere ſeul, à ce que j'imagine, a fait naître des ſoupçons déſavantageux? -- Oui, monſieur, cette confiance, vous l'aurez toute entiere. Quand on n'a point à rougir, on ne craint point de parler, Si madame

l'abbeſſe l'eût voulu, peut-être euſſai-je eue de même confiance en elle. On ne m'a point queſtionnée ; je n'avois rien à dire.

Je lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé depuis mon enfance juſqu'au moment où j'étois arrivée à Poitiers. Il me fit répéter pluſieurs fois le peu de choſes que je ſavois ſur l'aſſaſſinat dont on ſoupçonnoit ce grand ſeigneur, s'informa du tems avec curioſité, me fit recommencer pluſieurs fois le portrait de Charles ; me demanda avec vivacité ſi je pourrois me rappeller des armes qui étoient ſur la voiture dans laquelle on m'avoit arrêtée, & de la livrée que portoit le cocher. Sur cet article, il me fut impoſſible de le ſatisfaire. Il étoit preſque nuit quand j'y étois montée, & d'ailleurs le trouble où je m'étois trouvée & l'événement affreux qui avoit ſuivi ces courts inſtans, l'auroient aiſément effacé de ma mémoire.

moire. Il parût rêver profondément. Enfin, je terminai mon récit, & mon silence le tira de ses réflexions.

Pardon, mademoiselle : certaines circonstances de votre rélation ont fortement attaché mon attention ; mais les sentimens qu'elles m'ont inspirés n'ont aucun rapport à votre situation. J'admire le courage & la vertu qui vous ont soutenu dans les positions cruelles où vous vous êtes trouvée. Il est rare d'avoir, à votre âge, éprouvé déja d'aussi grands revers. Vous n'en êtes que plus intéressante & plus digne d'estime ; mais souffrez qu'avec la même franchise je ne loue pas également votre prudence. Il m'est aisé de voir que votre libérateur ne vous est pas indifférent. Toute sa conduite, je l'avoue, annonce une ame délicate ; mais enfin c'est un jeune homme, & vous ne le connoissez pas ; malheureusement aujourd'hui le vice emprunte trop communément le masque de la vertu pour arriver à ses

fins ; il eſt même en cela d'une perſé-vérance dont vous n'avez point d'idée ; & c'eſt un effet de la corruption du ſiécle. Je ſuis loin cependant d'en ſoupçonner votre libérateur ; mais je n'aime point les gens qui ſe cachent ; & vous m'avez inſpiré un intérêt trop vif pour que j'aie beſoin d'attendre la réalité des maux pour m'allarmer ſur votre compte.

Vous rappelleriez-vous du nom de la rue où demeuroit cette dame Roger ? —— Ouî, à merveille : c'eſt la rue de l'Ourſine, dans le fauxbourg S. Marceau. —— Il eſt rare que ce que l'on nomme, dans le monde, gens comme il faut, habitent ce quartier-là ; mais n'importe : ceci n'eſt qu'une objection foible. Souffrez encore une interrogation : il me ſemble que vous avez évité de m'apprendre & votre nom & votre rang. —— J'ai trop bonne opinion de vous, pour imaginer qu'un grand nom ajoutât quelque choſe aux mouvemens

de votre humanité ; & si j'en portois un de cette espece, j'aurois assez de respect pour moi-même pour vous le taire dans l'espece d'abjection où vous me supposez. Qu'il vous suffise, M. le comte, de savoir que je me crois assez de vertu pour avoir droit aux égards de toute la terre. Il m'est assez inutile, après cela, d'avoir recours aux titres de la grandeur, si par hazard j'en possede.

Il me regarda pendant quelques minutes avec un air d'étonnement réfléchi ; il rompit le silence, en me disant : je ne passerai jamais, mademoiselle, les bornes qu'il vous plaira de mettre à ma curiosité ; mais convenez que je pouvois, sans indiscrétion, vous faire cette demande. J'allois répondre, il ne m'en laissa pas le tems. Il se leva en me disant : daignez, mademoiselle, m'accorder quelques jours, & nous reprendrons, si vous m'en accordez la permission, un entretien intéressant en

tous points, alors je vous parlerai avec toute la probité qu'un galant homme doit à la vertu malheureuse, mais aussi avec toute la sévérité qu'il doit à la jeunesse sans expérience, qu'une fausse démarche n'entraîne que trop souvent dans le précipice. A ces mots, il me salua profondément & se retira.

Je remontai chez moi. Julie m'y attendoit avec impatience. Quel fut son étonnement, lorsqu'elle apprit que je sortois d'avec le comte de Ben ***. Je lui racontai notre conversation, elle en augura favorablement pour moi. J'étois loin de penser comme elle. Hélas! il venoit de dissiper une erreur qui m'étoit bien chere. La seule idée, que je me verrois forcée de diminuer de mon estime pour mon libérateur, étoit un supplice pour moi. Disons mieux, la réflexion que les propos du comte avoient fait naître en moi, qu'un jour la loi févere du devoir me forceroit d'étouffer un amour qui auroit fait ma

honte, étoit véritablement ce qui déchiroit mon cœur. Voilà l'instant où je fus foible, & c'est le seul reproche que j'aie à me faire; je crois que si mon libérateur eût paru dans cette journée je n'eusse pas fait de difficulté de le suivre, tout inconnu qu'il étoit pour moi, & malgré la maniere adroite dont le comte de Ben *** s'y étoit pris pour me faire sentir le danger que je courois. Julie, à qui je ne cachois rien des mouvemens de mon cœur, me blâmoit; mais cette aimable fille n'avoit jamais aimé. Il faut avoir connu les grandes passions pour juger des contrariétés qui se trouvent dans le cœur humain.

Ben *** resta douze jours sans reparoître. Ces douze jours furent douze siecles. Je brûlois & je tremblois de le revoir. Il me sembloit que cet instant seroit l'arrêt de ma mort. N'importe, je le hâtois par mes vœux. J'avois besoin de changer de supplice, ou plutôt c'est qu'en effet l'incertitude de notre

fort eſt le plus cruel de tous. Enfin, il revint, & je volai au parloir. Mon premier ſoin fut d'étudier ſa figure. Son air avoit changé. Ce n'étoit plus de la ſévérité, c'étoit la compaſſion la plus douce. Ah! m'écriai-je, votre figure m'apprend tous mes malheurs. J'ai tout perdu. Vous avez l'air de me plaindre. Oh dieux! je ne le reverrai donc plus. Non ſans-doute, ſi vous écoutez la vertu qui vous parle & qui vient de vous tracer votre devoir. Avant que je vous y rappelle...... —— achevez. Qu'avez-vous donc appris? —— Rien de défavorable à votre libérateur; car, malgré tous mes ſoins, je n'ai pu le découvrir. Le miniſtre dont il vous a parlé, & que je connoiſſois comme lui, étoit le ſeul qui pût m'éclaircir, & la mort nous l'a enlevé. Le préſident à qui il porta la lettre pour vôtre liberté, s'eſt défait de ſa charge, & a paſſé à l'iſle de France, où ſon épouſe poſſede de vaſtes habitations qui demandoient

ſa préſence ; enſorte que j'ai perdu toutes les traces. Quant à madame Roger, je l'ai découverte plus aiſément. Il n'en eſt qu'une ſeule de ce nom dans la rue de l'Ourſine, & c'eſt une femme de mauvaiſe vie. Sur les queſtions que l'on a pu lui faire, à votre égard, elle a répondu que tout ce que vous aviez dit étoit poſſible ; mais que dans le cours de l'année, il paſſoit dans ſa maiſon tant de jeunes gens & de jeunes perſonnes, qu'il lui étoit impoſſible de retenir les noms, les figures & les époques. Vous ſentez que cette femme eſt payée pour ſe taire, ou que la crainte de la police lui impoſe ſilence. Quoiqu'il en ſoit, voilà les honorables mains auxquelles votre libérateur vous a confiées, & vous pouvez d'après cela juger de ſes intentions.

O ciel ! m'écriai-je, à qui donc ſe fier déſormais ? Que je ſuis malheureuſe ! -- je le ſens, mais ſouffrez une queſtion : l'aimez-vous encore ? -- Je ne

l'estime plus, cela me suffit. Une ame honnête se guérit enfin d'un amour que l'estime n'accompagne plus. --- Maintenant je ne vous dois plus que des consolations, une amitié constante, une main protectrice. Vous vous êtes jugée vous-même & dès lors les conseils me sont interdits. Le landgrave ne part de Londres que dans deux mois; & jusqu'alors je ne vous conseille pas d'y paroître. Vous ne pouvez pas non plus exister plus longtems par les bienfaits d'un homme, qui met peut-être ce prix à votre corruption. Le séjour de cette maison doit maintenant vous être odieux, & il est, je crois, de la décence de dérober à votre amant le lieu que vous habiterez.

En croirez-vous un homme qui n'a d'autre but que d'honorer la vertu partout où il la trouve? L'estimerez-vous assez pour accepter ses services? J'ai des terres dans le Béarn: j'y suis estimé: j'y ai des amis, souffrez que je

vous y conduise. Julie a eu le bonheur de vous plaire : elle vous y accompagnera. Vous sentez, lui répliquai-je, combien il m'en doit coûter ; mais je me montrerai digne du moins du secours généreux que vous m'offrez : monsieur, je l'accepte. —— O fille, digne d'un meilleur sort, ce sacrifice vous pese ; mais n'oubliez pas que l'on n'en fit jamais à la vertu qui n'ait été récompensé.

Je lui pris une main que j'inondai de mes larmes. —— Point de remerciments, je vous en conjure. Malheur à l'homme qui voit l'innocence en danger, sans la secourir. Il sonne ; une touriere entre. Il la prie de faire descendre Julie, & me dit : sechez vos larmes : le cœur de ma pupile est pur, & le sera toujours, à ce que j'espere : ne lui apprenez point qu'il est des instans dans la vie où il est douloureux d'écouter la raison. Malgré le trouble affreux que j'éprouvois, je ne pus m'em-

pêcher de l'admirer. En vérité, dans ce moment, ce n'étoit point un homme. Sa figure étoit rayonnante de cette joie dont le foyer n'existe que dans une belle ame. C'étoit le Dieu de l'humanité.

Il entendit Julie qui s'approchoit, il prit soudain le ton de la gaieté franche, & l'on ne se seroit jamais douté de la scene attendrissante qui venoit de se passer entre nous. Il courut embrasser Julie. —— Bonjour, ma chere fille. Comment te portes-tu? bien, mon pere, lui dit-elle, avec ce ton de reconnoissance attendrie, qui va jusqu'au cœur. —— Eh bien, te sens-tu en disposition de faire un grand voyage?..... oui: tu as beau me regarder avec étonnement: mademoiselle a des affaires qui l'appellent en Béarn; elle veut bien m'agréer pour son écuyer, & j'ai cru ne pas te déplaire en te nommant à sa suite. Elle alloit lui répondre. -- Mais, vous m'avez agréé pour votre tuteur,

& cela me devient permis. Il eſt tard, vous n'avez pas trop de temps pour faire vos préparatifs, ni moi pour pourvoir à ce qui m'eſt néceſſaire, il faut nous ſéparer. Soyez prêtes à partir, je ſerai demain à ſix heures du matin à votre porte. Ne me faites point attendre, car je gronderois. Une heure ſuffira pour charger vos malles. Tenez-moi du chocolat tout préparé, Julie, nous le prendrons tous trois enſemble, & nous partirons à ſept heures. Nous irons, ſi vous le voulez bien, à petites journées, parce que je voyage avec mes chevaux, & je ne veux pas les fatiguer.

Approuvez-vous cet arrangement, me dit-il? --- Pouvez-vous me conſulter, lorſque c'eſt à vos conſeils que je devrai le bonheur de ma vie?

Il alloit nous quitter: ——mais, à propos, je ſuis un étourdi: il faut que je parle à l'Abbeſſe. Daignez attendre un moment, je veux la voir en votre

préſence. Il pria la même touriere d'aller l'avertir. Elle tarda long-temps, il y avoit ſans doute une toilette à faire. En attendant, le Comte plaiſanta avec nous, plein de cette gaieté franche, qui n'eſt vraiment que le partage des bons cœurs. Il goûtait délicieuſement le plaiſir de faire des heureux, & dans le fond, en eſt-il de plus pur ? J'ai fait une remarque en lui, qui feroit un talent bien dangereux dans un cœur corrompu, c'eſt qu'il poſſede au ſuprême degré l'art de compoſer ſa figure, en ſorte qu'il eſt impoſſible de démêler en l'abordant, les impreſſions précédentes que ſon ame pourroit avoir reçues. Il en fit uſage dans ce moment, d'une maniere bien flatteuſe & bien délicate pour moi.

L'Abbeſſe parut. Il lui parla avec ce ton d'égalité que les grands ſavent prendre entr'eux ; mais il ne me nomma jamais à elle, qu'en laiſſant appercevoir ſur ſon viſage, les marques du

plus profond respect. Je vous prive de deux pensionnaires, Madame, lui dit-il, mais des affaires d'intérêt exigent le départ de Mademoiselle. Les informations que j'ai prises à son sujet, & les fortes recommandations que j'ai reçues pour elle, vous prouveroient que vos allarmes étoient mal-fondées, s'il m'étoit permis de reveler le secret d'autrui. Qu'il me suffise de vous dire que vous avez possédé peu de pensionnaires qui eussent plus de droit au respect général, & que je n'ai pas cru trop faire moi-même, en la suppliant de trouver bon que ce fût moi qui eût l'honneur de la conduire. Comme il ne seroit pas décent qu'elle voyageât seule, je l'ai suppliée d'agréer les soins de ma pupille. Cependant, comme il est intéressant pour elle de dérober sa marche à des ennemis injustes, je vous prie que sa sortie de votre couvent, & la part que j'y ai, soit un secret entre nous. Je

crois pouvoir y compter. J'ose vous conjurer, Madame, de ne pas oublier que j'y compte. On ne pouvoit donner à l'Abbesse une leçon plus fine, ni me rétablir d'une maniere plus forte dans l'esprit de toute la Communauté. Après nous avoir encore recommandé de nous tenir prêtes pour le lendemain, il sortit.

On se peindroit difficilement la stupéfaction de l'Abbesse. Elle voulut balbutier quelques excuses. Je lui répondis avec dignité, que je n'avois point à me plaindre des égards que l'on avoit eus pour moi dans sa maison, & qu'elle ne m'en devoit aucunes. Elle chercha de vains prétextes, comme font ordinairement les gens qui sont dans leur tort. Ma santé, me dit-elle, ne m'a pas permis depuis long-temps d'avoir l'honneur de vous voir, mais si près de nous quitter, j'espere que nous ne nous séparerons point sans que vous me fassiez l'honneur de souper chez

moi. Malgré l'embarras inévitable qu'amene la veille d'un départ, j'aurai cet honneur-là, lui dis-je : lui faisant une révérence moitié polie, moitié protectrice, je me retirai. Est-ce que vous irez, me dit Julie en rentrant chez moi ? --- Sans doute. Rien ne punit tant les petites ames que de leur prouver que l'on n'a point de rancune contr'eux. Les bouder, c'est se mettre, pour ainsi dire, à leur niveau.

On s'imagine bien qu'elle pétilloit d'impatience d'apprendre ce qui s'étoit passé : pourquoi ce changement ? pourquoi ce voyage inattendu ? Quoique le Comte m'eût paru desirer que j'usasse de réserve avec elle, cette excellente fille étoit trop dans ma confidence, pour lui rien cacher. Je l'instruisis donc de tout : & ce ne fut pas sans répandre bien des larmes. Je vais vous affliger, me dit-elle en m'embrassant, quand j'eus fini ; mais j'ai pensé

comme le Comte: je n'ai jamais eu bonne idée de votre libérateur. Quand on fait du bien à quelqu'un à son insçu, que l'on se cache, à la bonne heure; mais dès que l'on se montre, voiler son nom, c'est inspirer de la défiance. Ma chere maîtresse, car je vous regarde comme telle, sans le sentiment que ce jeune homme vous a inspiré, sentiment inévitable, je suis sûre que vous penseriez comme nous. Mes larmes inondoient mon visage; mais je n'avois rien à répondre. Je sentois qu'elle avoit raison. Les excuses, que jadis mon libérateur m'avoit données de ce mystere, me paroissoient alors captieuses tout comme à eux. --- Allons, un peu de force, ma belle maîtresse. --- Appelle-moi ton amie, à la bonne heure. — J'ai encore l'opinion que vous êtes au-dessus de ce que vous voulez paroître; mais ceci, c'est votre secret; je ne l'apprendrai que quand vous

m'en jugerez digne. Je lui ferrai la main; ce fut toute ma réponse.

Il fallut préparer tout pour notre départ: cela nous occupa le reste de la journée. L'heure de me rendre chez l'Abbesse, arriva. Je voulus que Julie m'y accompagnât. En y entrant, je la lui présentai, parce qu'elle ne l'avoit point priée. Je vous ai amenée mon amie, lui dis je. Vous trouverez bon que je ne me sépare pas de ceux qui m'ont tenu fidelle compagnie. Comme les mots emportoient avec eux l'épigramme, elle fit un peu la grimace, mais cela m'étoit indifférent. Le souper fut bien cérémonieux, bien guindé; l'on m'y fit cependant toutes les fausses afféteries, toutes les politesses contraintes, dont on accable ordinairement ceux avec qui l'on eut des torts, & que l'on dédaigna injustement. Presque toute la Communauté y étoit, excepté le Directeur qui avoit soufflé la discorde. Toutes les Religieuses

avoient le visage allongé; & je crois que celles qui m'avoient rapporté mes cadeaux prétendus enchantés, se repentoient un peu de leur excès de zele, & auroient bien voulu les tenir encore.

Malgré le peu de disposition que j'avois à la gaieté, je pris sur moi d'agir avec enjouement. J'eus l'air de ne pas m'appercevoir de la gêne que leur causoit ma présence; & je voulus au moins leur laisser des regrets de ne m'avoir pas cultivée davantage. C'étoit peut-être là meilleure leçon que je pusse leur donner. Enfin à minuit, sous prétexte de la nécessité où je me trouvois de me lever de bonne-heure, je pris congé de ces dames. J'essuiai toute l'hypocrisie des grandes ambassades, & je me retirai avec ma fidelle Julie, qui eut aussi sa bonne part de tous les complimens mielleux que l'on nous prodigua.

Nous ne nous couchâmes pourtant pas: & je ne sais comment cela se fit,

mais nous gagnâmes quatre heures du matin, avant d'y avoir ſongé. Julie, qui ne s'occupoit que des moyens de me diſtraire, fit mille ſingeries, contrefit toutes les Religieuſes tour à tour, me fit cent contes plaiſans, & recommença dix fois le chocolat, qu'elle préparoit pour le Comte; elle le renverſoit à chaque inſtant en folâtrant. Enfin l'heure, où nous attendions le Comte, arriva preſque ſans que nous nous en fuſſions apperçues. Il fut ponctuel. On vint nous avertir. On emporta mes malles, & je ſortis de cette maiſon, ſans regret pour elle, mais non ſans ſentir vivement que je mettois une barriere éternelle, peut-être, entre l'objet de mon amour & moi.

Le Comte nous reçut comme un pere tendre qui revoit ſes enfants. On pourroit dire qu'il avoit pour nous le cœur d'un vieillard, dans l'enveloppe d'un jeune homme; car à peine a-t-il trente ans : & ſa réputation étoit ſi

bien établie, que la médisance n'auroit osé même sourire en le voyant servir de guide à deux jeunes personnes comme nous. Je vis combien il étoit aimé, par l'accueil que tous ses gens firent à ma pauvre Julie. Ils l'embrasserent tous comme une sœur chérie, & chacun s'empressoit de faire sa cour au Comte, en marquant de l'amitié à sa pupille : il y avoit dix ans qu'ils ne l'avoient vue, & ils la connoissoient tous. C'étoit une preuve que le Comte étoit constant dans ses gens : préjugé tout au moins aussi favorable pour le maître que pour les domestiques.

Quand je n'aurois pas été prévenue que le Comte étoit un très-grand Seigneur, il m'eût été facile de le présumer à la maniere dont il voyageoit. Nous étions, lui, Julie & moi, dans une berline à six chevaux. Son Secrétaire, son Intendant, & son Maître d'hôtel, suivoient dans une autre voiture à quatre ; & son valet-

de-chambre avec deux gens de livrée, & deux palfreniers qui menoient en main deux chevaux de selle, nous accompagnoient à cheval. Ainsi, nous étions onze personnes, & nous occupions dix-sept chevaux. On ne peut guère voyager d'une maniere plus magnifique.

Pendant cette route, qui fut longue, il employa tout pour me distraire : soins obligeans, propos aimables, conversations spirituelles, anecdotes curieuses, narrées avec infiniment de gaieté & de finesse ; chose assez rare. Malgré tout cela, je fus souvent rêveuse. Il m'en fit un jour, poliment, la guerre. Je puis parler librement devant elle, me disoit-il, en montrant Julie, car je vois aux bontés dont vous l'honorez, que vous n'avez rien de caché pour elle. Qui peut causer cette mélancolie, où je vous vois souvent plongée ? que regrettez-vous ? --- Ah ! vous me taxez

riez vous-même de trop de légereté, si j'étois si promptement guérie. Il est encore une réflexion qui m'occupe & me tourmente. Quelque soit l'homme qui m'a délivrée de ma prison, il a tout fait pour moi. Je lui dois peut-être d'avoir échappé au supplice, que la prévention de mes Juges pouvoit me préparer. Depuis ce temps, je n'ai existé que par ses bienfaits ; je ne possede pas une bagatelle qui ne soit un de ses dons ; & lorsqu'il aura connoissance de ma fuite, sous quel jour affreux ne dois-je pas m'offrir à son esprit ! N'aura-t-il pas le droit de me regarder comme un monstre d'ingratitude, & comme la plus méprisable de toutes les créatures ? Ajoutez à cela, dit le Comte en souriant, son désespoir extrême, en apprenant la perte d'une amante adorée. --- Ah ! ne plaisantez point : que me fait son amour, s'il n'étoit point légitime ? Mais ma réputation est tout pour moi. ---

Ce font-là les petits détours d'une flâme mal éteinte, qui cherche encore des moyens de se montrer sans rougir. Mais parlons sérieusement : si votre amant n'a eu que des vues criminelles, n'êtes-vous pas dégagée de tout envers lui, dès que vous vous en appercevez ? On peut être ingrat, sans honte, envers un homme qui ne pensa qu'à lui en nous obligeant. Lorsqu'une femme a affaire à un séducteur, & qu'elle compte les sacrifices qu'il a faits pour elle, elle doit se demander à elle-même, si véritablement il en eût fait de pareils pour conserver sa vertu ? Il y a à parier qu'elle sentira à merveille que non, &, dès-lors, que lui doit-elle ? Sa reconnoissance seroit une espece de complicité des intentions de son amant ; pourroit-elle se l'avouer sans honte ? Mais si votre libérateur, en vous obligeant, n'a eu que des vues pures ; s'il vous aime véritablement ; s'il est digne de vous,

comme je le desire de tout mon cœur, son amour ne le laissera pas tranquille. Il vous cherchera. Vous ne serez pas toujours obligée de vous cacher ; il pourra vous retrouver ; & quand il saura les motifs de votre retraite, il vous en estimera davantage ; vous lui en deviendrez plus chere. Je vous avouerai même qu'en recommandant le secret à l'Abbesse, j'ai plutôt eu le Landgrave en vue, que ce jeune homme que je ne connois point, & que sa liaison seule avec cette Roger, m'a rendu suspect.

Passez-moi cet amour-propre, qui m'est pardonnable, parce qu'il est fondé sur la droiture que l'on me connoît. Si votre amant a le cœur dépravé, il n'approchera point d'une femme que le Comte de Ben *** a pris sous sa protection ; mais s'il est honnête, ce sera une raison de plus pour lui de se montrer.

Ces réflexions que je n'avois point faites

faites avant lui, me frapperent : elles firent plus, car même elles ramenerent le calme dans mon cœur. Je ne sais pas si j'en dois accuser l'amour, mais une voix secrette me disoit que mon libérateur étoit tel que je me l'étois peint d'abord. Je sentois qu'il ne me seroit pas impossible de le retrouver un jour. Il n'y avoit que le portrait que le Comte m'avoit fait de cette Roger, que je ne pouvois allier avec le ton de décence & de vertu qu'elle m'avoit fait voir. Je vins enfin à penser qu'une fausse recherche avoit pu en imposer au Comte; & cette supposition, jointe à l'espoir de me montrer un jour aux yeux de mon amant, plus digne de lui, par le sacrifice que j'avois fait, répandit plus de gaieté dans mon imagination. Notre société s'en ressentit, & je continuai notre voyage avec une sérénité d'esprit, qui combla Ben *** de joie.

Nous arrivâmes enfin au bout de

dix - huit jours dans les terres de Ben ***. Il me plâça dans une petite maiſon à lui, éloignée au moins d'un quart de lieue du château qu'il habitoit ordinairement, lorſqu'il venoit dans cette province. Il avoit, en partant de Poitiers, écrit à ſon homme d'affaires, & je la trouvai conſéquemment garnie de tous les petits meubles convenables au ménage d'une jeune perſonne. Julie & un vieux domeſtique, qui avoient la confiance du Comte, composerent ſeuls ma maiſon. Il m'y établit, dès en arrivant, & nous quitta pour aller habiter ſon château.

Le ſurlendemain de notre arrivée, il m'envoya prier par un de ſes gens, de trouver bon qu'il vînt me demander à dîner, & qu'il m'amenât un de ſes amis. Il arriva en effet ſur les onze heures du matin, & il me préſenta le Commandeur d'Holney.

Des affaires, me dit le Comte, me rappellent inceſſamment à Paris; ſouf-

frez, ma pupille, que le plus digne de mes amis veille sur vous en mon absence. Si je connoissois un homme plus respectable, je le chargerois de ce soin. Je marquai au Commandeur combien j'étois sensible à l'honneur qu'il daignoit me faire. Je vous verrai souvent, me dit-il, Mademoiselle, si ma présence vous est agréable. Vous le voyez, mon âge ne tire point à conséquence, & je puis multiplier mes visites, sans que l'on y trouve à redire.

Quand aurons-nous le bonheur de vous revoir, dis-je au Comte? Je l'ignore, me répondit-il, cela dépendra du terme d'un procès que j'ai, contre la plus respectable de toutes les femmes. J'entrevois cependant un moyen de conciliation, & s'il réussit, cette affaire sera plus vîte terminée. Le Commandeur me regardoit avec des yeux attendris. Pauvre enfant, vous avez donc bien souffert? --- Je vois bien que vous avez instruit Monsieur de

toutes mes aventures, dis-je au Comte? ---- Il l'a bien fallu, me dit-il en badinant, vouliez-vous donc qu'il me prît pour le raviſſeur d'une belle, que je ſerois venu cacher au bout du monde? il me l'auroit joliment pardonné, avec ſa vertu ſévere.

Depuis long temps je n'avois paſſé une journée auſſi délicieuſe. Il faiſoit beau, quoique nous fuſſions dans l'hiver. Le Comte voulut me faire voir tous les agréments de la jolie maiſon où j'étois. Un petit jardin, un verger, & un boſquet agréable, en formoient toutes les dépendances. De hauts murs, & un foſſé profond environnoient la totalité; en ſorte que, le ſoir, lorſque la porte d'entrée étoit fermée, & qu'un pont-levis qui la précédoit, étoit levé, j'étois à l'abri de toute inſulte. A l'heure du dîner, Julie voulut ſe retirer; ils ne le ſouffrirent pas: ils exigerent qu'elle mangeât avec nous. Si la haute nobleſſe ſavoit combien, dans de cer-

taines circonſtances, il y a du mérite à deſcendre ainſi de ſon élévation, & combien cela ajoute à ſa conſidération & au reſpect de ſes inférieurs, je ſuis perſuadée qu'elle ſe procureroit ſouvent un avantage, dont elle affecte quelquefois de dédaigner le prix.

Le ſoir arriva. Je ne pus voir partir le Comte ſans répandre des larmes. J'ignore, lui dis-je, les événemens qui me ſont réſervés, & ſi je jouirai jamais du bonheur de vous revoir, mais partez avec la certitude que ma reconnoiſſance m'accompagnera juſqu'au tombeau. Si je vis, un jour viendra peut-être où je vous prouverai que j'étois digne de vos bienfaits à plus d'un titre. Juſques-là, je ſaurai toujours du moins les juſtifier par ma conduite : c'eſt maintenant le ſeul prix que je puiſſe y mettre. — Ce diſcours, me répondit-il, me confirme dans l'idée que j'ai toujours eue, que vous ne m'aviez pas tout confié. Je crois en de-

viner la raiſon, & elle ne fait qu'a-jouter au reſpect que vous méritez, & à l'opinion que j'ai conçue de la nobleſſe de votre caractere. Soyez heureuſe, voilà mon ſeul deſir, voilà l'unique but qu'ont eu mes ſoins; & fuſſiez-vous née du ſang des Rois, n'oubliez jamais que la vertu eſt l'unique principe du bonheur.

Ils partirent. Je reſtai juſqu'au printems dans ma ſolitude. Une bibliotheque choiſie, un clavecin, & la ſociété de ma Julie, y firent mes délices, & les jours s'écoulerent ſans que je m'en apperçuſſe. Le Commandeur me tint parole. Il vint me voir ſouvent, & ſa tendre amitié ne contribua pas peu à me rendre mon ſéjour agréable. Il m'entretenoit quelquefois de mes malheurs. Il me parut que de tous les êtres qui y figurent, Charles étoit celui qui l'occupoit le plus. Il ne ceſſoit de me faire des queſtions à ſon ſujet. Tantôt c'étoit ſur ſon caractere, tantôt ſur

sa figure, tantôt sur la nature des sentiments que je lui avois inspirés. Je n'ai qu'un regret, me disoit-il quelquefois, c'est que vous ne soyez pas arrivée dans ces cantons quelques jours plutôt : j'ai eu pendant plusieurs mois la compagnie de quelqu'un qui a long-temps voyagé en Angleterre; peut-être ne vous eût-il pas été inconnu, & nous aurions pu en tirer des éclaircissements qui nous eussent été utiles : mais il est parti pour se rendre à Malthe, & je doute de pouvoir le rejoindre de si-tôt.

Les heures & les jours se passoient, & je commençois à être inquiette de Ben ***, dont nous n'avions point reçu de nouvelles depuis quelques couriers. Le Commandeur que j'avois vu la veille, revint le lendemain. Cette visite inattendue, car il n'étoit point dans l'usage de m'en faire ainsi coup sur coup, me surprit : — Ah! vous avez quelques choses de fâcheux à m'apprendre ! — De fâcheux ! non

pas précisément. J'ai reçu des lettres de Ben ***. — Eh bien, m'écriai-je avec empressement ! — Il me mande que votre ravisseur a quitté Londres, & que vous pouvez y reparoître sans crainte. D'ailleurs, voici sa lettre ; vous êtes trop raisonnable pour vous dissimuler les raisons, qui forcent Ben *** à vous faire cette ouverture ; mais la nécessité.... — La nécessité ! — Lisez, me dit-il en me présentant la lettre. Voici cette lettre toute entiere ; elle est trop présente à mon esprit, pour qu'elle s'en efface jamais.

« Mon cher Commandeur, vous » n'avez point ignoré l'espoir que ja» vois d'unir mon sort à la Marquise de » Ben ***, & de terminer ainsi le pro» cès qui nous divise ; mais soit haine » de sa part, soit mal-adresse de nos » amis qui s'en sont mêlés, soit qu'elle » ait le cœur prévenu, ce que je sup» pose avec plus de raison, soit enfin » défaut de mérite de mon côté, je

» vois mon bonheur qui m'échappe ?
» je dis mon bonheur, non pas du côté
» de la fortune, dont je ne fais cas
» que pour être utile à mes amis, mais
» du côté de la femme vraiment ado-
» rable, à laquelle je me vois forcé
» de renoncer. Je ne l'ai vu qu'une
» fois, & elle a fait sur moi une im-
» pression profonde. Je sens d'autant
» mieux ma perte, que j'avois conçu
» quelqu'espoir. Je croyois qu'elle m'a-
» voit vu avec une sorte d'intérêt.
» Comme je n'avois que les vues les
» plus pures, je n'avois point fait diffi-
» culté de m'expliquer presque tout de
» suite. Elle ignoroit encore mon nom :
» notre charmante amie, la Marquise
» de Soligny, avoit jugé ce prélimi-
» naire nécessaire, & je crois qu'elle
» avoit tort. Avec une femme du ca-
» ractere de Madame de Ben ***, il
» ne faut rien faire qui sente la ruse.
» J'étois à ses pieds. Une fatale lettre
» tombée de ma poche, lui a tout ap-

» pris. Elle s'est crue jouée. La scene
» se passoit à Passi. Elle est repartie
» aussi-tôt pour Paris, outrée contre
» nous. Madame de Soligny espere en-
» core, mais quant à moi, je n'espere
» plus.

« Actuellement mes devoirs sont
» changés. Je ne lui disputerai certai-
» nement pas une succession, dont
» mon oncle ne pouvoit faire un plus
» noble usage, & s'il faut absolument
» que cette affaire fasse de l'éclat, je
» sais le parti que je dois prendre pour
» que cet éclat même lui en assure la
» propriété d'une maniere irrévocable.
» Mais vous sentez, Commandeur,
» quel changement la perte d'un bien
» dont j'espérois jouir, apporte à ma
» fortune actuelle. J'avois pris sur cet
» espoir, des engagements qu'il faut
» remplir. Appellé un jour à ce dégré
» d'opulence, je m'étois vu forcé,
» pour ainsi dire, de monter ma
» dépense sur un ton qui y répon-

» dît. Il faut que je retranche mon
» train ; & quand le public ſera inſtruit
» de ma façon d'agir avec Madame de
» Ben ***, perſonne ne blâmera cette
» réforme. Lorſque j'aurai payé mes
» dettes, premier devoir d'un galant
» homme ; de quatre-vingt mille livres
» de rente que je poſſede en propre,
» à peine m'en reſtera-t-il cinquante.
» Vous ſavez les dépenſes qu'entraîne
» le ſéjour de la Cour, de Paris, & de
» mon Corps, où je ſuis contraint de
» ſoutenir le nom que je porte.

» Ce qui me déchire vraiement le
» cœur, c'eſt de perdre la ſatisfaction
» d'être utile à un nombre d'infortunés
» qui n'exiſtoient que par mes ſoins.
» Le ſort de notre jeune amie m'in-
» quiete également, ou pour mieux
» dire, plus vivement encore. Mes
» terres de Béarn étant les plus éloi-
» gnées, ce ſont celles que je me ſuis
» décidé à vendre, avec d'autant moins

E vj

» de peine, que cette vente ne démembre
» point les domaines attachés depuis
» tant de ſiecles à ma maiſon, puiſ-
» qu'elles nous viennent par les fem-
» mes. Annoncez-lui donc cette nou-
» velle avec ménagement.

» Le Landgrave n'eſt plus à Lon-
» dres, elle peut y retourner. Voici
» cent louis que je vous fais paſſer
» pour ſon voyage; c'eſt en honneur
» tout ce que je puis faire. N'allarmez
» point ſa délicateſſe, en les lui pré-
» ſentant comme un don, mais faites-
» lui concevoir que la ſuppoſant d'une
» maiſon illuſtre, c'eſt un ſimple prêt
» que je lui fais.

» Adieu. Je m'en rapporte à votre
» prudence, & ne prends point la li-
» berté de vous donner d'avis. C'eſt
» une grande conſolation pour moi
» dans ce moment d'être généralement
» aimé; perſonne ne ſe réjouira de mon
» déſaſtre, ſi c'en eſt un que de ſacri-

» fier une fortune immenſe pour en
» faire jouir la femme la plus reſpec-
» table de notre ſiecle.

» Je ſuis bien avec le Souverain,
» parce qu'il ſait que je le ſers de
» toute mon ame ; je ſuis bien avec
» les Courtiſans, parce que je n'ai ja-
» mais été leur concurrent, & que je
» n'ai jamais uſé de mon crédit que
» pour faire obtenir aux autres, ce
» que je pouvois demander pour moi.
» Je n'irai plus, en habit couleur de
» muraille, répandre par-ci, par-là,
» quelques ſecours : voilà tout mon
» chagrin ; mais ſi mon cœur y perd,
» ma réputation y gagnera ; car à me
» voir dans cet équipage, on me ſup-
» poſoit des maîtreſſes.

» Vous ne ſavez pas quel eſt le plus
» inconſolable de l'aventure, c'eſt mon
» pauvre Comtois, en qui ſeul j'avois
» confiance pour mes excurſions aumo-
» nieres ; il ſe déſole ; il ne retrouvera
» plus les doux moments, dit-il, que

» je lui ai fait passer. Mais qu'y faire? » Il faut être juste avant d'être libéral.

» Mes respects à vos Dames, & » mille tendres amitiés à mes deux » pupiles. Si Germance desire que Ju- » lie l'accompagne jusqu'à Paris, con- » sentez-y ; il me semble même que » c'est assez dans l'ordre. Je vous em- » brasse ».

Oh Dieux ! m'écriai-je, en achevant de lire ; il est donc vrai que ceux qui méritent le plus d'être heureux, sont toujours ceux qui le sont moins. — Vous voyez, me dit le Commandeur, qu'il n'y a pas à balancer, il faut partir. Mais voilà peut-être le moment de vous acquitter avec votre bienfaiteur. Comment, lui dis-je avec empressement? — Ecoutez-moi. Il regarde son mariage comme manqué : je n'en juge pas de même. Je suis le meilleur ami de Madame la Marquise de Ben ***, & l'homme peut-être qui possede le plus sa confiance : elle ignore totalement

que je ſois lié avec le Comte : elle eſt veuve de ſon oncle, mort aſſaſſiné, mais qui eut le temps de lui laiſſer toute ſa fortune par teſtament, qui ſans cela appartenoit de droit au Comte : ſes amis avoient imaginé de confondre leurs intérêts par un mariage ſortable, à tant d'égards ; je crois qu'une paſſion malheureuſe eſt le véritable motif des refus de Madame de Ben ***, & qu'elle auroit autant d'envie de ſe débaraſſer d'une fortune qui la gêne, que le Comte a de deſirs qu'elle la garde : cette gêne vient d'une clauſe du teſtament, qui aſſure la totalité de la fortune à madame de Ben ***, ſi elle ſe remarie & qu'elle ait des enfants, choſe très-poſſible, puiſqu'à peine a-t-elle vingt-deux ans ; mais ſi elle ne ſe remarie pas, à ſa mort, tous ces biens retourneront au Comte, s'il lui ſurvit, ou à ſes deſcendans : elle ſent à merveille qu'en épouſant celui qui régne dans ſon cœur, ce ſeroit mal

uſer de la générosité du teſtateur, en dépouillant à jamais les ſiens d'un héritage ſur lequel ils avoient des droits ſi conſtants : quelques préventions ſuppoſées ſont les ſeules armes qui lui reſtent pour refuſer ſa main au Comte : mais elle eſt pleine de vertu & de raiſon, & avec une femme comme elle on ne doit pas douter qu'elle ne ſe rende à l'évidence : c'eſt à vous que cet ouvrage eſt réſervé. — Achevez, que faut-il faire ? — Auriez-vous de la répugnance à ce que je vous adreſſaſſe à elle ? Le prétexte de vous réhabiliter dans l'eſprit de votre famille, car enfin, malgré le ſilence que vous gardez à cet égard, tout annonce en vous une origine honnête, ce prétexte lui paroîtra plauſible. Vous avez de trop grandes obligations au Comte pour rougir d'en faire l'aveu, & alors ce ſera mettre ſous ſes yeux en évidence, la vertu d'un homme dont elle ſemble douter. Cela ſera d'autant plus naturel,

que j'aurai moi-même l'air d'ignorer la part qu'il a à vos aventures.

Me voilà prête, lui dis-je. Je saisis avidement cet espoir. Oui, je dois cet aveu aux bontés dont vous m'avez honorée. Je suis en effet d'un sang illustre : mais me blâmez-vous de l'avoir caché ? Quoique je n'aie pas le moindre reproche à me faire, je ne me suis cependant jamais montrée aux yeux des étrangers, d'une maniere à pouvoir décliner mon nom sans rougir. Je l'ignorois moi-même, lorsque je fus enlevée de Londres. Je ne l'ai pas cru fait pour être affiché par une fille, qui, à bien des égards, pouvoit passer pour une aventuriere. Souffrez donc que je vous le taise encore. Je garderai le même silence, peut-être, avec Madame de Ben ***; cela dépendra de la maniere dont j'en serai accueillie. Je vous en instruirai moi-même quelque jour, car vous n'ôteriez pas le

droit à votre pupille, de vous entretenir de sa reconnoissance. Puissai-je réussir au gré de vos desirs, & être l'instrument heureux du bonheur de mon bienfaiteur !

Comme la saison étoit encore mauvaise, & que les chemins étoient détestables, mon départ fut fixé à quinze jours après. Le Commandeur employa ce temps à me mettre au fait du caractere de Madame de Ben ***, & de la maniere dont je devois m'y prendre pour l'intéresser. Enfin le temps de mon départ arriva. J'écrivis auparavant au Cómte, tout ce que mon amitié vive put m'inspirer.

Je partois avec l'espoir de lui rendre un service signalé, & j'étois heureuse, autant que m'en laissoient la liberté & l'amour que j'avois pour mon inconnu; amour que je combattois vainement & que je ne pouvois éteindre. Hélas! les bontés, les conseils, la tendre ami-

tié de Madame de Ben ***, n'en sont pas encore venu à bout ; & je sens que je conserverai jusqu'au tombeau, une flamme aussi dévorante, qu'elle est sans espoir.

Enfin, je quittois ma chere solitude, & ne la quittois pas sans regret. J'allois rentrer sur le théâtre du monde, où jusqu'alors je n'avois éprouvé que des infortunes, & cela ne m'inspiroit pas beaucoup de goût pour y reparoître. Le Commandeur eut la bonté de me conduire jusqu'à Bordeaux, où ses soins m'avoient fait préparer une voiture. Après avoir reçu ses dernieres instructions, & ses lettres pour Madame de Ben ***, je pris la route de Paris avec ma chere Julie, qui, maintenant instruite de ce que je suis, ne veut plus me quitter, & se flatte de faire consentir son protecteur à ce projet. A mon arrivée, je me présentai chez Madame de Ben ***.

Vous n'ignorez point, Madame, les bontés dont elle m'honore. Je n'ai ajouté au récit de mes aventures, que ma derniere conversation avec le Commandeur, que je lui ai toujours cachée. Vous en sentez la raison. J'espere que, par ses soins obligeans, je me trouverai bientôt réhabilitée dans le sein de ma famille. Elle m'a paru desirer que je vous instruisisse de l'histoire de ma vie, & je m'y suis prêtée avec d'autant de plaisir, que je sais, Madame, que vous êtes de toutes les femmes, celle pour qui elle ressent la plus sincere estime.

*Continuation de la Lettre de la Marquise de Ben ***, à la Marquise de Nancré.*

Je ne te dirai qu'un mot, ma chere & bonne amie ; car ce paquet sera déja énormement gros. Tu verras par l'histoire de notre cher enfant, qu'il m'est

impossible de ne pas rendre justice aux dignes qualités du Comte de Ben *** ; que de noblesse dans sa conduite ! c'est un tour que ce Commandeur m'a joué pour me le faire estimer. Eh ! avoit-il besoin de cette ruse ? je l'estimois déja. Je voulois m'ensevelir dans un cloître pour lui rendre justice ; mais l'aimer ! ah ! cela dépend-il de nous ?

Te l'avouerai-je ? je suis épouventablement déchirée. Ce Saint-George...., on n'en a point de nouvelles. Il n'a point paru à Malthe. Un de ses oncles m'en parloit hier avec inquiétude. Qu'est-il devenu ? peut-être est-il mort ! Je ne sçais pas ce qui doit m'arriver, mais depuis quelques temps, les plus noirs pressentiments me poursuivent. O Dieu ! quel est mon état ! Il me semble que s'il avoit prononcé ses vœux, je serois délivrée d'un poids énorme.

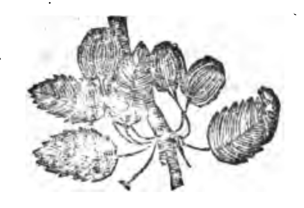
Jusqu'à présent, mes soins ont été vains. Je n'ai pu découvrir l'amant de

notre petite Germance. Je ne ſçais pas ſi c'eſt parce que mon cœur eſt dans la même ſituation que le ſien ; mais je ſuis, comme elle, diſpoſée à le croire un honnête homme. Cette Madame Roger a diſparu : on ne ſçait ce qu'elle eſt devenue. Sans cela, je l'aurois fait queſtionner de maniere que peut-être euſſions-nous reçus quelques éclairciſſements. Mais ce Charles : qu'en dites-vous ? On a beau dire, je l'aime, moi, & je parierois que c'eſt un galant homme.

Adieu, ma toute belle, revenez bien vîte, c'eſt-à-dire auſſi-tôt que vous pourrez le faire ſans altérer votre ſanté. Je n'ai jamais eu tant beſoin de vos conſeils, je voudrois m'enſevelir pour toujours ; je voudrois céder aux deſirs de mes amis ; je voudrois....... & cependant aucun de ces partis ne me promet la félicité.

Le Commandeur vous embraſſe. Il

repart demain. Il faut qu'il ſoit à Montfort pour les couches de ſa niece, Madame de Sancey. Que ne puis-je le ſuivre à Montfort ! quels jours heureux j'y ai paſſés !



LETTRE XXIV.

Le Chevalier de Saint-Georges, à la Fleur.

IL sembloit que je prévoyois ce qui devoit arriver en te renvoyant à Paris. Veille plus que jamais. Le Landgrave part demain pour consommer son horrible projet. Il sait qu'elle est seule; que tous ses amis sont absens. Il croit l'instant propice. L'argent ne te manque pas : répands-le avec profusion ; entoure sa maison de gardes jour & nuit. Songes que tu me réponds d'elle sur ta tête.

O Dieux ! quel état épouvantable que d'être toujours sur les traces d'un monstre ; de me trouver réduit au ministere affreux d'être, pour ainsi dire, son complice, pour faire avorter tous ses projets :

projets : & s'il le savoit ! il me sacrifieroit sans remords à sa vengeance. Eh bien ! que m'importe ? Je n'aurois du moins pas pendant ma vie, souffert l'odieux succès du crime.

Détestable procès ! pourquoi l'a-t-elle gagné ? pourquoi le Comte de Ben *** est-il si généreux ? Eh, sans cela, je serois son époux aujourd'hui. Quel souverain oseroit alors me l'arracher ?

Infortuné Marquis de Ben *** ! tu crus, à ta mort, en la comblant de biens, récompenser mon généreux amour ! Quelle erreur t'aveugla ! tu n'as fait qu'accroître nos maux en l'éloignant de moi pour jamais. Eh ! ne connoissois-tu pas la noblesse du cœur de ton épouse ?

Quels combats affreux j'ai éprouvés à [illegible] ! Fatals papiers ! devois-je aussi consentir à tracer de ma main tous les projets de l'abominable Landgrave ? Mais sans cela, comment con-

noître à fond toute leur noirceur ? Et ce sont ces papiers qui m'ont perdu dans l'esprit de Durfaï.

Me découvrir à Durfaï ! il l'eût instruite sans doute. Juges de ses allarmes. Se donner un nouvel époux, peut-être, ou se confiner dans un couvent : des deux côtés, c'étoit la perdre, & j'en serois mort.

O toi ! depuis si long temps fidele agent de ma vertu, & de mon amour malheureux ; toi à qui la confiance que je t'accorde, permit quelquefois de me blâmer, je m'en rapporte à ta raison, qui vaut mieux que les lumieres prétendues des gens du grand monde, juges si j'ai tort. Mais du moins redouble de zele & d'attention, & conserve encore la plus chere moitié de ma vie.

Je ferai en sorte d'être à Paris aussi-tôt que le Landgrave. Adieu.

LETTRE XXV.

*La Marquise de Soligny à la Marquise de Beu ***.*

IL est donc décidé que, toute ma vie, je serai plus raisonnable que tout ce qui m'entoure. Je l'aurois parié, lorsque je vous pressois, avant mon départ de Paris, de me conter l'histoire de la belle inconnue, qu'il m'étoit réservé de lui causer la surprise la plus agréable. Mais point du tout; avec votre bisarre prudence, qui ne vaut pas, dans toute son énormité, un grain de ma folie, vous avez inhumainement fait souffrir cette pauvre petite, trois grands mois de plus. Et c'est une femme qui se flatte d'une belle passion qui fait de pareilles fautes en amour! Mais vous ne savez donc

pas ce qu'il en coûte lorſque l'on aime, & que l'on n'en connoît pas l'objet ? La pauvre petite, plus ſage que vous cent fois, auroit été, j'en ſuis ſûre, demander ſon amant à tout Paris. Point du tout : Madame l'a ſouſtrait à tous les yeux. Il ſemble que cette enfant ne ſoit créée & miſe au monde que pour elle. Et moi qui ſuis chez elle tous les jours ; moi qui ſais tout, qui connois tout, qui ai été partout, on ſe garde bien de me rien dire, de me conſulter ſur rien. Eh bien ! à la bonne heure ; vous avez gardé votre ſecret, & maintenant je garderai le mien. Vous voyez, je crois, que je ſais beaucoup ; c'eſt par cette raiſon que je me tairai.

A la fin, belle Ben ***, je ſuis parvenue à vous faire abandonner cet air tranquille qui vous ſied ſi bien. Je vous entends d'ici me crier : cruelle Soligny, dis donc, ſi tu ne veux me faire mourir. Mais, que je ſuis folle

moi-même ! je crois qu'elle se donne la peine de me lire. Bon ! elle en est déja à la fin de ma lettre.

Eh bien oui ! Il faut que je le dise ; car aussi-bien étoufferais-je moi-même, si cela duroit plus long-temps ; eh bien oui, je la connois cette dame Roger. Je connois sa fille, & ce qui vaut bien mieux encore, je connois l'amant, & j'ai été obligée de l'enchaîner à la table, sur laquelle j'écris ; car il eût été, je crois, à Paris avant que ma lettre fût finie.

A présent, ouvrez de grands yeux, femme toute prudente ! il vous a fallu trois grands mois pour la raccommoder avec sa famille ; ce qui je crois ne l'inquiete pas le plus ; encore cette grande œuvre n'est-elle pas consommée, car pour donner du prix aux choses, il faut du mystere par-tout ; moi, en une minute, je lui retrouve un amant, mais un amant charmant, jeune, riche, qui l'adore, ce qui est

vrai, qui se mouroit de désespoir de l'avoir perdue, & qui maintenant se meurt de joie de l'avoir retrouvée. Convenez donc une fois dans votre vie, que la folie est bonne à quelque chose. Je reçois ce fameux paquet : je dévore cette célebre histoire : je vois le nom de cette dame Roger ; passe, j'y fais peu d'attention, mais je vois son portrait, celui de sa fille, je suis frappée : & puis quelques pages plus bas, je vois qu'elle demeure rue de l'Oursine : j'y suis, m'écriai-je, c'est elle, je la reconnois bien-là.

Eh ! madame de Ben***, avez-vous donc perdu la tête ? ne vous ai-je pas cent fois parlé de la Marquise d'Ursai, que son mari, qui étoit un dissipateur, laissa veuve avec trois enfants, un garçon & deux filles ? ne vous ai-je pas dit cent fois que ce garçon, par son économie, avoit trouvé le secret, en peu d'années, de rétablir les affaires de son pere, & de liquider le bien de sa

mere, qui pendant long-temps fut obligée de se tenir cachée, sous un nom étranger, pour se dérober à l'avidité de ses créanciers? ne vous ai-je pas entretenu cent fois de la jeune d'Ursaï, aujourd'hui Duchesse de ***, avec qui j'ai été pour ainsi dire élevée, puisque ma mere & la sienne ne se quittoient point? Eh bien! cette Madame d'Ursaï, cette Demoiselle d'Ursaï, ne sont autres que Madame & Mademoiselle Roger, qui, loin de tous les yeux, ne voyant personne, inconnues de toute la terre; n'ayant qu'une seule domestique, ont demeuré six ou sept ans dans la rue de l'Oursine. Soyez ébahie maintenant. Voilà ceux qui ont reçu Germance, & j'en ai la certitude.

Faites-moi l'amitié, je vous prie, de vous arracher de désespoir quelques cheveux, pour n'avoir pas deviné une chose que vous saviez aussi bien que moi. Voilà cependant l'effet de la prévention; elle aveugle si bien qu'on ne

reconnoîtroit pas, je crois, sa mere en pareil cas. Et pourquoi cette prévention? parce que Ben *** est un maladroit, qui fait des informations qui n'ont pas le sens commun. Il est bienheureux, s'il en est quitte de ma part, pour une belle amende honorable aux pieds de la belle Germance.

Tout cela est beaucoup, mais c'est très-peu de choses. Et le hasard qui sert si bien les têtes un peu légeres, m'a servie à souhait. Il étoit midi, je lisois; j'avois défendu ma porte; j'aurois voulu être seule dans l'univers. Justine entre à pas de loup. Je la brusque, c'étoit dans la régle. — Un des amis de Madame desireroit la voir : veut-elle qu'il entre? — Non. — Madame absolument lui défend d'entrer? — Oui. — Quand Madame saura qui c'est, elle en sera fâchée. — Non. — Il part pour Paris : Il partira donc sans voir Madame? — Oui. — Oh! pour cela non, s'écrie une voix qui me

fait lever les yeux ; & dussiez-vous m'accabler de tout votre courroux..... Je jette un cri de joie. Comment c'est vous ? & d'où venez-vous ? C'est le ciel qui vous envoie. C'étoit..... devinez... c'étoit d'Urfaï en personne, venant d'Amsterdam, passant par Spa. Lui que dans ce moment-là je brûlois de voir ! Eh bien ! c'étoit lui que je congédiois inhumainement.

Je voulus cependant lui ménager le plaisir de la surprise. —Nous causons. Nous bavardons. Qu'avez-vous fait depuis que je ne vous ai vu ? Votre mere, vos sœurs ? D'où partez-vous ? Qui vous amene ? & tant de questions entrecoupées, que l'on ne fait vraiement qu'aux gens que l'on aime. A propos, voici une remarque que j'ai faite en faveur de la folie. Examinez deux gens qui ne se sont pas vus depuis long-temps ; à coup-sûr, s'ils extravaguent, vous pouvez dire que ce

font de bons cœurs. Dorénavant, quand je voudrai faire un ami, & m'assurer s'il mérite mon amitié, je veux être témoin de l'accueil qu'il fera à l'ami qu'il revoit après une longue absence.

Vous dînez avec moi, dis-je à d'Urfaï. J'y compte, me répondit-il, & je ne vous quitterai que pour me rendre à Paris; j'ai ordonné que l'on m'amenât ma voiture à votre porte. Ne partez que demain, lui dis-je; si matin que vous voudrez. C'est quelques heures de plus que vous me sacrifirez, vous les regagnerez en courant la nuit. Il alloit se défendre; je le veux, continuai-je. Je vous donnerai des lettres pour Madame de Ben ***, vous ne la connoissez point, ce sera un prétexte pour vous présenter chez elle. Vous en serez bien aise: elle vous fera renouveller connoissance avec quelqu'un que vous serez enchanté de re-

voir. — Puisque vous le voulez, j'obéis. Envoyez donc un de vos gens avertir les miens.

Et quelle est cette personne? — Oh! vous le saurez. — Je sonnai pour donner des ordres. Nous causâmes encore quelques instans. — A propos, & comment se porte la belle Germance? — Eh d'où savez-vous?... me répondit-il avec le plus vif empressement. D'où je sais, lui dis-je, d'où je sais! Il n'est pas bien étonnant que je sache les secrets de mes amies. — Au nom de Dieu, achevez. — Si je vous disois que c'est la fille la plus respectable, la plus digne des voeux d'un galant homme; qu'elle est de la plus illustre naissance; qu'elle vous aime autant, j'imagine, que vous l'aimez; qu'enfin c'est cette personne que Madame de Bon*** se fera une joie de vous présenter!... Il resta confondu. — Comment? Oh Dieux! est-il possible? ah vous me rendez à la vie. Elle m'aime-

roit encore ! Mais cette fuite. Ce silence affreux. Sa sortie de ce couvent ! — Lisez, lui dis-je en lui présentant le manuscrit, c'est elle-même qui va vous parler. La ressemblance du nom de Roger, & la vertu du Comte de Ben ***, ont causé tous vos malheurs.

Je n'ai jamais vu d'homme dans des transports plus vifs. Il pleuroit, il rioit, il soupiroit ; il crioit pendant cette lecture. C'étoit l'amour tout entier, mais l'amour d'une ame honnête, qui se réjouissoit de pouvoir accorder l'honneur & le devoir avec la violence de la passion. Il vouloit partir sur-le-champ. — Oh non pas, lui dis-je : vous avez reculé votre départ tout-à-l'heure par politesse ; maintenant ce sera par reconnoissance. Ce que je viens de faire pour vous le mérite. J'ai reçu ce paquet hier au soir, je n'ai pu répondre encore ; je le ferai cette nuit pendant que vous reposerez, si d'un mois vous pouvez dormir, ce dont je

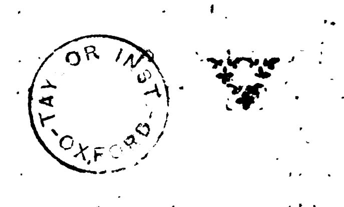
doute. Ma lettre sera plutôt rendue par vous que par le courier. — A la bonne heure : j'écrirai de mon côté à ma mere ; il est bien juste qu'elle soit instruite d'un événement qui l'intéressera presqu'autant que moi..

Nous nous mîmes à table. Jugez si nous avons pu manger. Il me découvrit l'après-dîner, ses inquiétudes, ses regrets, son désespoir, quand il avoit appris le départ de la petite. En vain s'étoit-il informé à Poitiers : personne n'avoit pu lui en donner des nouvelles. Il paroît que l'Abbesse avoit tenu parole. Il me rendit compte aussi du sujet de son voyage à Amsterdam : ceci, c'est son secret, qu'il vous confiera, s'il le juge à propos... Mais il est trois heures du matin ; j'entends déja du bruit dans sa chambre, & si je ne me trompe, je viens d'entendre les chevaux de poste qu'on lui amene.

Adieu mon aimable amie. Que ne puis-je le suivre ! que ne puis-je être

avec vous ! Jamais peut-être ma présence ne vous fut plus nécessaire ; mais ce maudit médecin veut que je passe encore quinze jours ici. Ce seront quinze siecles. Les autres viennent à Spa pour s'amuser : pour moi, c'est le pays de l'ennui. Est-il donc vrai que je ne sois bien que là où vous êtes ?

J'embrasse un million de fois notre incomparable Germance, si toutefois le ravissement où elle se trouvera, lui permet de s'occuper de ses amis. Ma mere vous embrasse : elle est fâchée contre vous. Pourquoi ce ton de cérémonie ? Pourquoi lui écrire particulierement à elle ? Ne sait-elle pas qu'en m'écrivant, c'est lui écrire ?



LETTRE XXVI.

La Marquise de Sesigny, au Commandeur d'Holney.

JE suis au désespoir, Commandeur! Comment annoncer cette nouvelle à notre déplorable amie? Saint-George, ce Saint-Georges qui a fixé le choix de cette femme estimable, cet homme qui fait le tourment & l'amour de la plus digne de tout notre sexe; ce Saint-Georges est un monstre. C'est peu; c'est un scélérat dans toute la force du terme. Je frémis encore de cette affreuse découverte. J'ai passé toute la nuit à écrire à Madame de Ben ***, sans oser lui en dire un mot: cependant la noirceur de cet homme me fait trembler. Il seroit bon qu'elle fût prévenue; je ne sais comment m'y pren-

dre, & je ne veux rien faire sans votre conseil. Voici comme j'ai tout appris.

Je reçus, avant hier, un paquet de Madame de Ben ***, dans lequel étoit l'histoire manuscrite de notre petite Germance. Pendant que j'en faisois lecture hier matin, d'Ursaï que vous connoissez, arriva chez moi. Il venoit d'Amsterdam. Quelques rapprochemens m'avoient fait augurer que c'étoit sa mere qui avoit reçu Germance, sortant de prison, & que d'Ursaï avoit été le libérateur de votre pupille. Je ne m'étois pas trompée. Vous imaginez quelle fut sa joie en la retrouvant. Je réserve pour des temps plus prospères, la description de cette scene. Vers le soir, d'Ursaï qui devoit me quitter ce matin, envoya un de ses gens à la poste, voir s'il n'y avoit point de lettres pour lui. On lui en apporta une. Ah ah! me dit-il en la recevant, c'est de milord Stanley. — Qu'est-ce que milord Stanley ? — L'un des

plus grands Seigneurs de Londres. Un jeune homme charmant, & l'un des Pairs de la Chambre haute. Permettez-vous que je la lise ? Il ouvrit la lettre, en parcourut quelques lignes, & tout-à-coup poussa un cri de joie. — Qu'avez-vous donc ? — L'événement le plus heureux. Ce jour est le plus beau jour de ma vie. Jugez-en vous-même. Il me présenta la lettre. Je lus, & à mon tour, je poussai un cri, mais ce fut un cri de terreur. — Oh ciel ! s'écria-t-il en reprenant la lettre pour voir ce qui avoit causé en moi ce sentiment d'horreur. J'étois maîtresse de son secret. Il ne lui fut plus possible de me rien déguiser. Mais pour vous mettre au fait, Commandeur, voici d'abord la lettre de milord Stanley, dont d'Urfaï m'a laissé prendre copie.



Milord Stanley, au Marquis d'Urfai.

« Si les événemens heureux qui nous » arrivent, nous font éprouver un plai» sir vif, le seul moyen de multiplier » ce plaisir, c'est d'en faire part aux » gens que nous aimons, & à ceux » qui, comme vous, Marquis, ont des » droits à l'estime de ceux même qui » ne les ont jamais vus. Je suis du » nombre, & cependant je pourrois » me dire un de vos meilleurs amis, si » l'on mesure l'amitié sur le degré de » vénération que l'on a pris pour quel» qu'un.

» Que ne puis-je vous mander que » j'ai retrouvé cette maîtresse chérie » dont vous m'avez parlé, dans quel» ques-unes de vos lettres, avec trop de » réserve ? Cependant je méritois un » peu plus votre confiance, ou bien » doutiez-vous de l'intérêt que je » prends à vous ? Ce ne seroit plus alors » discrétion outrée, ce seroit une in-

» justice. Cependant quelques apperçus
» dans l'histoire de la personne dont je
» vous entretiens, me feroient présu-
» mer qu'il n'y a point d'impossibilité.
» Plût à Dieu que cela arrivât! du moins
» en retrouvant une sœur, je serois sûr
» de m'être acquis un frere. Mais ce se-
» roit trop de bonheur à la fois. Oui,
» cette sœur chérie est maintenant en-
» tre les mains de Madame la Marquise
» de Ben ***, c'est elle-même qui
» me le mande, en me faisant passer
» la relation des aventures de cette
» jeune infortunée. Combien elle a
» souffert! Combien nous avons été
» injustes en la croyant criminelle!
» Avec quelle joie je vais, si je le
» puis, effacer de son ame jusqu'au
» souvenir de ses malheurs! — Je
» pars pour Paris, où je vais la cher-
» cher. Je compte vous y voir. Songez
» que, quelqu'éloigné que vous en
» soyiez, il faut vous y rendre, & que
» vous me devez cette condescendance.

» Ah ! quel beau jour pour moi, si en » vous présentant ma sœur, j'allois » être témoin d'une reconnoissance que » je desire, & dont je n'ose cependant » me flatter !

» Mais ce qui va faire dresser d'hor» reur vos cheveux sur votre front, » Marquis, c'est que ma sœur qui ne » portoit à Londres d'autre nom que » Betti, est cette Germance dont il est » fait une mention si longue dans les » papiers de cet abominable Saint- » Georges, que je vous ai fait passer ; » que par conséquent ce Saint-Georges » est le même qu'un certain Charles » qui figure longuement dans la rela» tion que j'aie reçue ; quoique ma » sœur ne le charge que foiblement, » je m'en rapporte plus aux papiers » trouvés sur lui. Ils prouvent qu'il » étoit son ravisseur, & les horribles » desseins qu'il avoit formés contr'elle. » Quel heureux sort a fait recueillir » ma sœur par cette femme, qui,

» bien plus qu'elle, a été exposée, &
» s'est peut-être encore aux noirs com-
» plots de ce scélérat.

» Si je ne croyois pas me déshono-
» rer moi-même, en me mesurant avec
» ce lâche qui ne s'attaque qu'à des
» femmes, j'irois le chercher; mais je
» l'abandonne à sa malheureuse desti-
» née, joyeux de voir enfin l'inno-
» cence sauvée de ses mains! Qu'il ne
» se présente cependant pas à ma ren-
» contre; je ne serois peut-être pas
» maître de mon ressentiment, &c. ».
Le reste de la lettre ne roule que sur des complimens.

Vous jugez de l'impatience que j'éprouvois d'être plus clairement instruite. D'Urfaï me dit; il m'est impossible de vous cacher maintenant ce que j'aurois voulu ensevelir dans le plus profond oubli; ce n'est pas pour ce misérable, qui ne mérite aucuns égards, c'est pour sa famille; mais puisque le hasard, bien plus que mon imprudence,

vous a dévoilé ce secret, je ne puis vous en refuser la connoissance entiere. Apprenez que le criminel Saint-Georges, se figurant sans doute que sa naissance & sa fortune ne lui permettoient pas d'aspirer à la main de Madame de Ben ***, avoit tramé les complots les plus odieux contre sa vertu; que n'ayant pu s'en procurer la jouissance, en pénétrant furtivement la nuit dans son appartement, il avoit cru y réussir plus facilement par l'assassinat du Marquis de Ben ***; & que ce second enlevement ayant manqué par le départ subit de Madame de Ben ***, pour les terres du Commandeur d'Holney, il étoit sur le point d'exécuter le troisieme, en se rendant à Malthe où il se proposoit de confiner cette femme infortunée. Mais croiriez-vous que tant d'horreurs réunies, n'assouvissoient point la corruption de son ame, & tandis qu'il filoit, avec tant d'art, cette intrigue abominable, il faisoit marcher

de front celle qui préparoit le déshonneur de l'infortunée Germance?

Mais enfin l'instant approchoit où la noirceur de cette ame alloit paroître au grand jour. En passant à Malthe, où il alloit attendre sa proie; il est pris par un vaisseau Anglois, & ce vaisseau, c'étoit Stanley qui le commandoit. Ah! dans le crime, on a besoin d'ordre comme dans la vertu; ce malheureux conservoit un Journal de ses forfaits, écrit de sa propre main; il étoit cousu dans la doublure d'un habit. Il est saisi, remis entre les mains de Stanley, qui ignoroit, hélas! la part affreuse qu'il avoit à tant d'iniquités. Instruit de la naissance de Saint-Georges, du rang que sa famille tient en France, de l'amitié dont je l'honorois, & du peu de réputation que ma conduite m'a méritée parmi les honnêtes gens, cet Anglois généreux ne voulant pas le perdre, en remettant ces

papiers entre les mains du Ministre, me les fit passer sous le secret, parce qu'il agissoit contre son devoir, & daigna s'en rapporter à ma prudence. Jugez de mon effroi à leur réception. Je ne connoissois point Madame de Ben ***, mais je connoissois Germance ; & toutes deux m'étoient précieuses, l'une par sa renommée, & l'autre par les sentimens qu'elle m'avoit inspirés. Et puis, faut-il vous le dire ? J'avois aimé Saint-Georges comme un frere, & l'on n'éteint pas tout-à-coup des sentimens dont le temps a fait vieillir la racine dans notre cœur.

Stanley venoit de faciliter son échange ; je volai à Paris, où je croyois le rencontrer : je voulois du moins, avant d'éclater, essayer les conseils sur cette ame corrompue. Je découvris à Paris qu'il n'y avoit point paru, mais qu'il étoit à Amsterdam. J'y courus : il m'avoit découvert, il avoit fui. J'ignore maintenant

maintenant le lieu de sa retraite, & si, tranquille où il est, il n'y médite point de nouveaux crimes.

Je vous avoue que n'ayant pu parvenir à lui parler, ma position est devenue très-embarrassante. Si je me tais, & que quelqu'un de ses projets réussisse, je suis son complice. Si je parle, voilà une famille désolée. Et qui sait, si le Comte de Ben *** venant à découvrir l'auteur du meurtre de son oncle, n'en poursuivra pas la vengeance avec éclat? Et puis, oublions-nous le coup affreux que cela va porter à Madame de Ben ***, malgré le silence dont elle a enveloppé sa passion pour lui. Ce secret a percé; quelques personnes en sont instruites; on m'en a parlé; faut-il répandre l'amertume sur les jours d'une femme vertueuse, parce que son cœur s'est laissé surprendre à des sentimens tendres pour un objet qui ne les mérite pas? Je ne sais comment faire.

Cet horrible récit avoit pour ainsi dire suspendu le cours de mon sang; j'étois glacée d'horreur & de surprise, & j'aurois été, dans le moment même, bien embarassée de lui donner un bon conseil. Ma mere étoit présente; & quoique l'intérêt qu'elle y prenoit ne fût pas moins vif que le mien, elle avoit conservé plus de présence d'esprit. Une chose m'étonne, dit-elle. Par quel hasard ce la Fleur, cet ancien domestique du Marquis de Ben ***, a-t-il fait en mourant, chez le pere de Saint-Georges, cette déclaration qui le lave entierement de s'être introduit la nuit dans l'appartement de Mademoiselle d'Herci, & qui charge totalement le mari de cette intrigue? Les aventures de Madame de Ben ***, ne me sont pas assez connues, répondit d'Urfaï, pour que je vous explique cette énigme; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce laquais n'est point mort, qu'il existe encore au service de

Saint-Georges, qu'il est l'instrument abominable des projets de son maître. Il n'auroit pas été difficile à Saint-Georges, si son intérêt y étoit joint, de faire soustraire ce domestique dans la maison de son pere, où tout le monde qui s'attendoit à l'avoir bientôt pour maître, lui étoit, ou devoit lui être soumis, & d'en imposer à la crédulité du bonhomme Saint-Georges, qui, dans ce temps-là, étoit sur le bord de sa tombe. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce même la Fleur est nommé & désigné souvent dans le journal dont je vous ai parlé, que c'est lui dont l'attention vigilante le fit esquiver lorsque l'assassinat du Marquis de Ben *** venoit de se commettre; qu'enfin il est dernierement encore parti de Paris pour le joindre à Amsterdam.

C'est cependant vous, d'Urfaï, lui dis-je, qui avez fait sortir ce malheureux de prison, lorsqu'il fut arrêté avec Germance. Il est vrai, repartit-il, mais

ſavois-je alors l'affreux détail que je viens de vous faire. Cependant une réflexion m'a ſouvent frappé, c'eſt que le Miniſtre m'a certifié qu'il étoit innocent, en me donnant la liberté de cet homme, pour lequel je ne lui avois rien demandé. Il eſt à préſumer que Germance & lui, ſe trouvant arrêtés enſemble, il n'a guère été poſſible au Miniſtre de ſéparer l'intérêt de l'une & de l'autre dans les informations qu'il aura priſes. Il n'aura pas cherché à repaſſer la vie entiere de ce miſérable; il ſe ſera contenté de s'aſſurer qu'il n'avoit point trempé dans l'aſſaſſinat du Marquis de Ben ***, & cela lui aura ſuffi.

Mais, lui dis-je, j'ai effectivement remarqué, comme le dit Stanley, que ſa ſœur, dans ſon hiſtoire, ne charge point du tout ce Charles, qui dites-vous eſt le même que Saint-Georges. Toute ſon indignation ſe porte ſur le Landgrave de ***. Eh ! Madame, me

répondit d'Urfaï, il ne vous appartient pas de calculer l'épouvantable morale des libertins. Qui ſait juſqu'où peuvent aller les horribles conventions qu'ils peuvent faire entr'eux? & quel fonds peut-on aſſeoir ſur la délicateſſe d'un homme qui, né comme il faut, porteur d'un nom honorable, eſt, ſous un nom ſuppoſé, à la ſuite d'un mauvais ſujet comme le Landgrave? Combien de fois ne l'ai-je pas blâmé ſur une liaiſon déplacée! Mais j'ignorois encore qu'il ne fût auprès de ce Seigneur, que comme un complaiſant, & qu'il n'en fût pas connu ſous ſon véritable nom. Au reſte, croyez que perſonne n'auroit plus d'intérêt que moi à juſtifier Saint-Georges, ne fut-ce que pour ennoblir à mes propres yeux, l'amitié que je lui avois vouée. J'ai tenu, j'ai vu, j'ai eu & je poſſede encore ce cruel journal, écrit de ſa propre main, où il parle lui-même, où lui-même ſe rend compte de ſes projets, de la

maniere dont il les exécutera, & des circonſtances qui en ont fait échouer quelques-unes.

Il n'y avoit rien à répliquer : cela étoit déciſif. Notre embarras étoit d'amener inſenſiblement Madame de Ben ***, à ouvrir les yeux ſur Saint-Georges, de parvenir à l'en détacher, & de faire enfin réuſſir le mariage du Comte avec elle. Nous convînmes d'abord de cacher à toute la terre, ce que d'Urfaï venoit de nous dire, excepté à vous, dont j'étois bien-aiſe d'avoir le ſentiment, ſur la poſition des choſes actuelles. D'Urfaï ſe fit fort d'engager Stanley au ſecret. Selon toute apparence il ſera rendu à Paris avant lui, & il aura le temps de le voir, avant que Milord ſe ſoit préſenté chez Madame de Ben ***. Cette nouvelle, dite imprudemment, ſeroit capable de porter la mort dans le cœur de cette femme ſenſible. Mais comment l'inſtruire ? Il faut le faire cependant.

Ma mere ouvrit un avis qui me parut le meilleur de tous, & que d'Urfaï suivra, je crois, suivant les circonstances où il se trouvera. Madame de Ben ***, dit ma mere, malgré la charmante douceur qui fait l'ornement de son caractere, à dans l'ame une noble fierté qui ne lui permettra pas de souffrir qu'un autre aît pu la balancer dans le cœur de son amant: d'ailleurs, l'amour que nous ressentons pour quelqu'un, s'éteint bien vite dès que nous avons la certitude que l'objet de notre flâme ne partage point nos sentimens. Ce premier moment est dur, mais c'est un remede violent qui cicatrise bien vîte la plaie qu'il déchire. D'abord, je connois Madame de Ben ***, sa raison l'emportera, & ne laissera pas même à son émotion la liberté de parler. Si elle se permet quelques murmures, quelques plaintes douloureuses, ce sera dans le sein de ma fille qu'elle les épanchera. Stanley

& vous, d'Urfaï, êtes censés ignorer son attachement pour Saint-Georges. Qui empêcheroit qu'en lui découvrant, sans affectation, que Charles n'est autre que Saint-Georges, on mît sur le compte de l'amour tout ce qu'il a fait pour Germance? Tout ce que dit cette jeune personne, fait naître naturellement cette idée. Et combien cela prend-il de certitude, lorsque c'est recueilli par un cœur qui auroit intérêt que cela ne fût pas? Alors, cette comparaison sera humiliante pour Madame de Ben ***; & cet orgueil n'est point incompatible avec la vertu. Ici, ce n'est point coquetterie. C'est un sentiment intime, c'est une connoissance profonde de ce que l'on vaut; & cette humiliation nous la rendra. Qu'en coûte-t-il d'essayer? Ce moyen est toujours bien plus doux, qu'une confidence entiere qui déchireroit son ame & nous l'enleveroit pour jamais. Si vous la mettez dans le cas de rougir à nos yeux du

choix aveugle de son cœur, nous la perdons. Elle ira dans le fond d'un cloître ensevelir ses douleurs, si toutefois elle y survit, ce dont je doute.

Partez, mon cher d'Urfaï, lui dis-je aussi-tôt : suivez l'avis de ma mere, ou plutôt agissez d'après votre prudence : car peut-on calculer les événemens ? Et savons-nous ce qui pourra vous servir ou vous contre-carrer ?

Il est parti à quatre heures du matin. J'avois veillé jusques-là. Je l'ai embrassé, avant de partir. Je me suis couchée, & je vous jure que je n'ai guères dormi. Je brûle de recevoir des nouvelles de d'Urfaï. Je hâte les momens par mes vœux ; & je frémis cependant de ceux qui se préparent pour notre malheureuse amie.

Il est donc vrai, Commandeur, qu'il n'est point de plaisir, qui ne soit empoisonné ! Un moment auparavant, j'étois si heureuse du bonheur de d'Urfaï : c'est un si digne jeune homme, & voilà

que tout-à-coup. . . . . Mais c'est elle que je plains. Comment supportera-t-elle ?. . . . Forcée par la circonstance d'être témoin de la félicité de deux amants heureux ! Quelle affreuse comparaison de leur état au sien ? d'Urfaï m'a promis de ne pas l'abandonner un instant, jusqu'à mon retour ; mais c'est un étranger pour elle. Elle dévorera ses larmes. Ah ! pourquoi les couches de Madame de Sancey vous ont-elles forcé de la quitter ! Je serois plus tranquille, si je vous savois auprès d'elle. Combien je maudis ma mauvaise santé, qui m'enchaîne ici malgré moi ! Mais, puis-je me refuser aux ordres exprès du Médecin, aux inquiétudes d'une mere & d'un époux ? Je tâcherai, cependant, d'avancer mon départ de quelques jours.

De vos nouvelles, je vous prie. Adieu, mon ami.

LETTRE XXVII.

Le Marquis d'Urfaï, à la Marquise de Soligny.

COMMENT vous peindre, Madame la Marquise, le trouble affreux de notre situation, & le désespoir où nous sommes plongés ! Nous avons tout perdu, Madame de Ben***, Germance, nous ont été ravies ; & Saint-Georges expire peut-être en ce moment.

Pardonnez-moi le désordre que vous allez trouver dans ma lettre ; mais je ne sais où j'en suis. Stanley furieux, le Comte de Ben*** éperdu, moi dans un état qui approche du délire, tous les gens faisant retentir l'hôtel de leurs sanglots, tout dans la confusion ; personne, dans ces premiers momens, ne sachant à quel parti s'arrêter : Voilà l'affreux

tableau de notre position; & c'est de la plus vive joie que nous avons subitement passé à cet état d'horreur !

Stanley étoit arrivé le même jour que moi. Jugez de ses transports & des miens, en revoyant son aimable sœur. Madame de Ben*** jouissoit du plus sensible plaisir, & jamais, peut-être, elle ne fut plus intéressante. Nous avions passé deux jours dans cette ivresse de gaieté qu'il faut avoir éprouvée, pour se la bien peindre. Hier au matin, je dépêchai un courier à ma mere, pour la presser de se rendre à Paris. C'étoit hier le jour de la loge de Madame de Ben*** à l'Opéra. Germance ne l'avoit point encore vu. Elles partent pour y aller. Aucun de nous ne les accompagne. J'avois des lettres à écrire; Stanley, des visites à rendre, & le Comte, qu'un léger mal de tête incommodoit, étoit bien aise de prendre l'air. Nous étions tous réunis à neuf heures, & les Dames n'avoient poin

encore paru. L'Opéra, cependant, étoit fini; Ber.***, rentré le dernier, en étoit sûr. Neuf heures & demie sonnent; point de nouvelles. Le moindre retard allarme, quand il est question de tout ce qui nous est cher. A chaque instant, nous taxions notre inquiétude de ridicule. Des visites, la promenade, mille excuses plus probables les unes que les autres s'offroient à notre imagination; mais, malgré nos efforts, à chaque instant cette inquiétude augmentoit.

A dix heures & un quart, nous entendons une voiture s'arrêter à la porte. Nous poussons tous un cri de joie. Les voilà! Le Suisse, trompé comme nous, ouvre la porte cochere; la voiture entre. Frémissez, Madame! elle n'étoit conduite que par l'instinct des chevaux. Spectacle affreux! Nous courons, nous voyons une voiture, dont les portieres étoient ouvertes, les glaces brisées, point de cocher, aucun des laquais;

enfin toute l'annonce du plus terrible des accidents.

Tout le monde crie, le peuple que la vue du carroſſe avoit effrayé, étoit en foule dans la rue, dans la cour; mais nul être n'étoit inſtruit. Vous ſavez l'éloignement de l'hôtel à l'Opéra.

Enfin, un des gens, le moins bleſſé ſans doute, mais dans un état digne de pitié, arrive en ſe traînant. Ce malheureux ſe jette à nos pieds. Ah! Meſſieurs: quel accident! Mais ce n'eſt pas notre faute; nous aurions perdu la vie pour les défendre. Le nombre nous a accablé. Ils étoient vingt au moins. Qui? nous écrions-nous.——Leurs raviſſeurs.——Acheve.——Hélas! oui: Nous allions traverſer la rue de Bourbon: une voiture à ſix chevaux barroit le paſſage. Notre Cocher crie, gare! Il ſembloit que ce fût un ſignal. Plus de vingt hommes maſqués entourent la voiture, l'ouvrent rapidement, en arrachent avec

force ces dames. Notre Cocher veut les écarter à coups de fouet. Nous étions descendus, n'ayant pour armes que nos bras & nos couteaux. Le Cocher a été renversé de dessus son siége. Nous avons été terrassés. Pendant ce tems-là, la voiture à six chevaux est partie; nos assassins nous ont laissé sur le carreau, sont montés à cheval, & ont suivi à toutes jambes la voiture qui les précédoit.

La mort n'eût pas été si terrible pour nous. Stanley furieux, mais plus froid, sans doute il n'avoit point d'amour! s'écria, mes amis, je cours chez le Ministre. Il sentira l'affront que j'éprouve; j'aurai des ordres pour arrêter par-tout. Je suis ici dans un quart d'heure. Qu'on me selle un coureur. Cette troupe est trop nombreuse pour cacher sa trace. Je la découvrirai. Il sort comme un éclair.

Je ne sais quel instinct me fait courir sur ses pas. Il ne marchoit pas; il voloit.

Mais à peine fut-il à deux portées de fusil de l'hôtel, qu'il s'arrêta à la vue d'un homme qui s'offrit à sa rencontre. Je courois. Je l'eus bientôt rejoint. Je l'entendis s'écrier : Monstre ! qu'as-tu fait de ma sœur ? rends-la moi, ou meurs. L'inconnu, à ces mots, mit l'épée à la main. Stanley étoit déjà armé, le ser se croisa, & du premier coup, l'inconnu tomba baigné dans son sang. Je jettai les yeux sur lui. La rencontre, l'insulte, l'attaque & la blessure avoient duré moins que je ne mets à les tracer. Je vis. . . . . O Ciel ! c'étoit Saint-George. Il respiroit encore. Il avoit encore assez de force, à ce qu'il me parut, pour que nous pussions le transporter.

Stanley & moi, nous le soulevons, & nous l'apportons à l'hôtel. Dans un instant comme celui-là, son apparition subite sembloit cacher quelque mystere, & sa vie nous devenoit précieuse. Il n'avoit point perdu connoissance. Il s'apperçut bien qu'il entroit chez Ma-

dame de Ben***. Il voulut, par quelques mots mal articulés, s'en défendre; nous ne l'écoutâmes point. Nos soupçons & notre curiosité s'en accrurent; enfin nous l'introduisîmes dans une salle basse. On le fit asseoir en attendant un Chirurgien. Ce spectacle inattendu & nouveau, qui ajoutoit encore à l'horreur qui nous environnoit depuis une heure, attira tout le monde dans cette salle. C'est Saint George, dis-je à Ben*** qui entroit. Il reconnoît ma voix. Ah! d'Urfaï, me dit-il, devois-je m'attendre à mourir de votre main. Stanley s'écrie : non, monstre, tu n'as pas cet honneur. C'est de la mienne. Saint-George le regarde quelques momens, en cherchant à le reconnoître. Mais, pressé d'un sentiment plus fort que sa blessure, il se tourne vers moi : ah! cachez-lui, me dit-il, d'une voix presqu'éteinte, que je suis chez elle dans cet état. Vous allez la faire mourir de douleur.

Ah! l'horrible feinte! quand le traître vient de nous l'enlever! Oui: rends nous-la, perfide, dit Stanley, rends-nous Germance; rends-nous ma sœur, que tu viens de nous ravir avec elle. O! Dieux, Madame, seroit-ce nous qui serions les criminels! Nous serions-nous trompés, en soupçonnant Saint-George? A peine avions-nous cessé de parler, que Saint-George se leve avec une fureur, une violence incroyable pour son état. Son sang coule à grands flots de sa blessure. O mes assassins, ô mes amis! Félicitez-vous de ce que je vis encore une minute. Embrassez ma vengeance, j'y ai plus de droit que vous. Allez déchirer le cœur du monstre, du tigre que j'enchaîne depuis si long-tems. O Ciel! je m'affoiblis; volez, c'est le Landgrave de ***, & lui-seul est coupable. Il tombe sans connoissance. Je le crus mort.

Nous restâmes glacés d'étonnement & d'effroi. Stanley rompit le premier

le silence.—— Cet homme se meurt, ce n'est pas là l'instant du mensonge. Je vais partir, lui dis-je, je les rejoindrai avant qu'elles soient sorties de la frontiere. Non, dit Stanley; c'est moi que ce soin regarde pour différentes raisons. D'abord les droits de frere sont plus respectés que ceux d'amant. En second lieu, vos soins sont nécessaires ici. Si ce Saint-George peut être rappellé à la vie pendant quelques heures, il aura plus de confiance en vous qu'en moi. Et combien il peut vous donner d'éclaircissemens, que ces derniers mots laissent présumer! Troisiémement ma rencontre avec lui peut avoir éclaté, & pour ma propre sûreté, il est peut être à propos que je m'éloigne. Si Ben*** veut m'accompagner, sa qualité d'Officier Général lui donne le droit de commander. Par-tout il pourra requérir main-forte en cas de besoin, toutes les troupes lui obéiront.

Une demi-heure après, ils monterent

à cheval, ils m'embrassèrent. Nous vous les ramenerons, ou nous périrons; ce furent leurs derniers mots. Ils partirent, & je restai seul dans une maison plongée dans le deuil & dans les larmes. Le malheureux Cocher est mort à quatre heures du matin, des suites de sa chûte; & de cinq Laquais qui les accompagnoient, trois sont à l'extrémité.

Le Chirurgien est arrivé peu d'instans après le départ de ces Messieurs. Il a visité Saint-George. Son premier mot a été dedire : il est mort. Cependant, après avoir employé inutilement pendant quelque tems, les procédés d'usage, il a cru, à la fin, lui reconnoître quelque signe de vie. Le moindre transport pouvoit lui être funeste : il a fallu lui tendre un lit dans le même lieu. Quand la blessure eut été sondée & pansée, le Chirurgien m'a assuré que quoiqu'elle fût très-profonde, elle n'auroit pas été dangereuse, parce que le fer n'avoit fait qu'avoisiner des vaisseaux

majeurs, qui n'avoient point été offensés; mais que ce qui mettoit le malade en péril dans ce moment-ci, c'étoit non-seulement l'extrême quantité de sang qu'il avoit perdu, mais encore que ces mêmes vaisseaux, que le fer avoit épargnés, s'étoient rompus pendant le mouvement de fureur à laquelle il s'étoit livré, ou, peut-être, par le contre-coup de la chûte; que si ces vaisseaux ne parvenoient pas à se consolider avant que la connoissance lui revînt, & que les impressions de cet ame vivement affectée ne réagissoient pas sur la matiere, il ne répondoit pas de ses jours; qu'il étoit, par conséquent, de la plus grande importance de l'entretenir par la diette la plus austere dans cet état, à peu près de non-existence où il se trouvoit, & que plus long-tems sa foiblesse dureroit, plus il y auroit d'espoir. Il doit le voir quatre fois par jour, & il m'a donné deux de ses éleves, dont il connoît la capacité, pour le

garder. C'eſt-là le moment de répandre l'or, & je l'ai prodigué pour appeller l'art au ſecours de cet infortuné.

J'ai fait jurer le ſecret à tous les gens de l'hôtel. Cela n'a point fait de bruit, à ce qu'il me paroît.

Il étoit onze heures du ſoir, lorſque cet accident eſt arrivé, & ce quartier eſt ſolitaire. Autant que mon trouble a pu me laiſſer de mémoire, il n'y avoit perſonne dans la rue lorſqu'ils ſe ſont rencontrés; tant mieux; nous n'avons pas beſoin d'un ſurcroît d'inquiétude.

Mais l'enlévement de Madame de Ben *** eſt déja ſu de tout Paris. Je me ſuis mis à vous écrire à trois heures du matin, & dès ſix heures, on étoit déja venu de vingt endroits pour ſavoir de ſes nouvelles.

Je vous dépêche un courier. Je viens d'en dépêcher un au Commandeur, & le même ſervira pour ma mere, qui eſt ſa voiſine. Je la preſſe de venir. Quelle

différence de la nouvelle que je lui annonçois hier au matin! Mais quelque diligence que faſſe le courier, & qu'elle faſſe elle-même, elle ne peut être ici que dans huit jours. Vous êtes plus près. Venez, Madame, au nom de Dieu venez. Si nous revoyons Madame de Ben ***, qu'elle vous trouve à ſon arrivée.

Je frémis de ce moment que je deſire cependant avec ardeur. Trouver ſon amant expirant, dans ſa propre maiſon! quelle horreur! Eh! ſongez qu'il ne nous eſt plus permis de le lui peindre comme coupable. Il nous a d'un mot ôté ce droit affreux. Ah! qu'il vive, s'il peut ſe juſtifier! mais s'il ne le peut pas, qu'il meure! J'aime mieux douter de ſes crimes que d'en avoir la certitude.

Vous ſentez mon état, Madame, ne nous abandonnez pas; accourez. Si je calcule bien, dans quatre jours vous pourriez être ici. Je ne puis compter ſur

le Commandeur. Les couches de sa niece n'ont point été heureuses : elle est mal. Et d'ailleurs il ne pourroit être ici plutôt que ma mere. Ma sœur est en Piémont avec son époux. J'ai bien des amis ; mais tous les secrets dont je suis dépositaire, ne sont pas les miens.

Adieu, Madame. Je ferme ma lettre. Sept heures sonnent : mon courier est à cheval ; & , si je ne me trompe, il peut être demain auprès de vous. Je vous embrasse de tout mon cœur.



LETTRE

LETTRE XXVIII et derniere.

La Marquise de Soligny, au Commandeur d'Holney.

JE conçois vos inquiétudes, Commandeur, & avec quelle impatience vous attendez les détails d'une histoire, dont nos lettres jusqu'ici n'ont pu vous donner que des fragmens. Hélas! mon ami, un développement cruel, la vertu par-tout, & jamais le bonheur, des larmes, des douleurs, la mort enfin, voilà ce qui me reste à vous peindre. Le rire s'est éteint à jamais sur mes levres. Vous n'avez plus d'amie, je n'ai plus d'exemple, l'univers n'a plus d'ornement, nos mains ont fermé hier le tombeau de la plus digne de toutes les

femmes, Madame de Ben *** n'eſt plus; & je pleure tous les jours.

C'eſt le cours de ſix ſemaines, & de ſix ſemaines de douleurs, que je dois vous peindre. Mon ami! il faut que ce ſoit vous, pour que j'aie le courage de revenir ſur ce tableau. C'eſt un devoir de l'amitié, & j'obéis aux derniers vœux d'une amie. Teſtament fatal! mais que je remplirai.

Le courier que d'Urfaï m'avoit dépêché, arriva à Spa à deux heures après midi. Nous allions nous mettre à table. Lorſque je l'eus vu, & qu'il eut dit par qui il étoit envoyé, un effroi involontaire me ſaiſit : j'ouvris le paquet, je lus, & je m'évanouis. En reprenant un peu mes ſens, je fis ſigne à ma mere de faire écarter mes gens, & je lui montrai la lettre. Pâle, tremblante elle-même, à peine put-elle achever cette cruelle lecture.

Je vais partir, lui dis-je. — Dans l'état où vous êtes? — N'importe,

l'amitié me foutiendra. — Pars donc, j'y confens. On fe doit à fes amis avant que de fe devoir à foi-même. Je me jettai à fon col; quelques larmes coulerent de mes yeux, & elles me foulagerent. Sonnez, dis-je à ma mere; Elle le fit. Mes gens rentrerent. — Des affaires imprévues me rappellent fur-le-champ à Paris. Qu'on me prépare une voiture, & qu'on aille me chercher des chevaux de pofte. Je chargeai ma mere de pourvoir à tout, après mon départ. Je lui laiffai Juftine pour l'aider, & elle me promit que le fur-lendemain elle feroit en état de me fuivre avec toute ma maifon.

Je ne pris dans ma voiture que mon fils, & ce courier de d'Urfaï, brave & honnête homme qui l'a élevé, & un laquais qui couroit devant moi. A quatre heures j'étois en route. C'étoit le Dimanche, & le Mardi à cinq heures du matin j'étois à Paris. J'allai defcen-

dre chez Madame de Ben ***; je trouvai ce malheureux d'Urfaï plus mort que vif. Depuis quatre nuits il ne s'étoit pas couché. Il me reçut dans ses bras, en descendant de voiture. Je l'embrassai. Point de nouvelles? — Aucune. — Vit-il encore? — Oui; mais sa foiblesse ou plutôt sa léthargie est toujours à-peu-près la même; & le Chirurgien espere.

Votre lit est prêt, me dit-on, daignez vous reposer. Il se retira. Les femmes de Ben *** me servirent. Je me couchai. On me donna un bouillon, & je dormis deux heures. A mon réveil j'envoyai voir si d'Urfaï reposoit: il parut le moment d'après. Vous vous tuerez, lui dis-je. Pourquoi ne vous être pas couché? Vous vous devez à une amante. — Ah! peut-être ne la reverrai-je jamais! — C'est une chimere. J'augure mieux que vous, & s'il n'y avoit point d'espoir, Stanley & le

Comte feroient de retour. Hélas! je lui promettois plus que je n'ofois me promettre à moi-même.

Il me compta enfuite avec plus d'ordre, les détails de cette malheureufe nuit. Il m'apprit que ce La Fleur, ce domeftique de Saint-Georges avoit ofé pénétrer jufqu'à l'hôtel pour y chercher fon maître, où, fur quelques indices, il avoit cru le trouver; que cet homme, en le voyant dans cet état, avoit fondu en larmes, &, depuis lors, il n'avoit pas quitté le chevet de fon lit; qu'il avoit éludé toutes les queftions; mais qu'il avoit dit dans fa douleur, que ceux qui avoient mis fon maître en cet état, verferoient des pleurs de fang s'ils connoiffoient le fond de fon cœur. Il m'ajouta, que, fans que cet homme s'en apperçût, il le faifoit garder à vue, parce que fon témoignage étoit d'un grand poids dans toute cette affreufe intrigue.

Nous reftâmes jufqu'au famedi dans

l'incertitude, & sans entendre parler de rien. Le Chirurgien venoit régulierement trois fois par jour. La blessure alloit bien. Il présumoit que ses vaisseaux s'étoient rejoints, & il se flattoit que s'il pouvoit conserver le malade encore quelques jours dans l'état d'anéantissement où il étoit, il parviendroit à le sauver. Ma mere arriva ce jour-là. J'en fus bien aise ; j'avois moi-même besoin de sa présence pour me soutenir.

Vers le soir, Saint-Georges recouvra la parole. C'étoit justement le huitieme jour. On vint nous le dire. Il demandoit d'Urfaï : d'Urfaï y courut. Il lui serra la main. D'Urfaï ne m'aime plus, lui dit-il d'une voix éteinte. —Je vous aime, vous le voyez, mes soins vous le prouvent. —Je ne les dois peut-être qu'à l'humanité. — Non, vous les devez à mon cœur. — Est-elle ici? — Tout va bien : soyez tranquille. Le Chirurgien arriva sur ces entrefaites ; il lui défendit de par-

ler, en lui disant qu'il y alloit de sa vie, & il ordonna à ceux qui le gardoient, de ne permettre l'entrée de sa chambre à qui que ce fût, jusqu'à ce qu'il en décidât autrement. Le peu de mots de d'Urfaï avoient tranquillisé Saint-Georges; il lui prit encore la main. Un léger sourire se peignit sur ses levres. Dès ce moment, il reconnut son La Fleur, & sa présence parut le flatter. D'Urfaï revint nous dire ce qui venoit de se passer.

Ces circonstances, toutes légeres qu'elles paroissent, nous confirmoient cependant dans l'opinion que Saint-Georges pouvoit bien n'être pas un monstre, comme tant de fortes raisons nous avoient forcés à le croire. S'il eût été coupable, il eût redouté la vue de d'Urfaï, il eût été encore plus effrayé de celle de La Fleur, qui devenoit un témoin terrible contre lui, & qu'il voyoit maintenant en notre puissance. Mais sur quoi éta-

blir nos conjectures? Cela devenoit impossible. Cependant nous n'entendions parler ni de ces Dames, ni de Stanley, ni du Comte. Ce silence général devenoit effrayant. J'avois le cœur serré. Je ne pouvois parler. D'Urfaï changeoit à vue-d'œil : le teint plombé, les yeux cernés, pâle, défait, je tremblois qu'il ne succombât à l'inquiétude dévorante qui le minoit sourdement. Si nos regards se rencontroient, nos larmes couloient ensemble aussi-tôt. J'étois dans un état peu différent du sien, & les tourmens de l'amitié se peignoient sur ma figure, comme les déchiremens de l'amour s'appercevoient sur la sienne.

Sa mere étoit arrivée, & sa vue avoit r'ouvert toutes ses blessures. La serrer dans ses bras, s'inonder réciproquement de leurs larmes, se jetter tous deux dans les miens, me redemander une amante, tandis que je leur redemandois une amie, telle étoit la douloureuse scene qui se renouvelloit dix

fois par jour. Ma pauvre mere vouloit me modérer. Ma fille, ma chere enfant, me disoit-elle....! & ses sanglors l'empêchoient d'achever.

Enfin, le Vendredi matin, nous étions tous rassemblés. Saint-Georges avoit eu un peu d'agitation la nuit, & cela avoit inquiété le Chirurgien, d'autant mieux que c'étoit un des jours impairs; cela nous avoit réunis de meilleure heure. Il étoit à peine neuf heures. Nous entendons un courier, nous pâlissons tous. La porte cochere s'ouvre, c'est le Comte. Il monte en courant. Nous l'entourons, nous l'embrassons. Eh bien! eh bien! — Mes amis! mes chers amis! elles se portent bien toutes deux, elles arrivent. Un mot: souffrez un mot à mon impatience! Est-il mort? — Non, il y a même de l'espoir — Oh! ciel! nous sommes perdus! — Comment, est-ce qu'elle ignore?.....Voilà le moindre mal: & cependant il faudra le lui ap-

prendre. Mais au nom de Dieu, ne troublons pas encore sa joie. Tâchez de vous contraindre. Elle aura sans doute besoin de repos, & pendant ce temps-là nous concerterons les moyens de lui découvrir ce qui s'est passé. Puissai-je être le seul infortuné!

A peine achevoit-il, que nous entendîmes le bruit de la voiture. Mais Stanley, s'écria le Comte, peut-il reparoître sans danger? Oui, dit d'Urfaï: tout est enseveli dans le plus profond mystere. Nous courûmes tous au-devant d'elle. Vous peindre l'ivresse générale, la joie de tous ses gens en la revoyant, les tendres caresses que cette charmante femme prodigua; combien elle me marqua de chagrin de l'inquiétude qu'elle m'avoit causée, & qui se peignoit assez sur mon front! combien elle me remercia de l'attention généreuse que j'avois de me trouver chez elle, d'y habiter même, pour l'attendre! le plaisir de Germance & de d'Urfaï, l'amitié que cette jolie

enfant fit à celle qui devoit bientôt être sa mere, à moi, à son amant; enfin, la confusion générale; non, Commandeur, ce me seroit une chose impossible. Hélas! ce n'étoit, pour quelques-uns de nous, que l'ombre du bonheur, & le poison qui nous dévoroit, ne s'en faisoit que plus vivement sentir. Un mot de d'Urfaï avoit instruit Stanley, & déja il partageoit notre inquiétude, en sorte que, dans ce groupe si intéressant, il n'y avoit réellement qu'elle & Germance dont l'ame fût tranquille.

Nous lui proposâmes de prendre un peu de repos, & de se mettre au lit; elle ne le voulut pas. Jamais, disoit-elle, elle ne s'étoit sentie plus forte. Et puis elle ajoutoit: il y a si long-temps que je suis séparée de mes amis! Ne voulez-vous pas que je jouisse du bonheur de les revoir?

Depuis quelques jours, de l'aveu du Chirurgien, on avoit pu transporter

Saint-Georges, non, chez lui, ce que nous aurions bien defiré, l'air feul auroit pu le tuer; mais à force de bras on avoit monté fon lit, & nous l'avions établi dans un petit appartement qui étoit fous la manfarde. J'étois prefque fûre que les pas de Madame de Ben ***, ne fe porteroient point de ce côté-là, ainfi j'étois affez tranquille; au lieu que s'il fût refté dans le fallon du rez-de-chauffée, il eût été difficile de le lui taire long-temps.

Elle remit à l'après-midi à nous raconter à Madame d'Urfaï, à ma mere, à d'Urfaï & à moi, ce qui lui étoit arrivé. L'heure du dîner étoit venue: elle avoit voulu donner des ordres, je m'y étois oppofée en plaifantant autant que je le pouvois. Je demeure ici, lui avois-je dit, par conféquent vous êtes chez moi. Tant que j'y ferai, j'y veux être maîtreffe, & que vous ne bougiez pas de votre appartement. A la bonne heure, m'avoit-

elle répondue, je consens à n'être que compagnie.

Je m'étois apperçu qu'elle traitoit Ben *** avec une confiance, une amitié, qui même alloit presque jusqu'à la familiarité. Il paroissoit, de son côté, en recevoir les marques avec le respect le plus tendre, sans qu'elle parût s'offenser de son ton de galanterie. Hélas! ce qui dans un autre temps m'auroit comblée de joie, faisoit mon supplice dans ce moment. Peut-être commençoit-elle à rendre justice au mérite de celui-ci: & la seule vue de l'autre alloit détruire en un instant ce que nous desirions avec tant d'ardeur depuis si long-temps.

Le diner fut aussi gai que put le permettre notre situation contrainte. Elle ne s'apperçut de rien. Comme la plupart de ses gens, à peine guéris des coups qu'ils avoient reçus, ne pouvoient être tous présens pour la servir, elle demanda où ils étoient. Cette

question amena insensiblement à parler de la mort de son cocher. Cet excellent cœur donna des larmes à ce fidele domestique. Voilà, s'écria-t-elle, le fruit des passions injustes. Ce petit nuage de tristesse nous servit à voiler la véritable cause de la nôtre.

En sortant de table, nous nous rassemblames dans son appartement. Je vois à vos regards, nous dit-elle, que, maintenant rassurés sur la santé de Germance & la mienne, vous brulez d'impatience de savoir ce qui nous est arrivé: je vais vous satisfaire. Nos Chevaliers errans qui sont venus par monts & par vaux pour délivrer leurs Héroïnes, voudront bien que je me réserve ce plaisir.

Vous savez sans doute comme, arrachées de notre voiture, nous fumes jettées dans une berline à six chevaux, qui partit comme un éclair. Vous devez présumer quel fut notre effroi. Ma pauvre petite me tenoit la main, & je

sentois qu'elle trembloit comme la feuille. A peine fûmes-nous hors de Paris, que nous vimes, à la clarté des flambeaux, la nombreuse escorte qui nous accompagnoit. Il y avoit au moins quinze hommes à cheval. Au bout d'une demi-heure de silence, car je me perdois dans mes conjectures, Germance s'écrie tout-à-coup : ah! Dieux! c'est moi qui vous perd! Je parie que c'est le Landgrave qui me poursuit. Je le voudrois, lui dis-je : la présence d'une femme comme moi le contiendroit. Il seroit effrayé de la méprise de ses gens, en voyant qu'ils ont dépassé leurs ordres, en enlevant une femme de mon rang. Ma vue le feroit rougir, & en lui découvrant qui vous êtes, & la protection que je vous ai accordée, il ne feroit pas difficulté de vous rendre à moi. Au reste, ni vous, ni moi, ma chere, n'avons mérité, par nos imprudences, un semblable traitement. Nous aurons notre conscience & la voie

publique pour nous. Ainsi je suis tranquille, & je connois votre courage. Ma seule peine est l'inquiétude de nos messieurs; car je suis sûr que le Roi ne laissera pas impunie l'injure que l'on me fait.

D'Urfaï & Ben *** conseilleront votre frere, & cette affaire n'aura d'autre suite pour nous, que le désagrément du voyage. Il me tarde seulement de voir s'il sera long. Ma fermeté rendit la tranquillité à Germance. Pauvre d'Urfaï! dit-elle. — Bon, lui répondis-je, j'aime que les revers ne nous fassent point oublier nos amis. Ma réponse la fit presque rire. Il est vrai, que dans lefond du cœur, j'étois tranquille, & n'imaginois guere être celle à qui l'on en vouloit.

Nous voyageames six jours sans nous arrêter; cela n'étoit pas très-commode pour des femmes qui étoient, comme on le dit vulgairement, en grande parure. Il est certain qu'une toilette d'o-

péra n'eſt pas flateuſe pour voyager. Au reſte, nos guides nous comblerent d'égards. Enfin nous arrivames à D*** nous reſtames deux jours ſans entendre parler de rien. On nous donna des femmes pour nous ſervir. Le troiſieme jour, le Landgrave de *** (car c'étoit lui qui étoit notre raviſſeur) revint, nous dit-on, d'une chaſſe éloignée, & ſe préſenta chez nous. Je ſuis donc au comble de mes vœux! me dit-il. Depuis long-tems, je deſirois de vous voir chez moi, & comme un maladroit, j'avois manqué de ſi belles occaſions! Dans ce moment, appercevant Germance: ah! ah! Et la belle Germance en eſt auſſi? Tant mieux l'abondance eſt agréable. Je vous promets, ma belle enfant, qu'aujourd'hui vous ne m'échaperez pas auſſi facilement que la derniere fois.

Il m'étoit aiſé de voir que c'étoit moi qui étoit l'Héroïne de l'aventure, & que Germance n'étoit qu'acceſſoire.

Quoique cette découverte fût affreuse, je conservai tout mon sang froid; & tournant la chose en plaisanterie, je lui dis : le tour que nous fait votre altesse, est on ne peut plus galant. C'est un moyen délicieux pour se procurer une visite, que de faire enlever les gens. Mais au moins, il ne falloit pas nous laisser six jours d'une route fatiguante, dans l'incertitude de notre sort : c'est pousser la plaisanterie un peu loin, avec une femme qui est la niece de quelques Souverains, & votre parente à vous-même; & avec mademoiselle, qui est fille & sœur des premiers pairs d'Angleterre. Mais au reste nous vous pardonnons cette espieglerie; nous passerons quelques jours chez vous, parce que je m'y crois aussi en sûreté que chez moi; & nous retournerons, si vous le trouvez bon, à Paris, conclure le mariage de mademoiselle, que votre jolie plaisanterie retarde assez mal à prcpos.

Il avoit apparemment calculé sur des emportemens & des fureurs ; car il me parut stupéfait au ton que j'avois pris. Il voulut balbutier quelques excuses, mais il n'en put venir à bout. C'étoit le soir : on servit. Il nous présenta la main à toutes deux, & nous soupâmes tous les trois en présence de toute sa Cour. Ce fut là sur-tout que j'affectai de le traiter avec égalité. J'étois bien aise d'annoncer à tout ce qui l'entouroit, le respect qu'il me devoit. Nous nous dispensâmes d'assister à son jeu, & après souper nous nous retirâmes.

Je n'étois pas néanmoins sans inquiétude. Ce ton de légereté m'avoit réussi, mais la réflexion pouvoit le ramener à lui, & lui faire sentir que nous étions en son pouvoir. Heureusement pour nous, une apoplexie vint pendant la nuit nous tirer d'embarras. Il étoit fort gros ; la chasse l'avoit fatigué ; il avoit cruellement mangé le soir ; & à quatre heures du matin il n'étoit plus.

Je l'ignorois encore, lorsque le matin j'entends accourir précipitamment à l'appartement que nous occupions. Un peu émue du bruit, j'éveille Germance, on ouvre, jugez de notre joie. C'est Stanley & Ben ***. Cette marque de zele de Ben *** acheva de me confondre. Je lui pris la main, & lui promis d'être reconnoissante. (Je m'apperçus, Commandeur, qu'en disant cela elle rougissoit) enfin, continua-t-elle, ils nous apprirent la mort du Landgrave, & par quelle maniere, pour ainsi dire miraculeuse, nous venions d'en être délivrées. Nous sortîmes du Palais avec eux, sans trouver le moindre obstacle: tout y étoit dans la confusion. Nous nous reposâmes quelques jours, en attendant que l'on nous eût fait les emplettes nécessaires pour notre retour; & après bien des fatigues, &, comme vous voyez, peu de dangers nous nous retrouvons dans les bras de nos amis.

Hélas ! la malheureuse femme prononça ces mots avec le sourire le plus tendre : & ce sont presque les derniers qui soient sortis de sa bouche. Nous touchons à l'instant fatal, cher Commandeur ! & je n'ai plus pour ainsi dire que des larmes à vous peindre.

Germance étoit sortie pendant le discours de notre malheureuse amie. On n'avoit pas encore eu le tems de la prévenir. Elle occupoit un appartement très-agréable, que Madame de Ben *** lui avoit fait meubler pour elle, tout exprès. L'escalier qui y conduisoit, étoit le même que celui qui montoit à la chambre de S. Georges. La Fleur descendu un moment à l'office, pour y prendre quelque nourriture, remontoit chez son maître. Il est rencontré par Germance. Cette vue la frappe, elle accourt comme une folle. Ah ! ma bonne amie, dit-elle à Madame de Ben ***, nous pouvons savoir bien des choses de mes aventures. Je viens de voir l'homme avec qui je fus arrêtée. Il

eſt dans votre maiſon. Nous pouſſâmes tous un cri affreux. Quelle ſituation! Madame d'Urfaï, ma mere, moi, Stanley, d'Urfaï, nous tous anéantis, Germance effrayée, & madame de Ben *** inquiete : voilà le tableau. Je pris mon parti ſur le champ. Je lui racontai ce qui en étoit. Le combat de S. Georges, & de Stanley ; les raiſons trop fondées qu'il avoit eues de le ſoupçonner ; enfin l'opinion que, par rapport à elle même, nous avions priſe de lui. Elle reſta muette d'étonnement, & comme enſevelie dans ſes réflexions. Enſuite s'adreſſant au comte de Ben *** qui fondoit en larmes, ſaviez-vous tout cela ? Oui, Madame. Que de grandeur d'ame ! dit-elle en levant les yeux au Ciel.

Je verrai St. Georges, je le verrai ; j'en aurai le courage ; il me doit ſa juſtification.

Elle fut ſombre le reſte de la journée. Je voulus lui parler, elle me prit la main, & me dit : ne m'interrogez point : j'ai reçu un coup ſenſible ; je ne ſuis

pas née pour être heureuse. Ses yeux étoient secs. Elle ne pleuroit pas. Il se passoit quelque chose dans son cœur, que je ne pouvois démêler. Il étoit aisé de voir cependant que tout son amour pour Saint-Georges s'étoit réveillé avec force. Accoutumée depuis long-tems à lire sur sa figure, je saisissois les moindres nuances des sentimens qui l'agitoient. Si Stanley approchoit d'elle, s'il entroit sans être annoncé, un mouvement d'horreur involontaire la faisoit tressailir. J'étois la seule qui s'en apperçût; car elle n'avoit rien changé dans ses égards pour lui.

Nous passâmes ainsi plusieurs jours. Elle avoit vu St. Georges. Maîtresse d'elle-même, elle n'avoit montré ni trop d'empressement, ni trop de froideur. Elle l'avoit traité avec bonté: elle l'avoit supplié d'être tranquille, pour que sa blessure se guerît plus promptement: elle lui avoit dit qu'elle attendoit ce moment avec plaisir, pour lui d'a-

bord, & enſuite pour elle même, & pour ſes amis, à qui il devoit l'éclairciſſement de quelques faits importans.

Nous attendions vraiment avec impatience le moment où il pourroit s'expliquer. Le bonheur de revoir Madame de Ben ***, & la douce eſpérance qu'il conſervoit dans ſon cœur, avoient plus fait que tous les ſecours de l'art; & le chirurgien aſſuroit que dans peu de jours il ſeroit en état de deſcendre & de ſupporter les fatigues de la converſation.

La mélancolie de Madame de Ben *** ſe ſoutenoit toujours. J'avois cru, que la convaleſcence de St. Georges la diſſiperoit. Mais non. Nous lui avions fait naître des ſoupçons ſur la délicateſſe de ſon amant. Et c'étoit là le ver rongeur qui la minoit inſenſiblement. Du moins, je le croyois: j'étois bien loin de ſoupçonner la véritable cauſe de cette triſteſſe.

Enfin St. Georges eut la permiſſion

de

de se lever. Foible encore, il passa quelques jours avec nous, sans s'expliquer. Vous le connoissez, Commandeur, ainsi je ne vous dirai point combien il nous parut intéressant. Il avoit affaire à tous gens prévenus. Il avoit donc réellement du mérite, puisqu'il fit notre conquête à tous. Son premier soin fut de chercher Stanley, de l'embrasser, de lui demander son amitié, de l'assurer qu'un jour il connoîtroit qu'il en étoit digne. Il mit tant de candeur, tant de générosité, tant de noblesse dans cette démarche, qu'il nous arracha des larmes à tous. Stanley lui sauta au col : nous l'embrassames tous avec une effusion de cœur qui lui fit bien sentir, qu'il avoit affaire à des juges qui ne demandoient qu'à l'absoudre. Enfin au bout de quelques jours, se trouvant beaucoup mieux, il fixa au lendemain pour conter son histoire.

Je vous avouerai que je ne dormis pas de toute la nuit. A trois heures du

matin je passai chez Madame de Ben***
j'allois doucement pour ne pas la réveiller si elle dormoit; mais je la trouvai levée; elle écrivoit. Tu ne dors pas, me dit-elle? — Non, je voudrois avoir un jour de plus. Du moins seriez-vous plus tranquile, & peut-être heureuse. Elle poussa un soupir profond. —— J'ai plusieurs lettres à écrire: souffre que je les continue. Elle écrivit jusqu'après de huit heures avec assez de sens froid, à ce qu'il me parut. Elle fit plusieurs paquets qu'elle cacheta, & qu'elle mit dans un des tiroirs de son bureau. J'avois lu, ou plutôt, j'avois essayé de lire pendant ce temps-là. Quand elle eut fini, elle me dit: si nous prenions du chocolat, je me sens fatiguée. Je sonnai, & l'officier nous servit.

Tout le monde se rassembla dans son appartement. Saint-Georges arriva le dernier, Il portoit la satisfaction & la paix de l'ame, peintes sur la figure; cela me fit plaisir. J'en augurai que

son cœur n'étoit point déchiré par les remords. Madame de Ben *** se mit sur son lit de repos. Je m'assis à ses pieds. Le reste de la compagnie se plaça autour de nous, & Saint-Georges commença en ses termes :

« Je ne séparerai point, dit-il, Madame de Ben *** ni miss Stanley, dans le récit que je vais vous faire. Elles sont trop enchaînées aux aventures dont je vous dois compte, pour faire deux relations différentes des événemens de leur vie, auxquels j'ai eu part ».

« C'est débuter singulierement, Madame, que de vous dévoiler d'abord la flamme violente, mais respectueuse, que j'ai conçue pour vous, dès le berceau, & que je conserverai jusqu'à mon dernier soupir. Mais c'est ici l'heure de la vérité, & comme tout ce qui m'est arrivé, tout ce que j'ai fait, a eu cet amour pour principe, je vous en dois l'aveu : lui seul peut

expliquer toutes mes actions. Je laisse après cela entre vos mains, la punition que vous croirez devoir à ma témérité ».

« Cet amour que vous ignoriez, a néanmoins fait votre tourment, parce que j'aimois encore mieux votre vertu, que votre personne ; c'est cet amour qui vous mit entre les bras du Marquis de Ben ***. C'est cet amour qui fut cause que le plus digne homme de la terre, emporta votre haine dans la tombe : c'est cet amour connu de lui, qui lui dicta ce testament qui a fait votre supplice, & que le seul desir de récompenser mon dévouement par vos mains, lui inspira ; c'est cet amour enfin qui m'a fait éprouver injustement la colere de Stanley. Voilà ce que j'ai à vous développer ».

« Vous vous rappellez, Madame, du temps où Madame votre mere vous amena à Paris & où le Landgrave

de *** prit dans vos yeux cet amour détestable qui lui a fait commettre tant de crimes. Il ne put cacher l'impression que vous aviez faite sur lui. Il se présenta chez Madame votre mere, & laissa percer des vues d'alliance. Eblouie par le sort avantageux que cela vous promettoit, elle n'examina point assez, & laissa entrevoir au Landgrave qu'elle se prêteroit à tous les ménagemens, qu'il s'annonçoit être obligé de garder, en s'unissant avec vous. Il en cachoit le véritable motif, que mon amour découvrit bientôt ».

« Je fis connoissance avec un Gentilhomme de sa suite. Je lui parlai du mariage prochain du Landgrave; il se mit à rire. Ignorez-vous, me dit-il, que le Landgrave est un roué. C'est une victime de plus qu'il va ajouter à la liste nombreuse des femmes qu'il a immolées à ses fantaisies. D'ailleurs, ce mariage est impossible. Il est marié depuis quinze ans, & il y en a dix

qu'il retient sa malheureuse épouse, confinée dans une terre qu'il a dans le fond de la Hongrie. Cachez néanmoins ce secret ; car vous n'échapperiez pas à sa vengeance, & vous ne seriez pas le dixieme qu'il eût immolé à sa haine. Ce seroit vous perdre ainsi que moi, sans sauver l'infortunée sur qui il a jetté les yeux : car inconstant dans ses amours, il est d'une constance inébranlable dans ses projets, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à se satisfaire ».

« Je frémis de ce discours ; mais ce n'étoit point assez d'avoir découvert la scélératesse du Landgrave ; il falloit encore connoître ses desseins, pour les traverser ; & c'étoit-là le difficile. Mais quels sont les obstacles dont l'amour ne fait point triompher? J'appris qu'il cherchoit un secrétaire. Je me fis présenter chez lui, en cette qualité, sous le simple nom de Charles. Mon véritable nom pouvoit, sans contredit, me donner entrée chez lui ;

mais mes liaisons avec vous auroient éloigné sa confiance, & il m'importoit de l'avoir. D'ailleurs, l'emploi de Secrétaire entroit à merveille dans mes vues, & me mettoit dans le cas, en le servant, de n'être jamais avec lui que tête à tête. Cela m'éloignoit de la vue de ceux qui auroient pu me reconnoître. Le nombre en étoit petit. Elevé en province, depuis peu de temps à Paris, j'avois peu de regards à redouter ».

« Il m'accepta. Je lui plûs, avec d'autant moins de peine, que j'affectai d s vices qui étoient les siens, & que je n'aois point. Dans l'espace de quinze jours, non-seulement j'eus sa confiance entiere, mais même je lui devins nécessaire. C'est alors que sans affectation, je prononçai votre nom. Il me vanta vos charmes, l'amour qu'il avoit conçu pour vous, & l'espoir qu'il avoit de profiter de l'ambition de Madame votre mere, pour vous abuser par un faux mariage ».

« Je vous avouerai que je pensai en

perdre la tête. Aucun moyen ne s'offroit à mon esprit pour empêcher ce crime. C'étoit bien moins sa vengeance qui m'arrêtoit, que le soin de votre propre réputation. Il étoit capable, si je l'eusse trahi, & que son projet eût échoué, de se vanter dans le monde de faveurs qu'il n'avoit pas reçues, pour empoisonner les jours de Madame votre mere, dont il n'auroit pu se venger différemment. Il ne m'avoit pas laissé ignorer que ce seroit là sa ressource, si par hazard elle venoit à se dédire, & je le connoissois assez déjà, pour être sûr qu'il le feroit. Je n'avois qu'un mois pour me décider, puisque son mariage étoit arrêté entre elle & lui pour cette époque. Jugez de mon embarras. Je pris un parti cruel pour moi, & qui le fut bien pour vous. Mais j'aimois mieux déchirer votre cœur & le mien, que de vous adorer déshonorée : & puisqu'il falloit vous perdre, je préférois du moins de vous voir entre les

bras du plus honnête homme que je connusse ».

« Je demandai un congé au Landgrave, sous prétexte que ma santé avoit besoin de l'air de la campagne pendant quelques jours. Il me l'accorda sans peine. Je pris la poste, & je vins, jour & nuit, à la terre de mon pere. Le Marquis de Ben * étoit pour lors à la terre de Madame votre mere. La Fleur, son premier valet de chambre, en qui j'avois une extrême confiance, démêla la cruelle inquiétude qui me dévorait. Je ne crus pas devoir lui faire un mystere de ce qui se passoit. Il en frémit, mais il sentit ainsi que moi tout le danger d'un éclat. Nous examinâmes le parti que nous devions prendre dans une pareille occurrence. Aucun n'étoit sans difficulté. Le tems pressoit, mes allarmes croissoient à chaque minute. Enfin il me vint une idée, que je communiquai à la Fleur. Elle lui parut bien extrême, mais je lui en fis sentir la nécessité.

I v

Ce soir, je feignis une légere indisposition ; vous me crûtes, ainsi que Madame votre mere, retenu chez moi, le lendemain, par une suite de cette indisposition. Point du tout, j'étois caché dans la chambre de la Fleur, j'y restai jusqu'au moment qui me parut le plus favorable à m'introduire dans votre appartement. La Fleur fut sur le champ avertir le marquis de Ben ***, qu'il étoit certain que mon indisposition n'était qu'une feinte, pour mieux tromper la comtesse d'Hercy, puisque, dans le moment, j'étois avec sa fille. La surprise de Ben *** fut extrême. Loin de s'en rapporter au récit de la Fleur, il voulut s'en convaincre lui-même. Il se rendit à votre appartement. L'ayant entendu venir, je prononçai quelques mots assez haut, pour qu'il reconnût ma voix ; mais pas assez pour vous réveiller. Vous connoissez, Madame, le succès de mon projet. Je ne m'étois point trompé sur le généreux dévouement

du plus vertueux des hommes. Pardonnez à l'excès de mon amour, l'intrigue qui vous mit entre les bras du Marquis de Ben***, il falloit vous sauver des pieges d'un monstre. Il n'y avoit que ce parti qui pût vous en garantir. C'étoit un calice amer que je vous présentois ; je vous exposois à tout le ressentiment de votre mere, mais ce n'étoit pas l'instant de calculer si les remedes étoient trop douloureux ».

« J'étois cependant dans cet état affreux. La vertu nous soutient, mais la vertu ne nous ôte pas le sentiment de nos peines. Je venois de livrer ce que j'avois de plus cher ; & de prononcer l'arrêt qui m'ôtoit à jamais l'espoir de vous entretenir de mon amour ».

« De retour à Paris, je rejoignis le Landgrave. Ma courte absence ne m'avoit rien fait perdre de sa confiance. Au contraire, je lui étois devenu nécessaire, & il me revit avec joie. Le

bruit de votre mariage se répandit bientôt après. Il jetta feu & flâme, il attribua la mélancolie où cet évenement me plongeoit, à l'intérêt que je prenois à son chagrin. Il m'en aima davantage. Comme l'on se gardoit bien de laisser percer dans le public les circonstances qui avoient forcé Madame votre mere de vous accorder à Ben ***, il ne vit dans sa conduite qu'un dessein prémédité de lui faire un affront sanglant, & Ben *** devint l'objet de sa haine. Il jura de s'en venger cruellement, & le premier parti qu'il embrassa fut de vous faire enlever au mépris des nœuds sacrés qui venoient de vous lier. J'en avertis la Fleur qui prévint le Marquis de Ben *** qu'il avoit découvert un complot, par lequel je me disposois à vous enlever. Ce fut là la raison de votre prompt départ pour cet antique château, qu'il avoit dans les Pyrenées. Là, du moins, vous étiez cachée à

tous les yeux. Il falloit du tems pour vous y découvrir, & j'avois le loisir de respirer ».

« Je vous ai dit que le Landgrave étoit d'une constance rare dans ses noirceurs : ce premier dessein avorté ne le rebuta point. A l'aide de ses espions, il étoit parvenu à découvrir le lieu où Ben *** vous avoit reléguée. Ce fut alors que ne ménageant plus rien, il se décida à vous enlever à force ouverte ; mais il lui falloit un prétexte pour lui ouvrir l'entrée du château où vous étiez confinée. Son esprit, fertile en ressources, leva cette difficulté. Il se plaignit au ministre qu'un de ses gens, né son sujet, l'avoit volé ; que pour échapper à sa justice, il s'étoit sauvé sur les confins de la France qui touchent à l'Espagne. Il sollicita en conséquence un ordre pour que toutes les maisons de ce canton là lui fussent ouvertes, pour s'emparer du

coupable. L'ordre lui fut délivré sans restriction aucune. Fier de cette arme, il vint me la montrer, & prépara tout pour votre enlevement. Comme cependant il n'étoit pas tranquille sur la maniere dont la chose tourneroit, & qu'il redoutoit après le succès, les justes plaintes de Ben ***, & les poursuites dont il ne seroit pas à l'abri, malgré l'élévation de son rang, il me dit : je pars pour l'Angleterre, & là je vais attendre l'événement & ma proie : toi, reste ici pour veiller à tout, &, dès l'instant que tu sera sûr que mes ordres auront été exécutés, viens me rejoindre. Il partit en effet le lendemain pour Londres ».

« Ce nouveau projet du Landgrave renouvella toutes mes craintes à votre sujet. J'avertis la Fleur de ce qui se passoit. Ce fidele serviteur m'engagea à me rendre dans les environs du château que vous habitiez, en me

promettant qu'il trouveroit un moyen sûr pour vous soustraire aux criminels desseins du Landgrave. Effectivement, je ne fus pas plutôt parti, qu'il feignit avoir appris par un de mes gens, que de concert avec vous, j'étois parti pour vous enlever. Ben *** furieux en apprenant cette nouvelle, se rendit promptement auprès de vous. Comme il avoit conçu pour vous la passion la plus violente, il crut qu'il n'avoit d'autre parti à prendre, pour vous conserver, que celui de vous enfermer dans un souterain qui n'étoit connu que de lui. La Fleur m'instruisit de votre détention. Mon cœur saigna à ce récit : la plus violente douleur s'empara de mon ame, mais j'étois forcé de devenir votre boureau, si je ne voulois devenir l'instrument de votre honte ».

« Je rejoignis le Landgrave à Londres, où il attendoit avec impatience le succès de son affreuse con-

ration. Malgré les soins de ses complices, ils ne purent parvenir à vous découvrir. Ils passerent plus de cinq mois dans les environs de votre retraite; se présenterent à la faveur de l'ordre du Roi, nombre de fois, au château du Marquis, qui, ne soupçonnant point leurs vues, leur en permit l'entrée, croyant qu'il n'étoit question que de chercher un malheureux coupable, qui fuyoit la punition qui lui étoit due ».

« Jugez de la rage du Landgrave, lorsqu'il vit ses espérances trompées. Je suis sûr que dès ce moment là, l'assassinat de votre époux fut juré dans sa tête; mais qui le croiroit? malgré l'amour ou plutôt la frénésie qui l'agitoit pour vous, son caractere dépravé n'étoit pas resté oisif: & ce fut dans cet intervalle qu'il jetta les yeux sur Germance. Je fus le premier instruit de cette nouvelle passion. Un sentiment de compassion

me fit desirer de connoître cette jeune infortunée, à qui le libertinage de ce monstre préparoit la honte. Le hazard me servit : un léger service rendu à Mistriss Smith m'ouvrit l'entrée de sa maison. Je devins bientôt son ami, &, j'ose le dire, celui de la belle Germance. Le Landgrave ne pouvoit ignorer long-tems ma familiarité avec cette famille. Il me soupçonna amoureux de Germance. Et tel étoit l'excès de sa corruption, que l'amour, qu'il me supposoit, ne l'offensoit point. Il m'en plaisantoit souvent, me promettoit ses bons offices, & dans cet honorable marché, ne se réservoit que la prééminence. L'innocence de Germance suffisoit seule pour me porter à l'arracher au sort qu'il lui destinoit ; mais la beauté de son ame, la connoissance de ses vertus que j'avois acquise, par l'habitude de la voir souvent, m'auroient confirmé dans ce

devoir, quand il n'auroit pas été déja gravé dans mon cœur ».

« C'est ici l'instant de jetter quelque jour sur ces malheureux papiers, qui, pendant un temps, & peut-être jusqu'aujourd'hui, m'ont rendu si odieux à Stanley & à d'Urfaï. Le Landgrave, profond dans le crime, incroyable dans les ressources pour l'exécuter, consommé dans l'adresse & la politique qu'il exige, lorsqu'il avoit médité de sens froid les moyens qu'il vouloit employer, & qu'il s'étoit assuré par la réflexion de leur solidité, pour ne pas s'écarter du plan qu'il se traçoit à lui-même, écrivoit tous ses projets, & mettoit en conséquence, *tel jour je ferai telle chose; à telle heure je la ferai suivre*, &c. Seul dans la confidence, j'étois aussi le seul à qui il communiquât ce cruel *memento*. Seul, je savois où il le recéloit. Comme j'étois aussi le seul intéressé, ou du moins le plus

intéressé à le faire échouer, je tremblois souvent que l'oubli d'une circonstance ne trahît les desirs de mon cœur, ou qu'une lecture précipitée ne m'eût pas fait saisir tous ses ressorts, pour les prévenir comme il falloit. Seul, j'avois l'entrée de son cabinet. Pour être sûr de mes démarches, je transcrivois à la hâte ces papiers. On sent que dans une copie faite avec inquiétude, souvent interrompu, & toujours dans la crainte d'être surpris, je ne m'amusois pas à changer les expressions. J'écrivois comme il étoit écrit : *je ferai telle ou telle chose*, &c. N'osant pas m'en fier aux secrétaires les mieux fermés, pour déposer ces fatales copies, un malheureux *surtout* en étoit le gardien fidele. Je les introduisois entre l'étoffe & la doublure : & quand j'avois besoin de les consulter, c'étoit-là que j'allois les chercher ; bien sûr que c'eût été le seul endroit qui eût échappé aux recherches, si, par hasard, je de-

vois être dans le cas que le Landgrave soupçonnât ma fidélité ».

« Vous devez concevoir l'horreur de ma situation, lorsque je fus fait prisonnier par Stanley, & que je sus, à n'en pas douter, que ces papiers étoient entre ses mains. Mais nous n'en sommes pas encore-là, & j'avois encore bien des douleurs à essuyer, avant d'éprouver celle-là ».

« Le Landgrave fixa l'époque de son départ de Londres, & voulut que l'enlévement de Germance le précédât de deux jours. Il étoit facile à exécuter ; on pouvoit, sous l'appas du commerce, attirer cette jeune personne hors de la maison de Mistriss Smith, & s'en emparer aisément. Vous savez tous comment je m'y pris pour parer à cet événement. Mais vous ignorez comment je fus trompé. Un homme de la suite du Landgrave, étoit jaloux de la confiance qu'il m'accordoit, & auroit été bien-aise de s'élever sur mes ruines.

C'étoit lui qui devoit présider à l'enlévement de Germance. Il passoit pour constant dans l'hôtel que j'étois amoureux de cette jeune personne. Cet homme m'ayant vu sortir de bonne-heure le jour indiqué, soupçonna que je pourrois bien aller prévenir ma prétendue maîtresse de ce qui se tramoit contr'elle. Il me suivit, n'en douta plus, lorsqu'il me vit entrer chez mistriss Smith, & sortir une demi-heure après en voiture, avec Germance. Il monta derriere la voiture, nous suivit ainsi à mon insçu, & s'assura du lieu où nous devions passer la journée. Il changea alors le plan concerté, fit valoir son intelligence auprès du Landgrave, aposta la voiture aux environs de Greenwick, se glissa dans l'auberge où nous étions, &, m'ayant apperçu éloigné de Germance, pour donner quelques ordres, il profita, adroitement & avec rapidité, du peu d'instans que je lui laissois, & détacha l'un des gens de sa suite, au

Landgrave, pour l'instruire du succès qu'il avoit eu ».

« Ce fut du Landgrave même que je sçus tous ces détails. Cette nouvelle l'avoit mis de bonne humeur : &, au lieu de m'en vouloir sur l'obstacle que j'avois voulu mettre à ses plaisirs, ce fut lui au contraire qui me plaisanta sur le tour qu'il m'avoit joué. Pardon, miss Stanley : il ignoroit le prix d'une conquête comme la vôtre. Il ne vous regardoit que comme une fille facile à vaincre, & une simple fantaisie ne lui paroissoit point assez grave pour ôter sa confiance à un homme qui lui étoit nécessaire. Peut-être qu'en effet, si j'eusse été assez heureux pour vous arracher à lui, n'eût-il pas envisagé la chose aussi favorablement. Mais il étoit sûr de sa proie, & son ame satisfaite envisageoit les circonstances d'un œil bien différent. Cet événement avoit pensé me perdre, & je vous avouerai que pour l'entretenir dans cette sécu-

rité, je feignis en effet pour vous des ſentimens que je n'avois pas eu la hardieſſe de concevoir. Alors il pardonna facilement à l'amant, une ſupercherie qu'il n'eût pas excuſée dans le confident infidele ».

« Nous partîmes de Londres le ſurlendemain de l'enlévement de Germance. A notre arrivée à Paris, j'appris que mon pere avoit obtenu une lettre-de-cachet, pour me faire enfermer, à cauſe de mon apparition nocturne dans votre appartement. Cette nouvelle, malgré tous les ſoins que l'on prit pour empêcher qu'elle ne pénétrât, parvint juſqu'à lui. Il en devint furieux, & réſolut de me punir, parce qu'il me croyoit véritablement coupable. Je pris le parti d'écrire à la Fleur, & de le prier de paſſer à l'endroit que je lui indiquois. Je l'attendis à l'heure marquée; mais jugez de ma ſurpriſe, lorſqu'au lieu de la Fleur, je vis entrer le Marquis de Ben ***, qui me dit,

en me sautant au col, je sais tout, généreux Saint-Georges : permettez-moi d'oublier dans vos bras tous les cruels instans que j'ai passés depuis mon union avec la plus respectable des femmes. Dieu ! ajouta-t-il en poussant un profond soupir, que ne m'est-il permis de reconnoître un pareil sacrifice. Je vous avouerai que je restai anéanti à ce discours. Il me fallut du temps pour me remettre. Le Marquis m'expliqua comment il avoit découvert tout ce qui s'étoit passé depuis votre mariage. La Fleur, dans sa précipitation, avoit laissé tomber ma lettre dans l'appartement du Marquis. Vous devez sentir sa surprise. Il fit appeller son Valet-de-chambre, qui ne crut pas devoir lui déguiser aucunes des circonstances des infâmes projets du Landgrave, & des moyens que j'avois pris jusqu'à ce moment, pour le faire échouer ».

« Le Marquis n'avoit pu résister au desir d'avoir un entretien avec moi. Il

Il étoit en conséquence venu lui-même au rendez-vous que j'avois indiqué à la Fleur. Comment vous peindrai-je, Madame, les regrets du Marquis, lorsqu'il réfléchissoit sur l'injustice de sa jalousie? Ah! mon ami! me disoit-il, étois je donc destiné à faire le supplice de cette femme adorable? Hélas! je le sens, quoique vous en soyez, si j'ose le dire, le seul auteur, je ne puis que vous admirer, & non vous reprocher une conduite, qui fait l'éloge de votre cœur. Vous ne m'en avez cependant pas moins forcé à devenir le bourreau de cette infortunée. Mon ami, je vous l'avoue; je n'ai pu devenir l'époux de cette femme charmante, sans l'adorer. Le ciel m'a puni de ma cruauté, en embrâsant mon cœur. Aujourd'hui que tous les torts que je lui supposois, ne sont qu'imaginaires, comment lui découvrir le fil de ma conduite, sans lui avouer votre flamme pour elle? Elle vous aime, Chevalier, j'en ai la

certitude ; mais elle ignore que vous l'aimez, & c'eſt du moins une conſolation pour moi. Nous nous quittâmes en nous promettant de nous revoir tous les jours. Adieu, brave & vertueux jeune homme, me dit-il : le ſacrifice que vous avez fait ne demeurera point ſans récompenſe. Vous le voyez : encore quelques années, peut-être, & j'aurai vécu. Regardez-moi comme un pere qui va vous conſerver une amante. En attendant, je ne dois pas être moins généreux que vous. C'eſt à moi maintenant à me ſacrifier. Vous m'en avez donné l'exemple. Votre pere vous croit coupable ; il veut vous punir ; c'eſt à moi de prendre ſur mon compte toute l'apparence odieuſe de cette intrigue. Il faut détruire une prévention par une autre prévention. Ce fut encore la Fleur qui me ſervit dans cette occaſion. Ben *** l'apposta lui-même, après l'avoir inſtruit. Il fit la déclaration que vous connoiſſez. Le Chirurgien qui

étoit vaſſal du Marquis, fut largement payé pour ſe taire. A l'aide d'un ami, que la Fleur avoit dans la maiſon de mon pere, il lui fut aiſé de s'eſquiver. A force d'argent, on fit taire ceux dont on redoutoit l'indiſcrétion ; & mon pere ne douta point que la Fleur n'eût péri de la ſuite de ſes bleſſures ».

« Je n'avois cependant pas oublié l'infortunée Germance. Plus à portée que perſonne d'épier les démarches du Landgrave, j'avois enfin découvert le lieu de ſa retraite. Je m'étois rendu près de la maiſon qu'elle habitoit. J'en avois avec ſoin examiné toutes les approches. J'en avois étudié toutes les avenues. J'avois enfin découvert cette petite porte qui donnoit ſur ſon jardin. Il m'avoit été facile de m'en procurer une clef. Cette porte donnoit ſur la campagne, & n'en étoit par conſéquent que plus propice à exécuter mon deſſein ».

« Un matin, j'entre par haſard dans

le cabinet du Landgrave. Il venoit de ſortir pour faire des emplettes, il ne devoit rentrer que fort tard. Je ne ſai quel preſſentiment, ou plutôt quel inſtinct me porta à fouiller dans le tiroir du ſecrétaire, où il recéloit ordinairement les plans de ſes deſſeins. Jugez de mon étonnement & de mon effroi, lorſque le premier qui ſe préſente à mes yeux, eſt l'horrible détail de l'aſſaſſinat projetté de Ben ***. J'eus peine à en croire mes yeux; mais je fus forcé de reſter convaincu qu'ils ne m'avoient point trompé. Il falloit que le Landgrave eût des eſpions juſques dans votre maiſon, car il étoit informé du jour même que Ben *** avoit choiſi pour ſe rendre à Verſailles; & c'étoit à ſon retour que devoit s'accomplir ce crime atroce. Je n'avois pas de temps à perdre. C'étoit le ſur-lendemain que le Marquis devoit aller à Verſailles, je me hâtai de transcrire bien vîte ce funeſte projet pour ſonger à Germance,

que je devois arracher le même soir de la puissance du Landgrave ».

« Je m'étois servi, pour enlever Miss Stanley, d'une voiture du Prince, qui étoit communément à mes ordres. Malheureuse circonstance, qui la plongea dans la plus douloureuse des crises. Je la conduisois à l'Abbaye de Panthemont, lorsque la Fleur fit arrêter la voiture pour m'annoncer que le marquis venoit d'être rapporté dans son hôtel, expirant par une fatalité qui déconcerte les vues humaines ».

« Le Marquis de Ben *** avoit avancé son voyage, & le moment où je découvris le projet qui devoit le faire périr, fut celui ou l'infortuné Ben *** courut à sa perte. Le Landgrave averti de ce prompt départ, avoit aposté, auprès du pont de Seves, ses complices qui lui lâcherent le coup de pistolet. Mon premier soin fut de sauter en bas de la voiture

pour courir à votre hôtel. Je remis Miss Stanley entre les mains de la Fleur, pour la conduire à sa destination. A peine les eus-je quittés, que la police, qui veille à la sûreté de tous les citoyens, ayant quelques indices d'où partoit ce coup, soupçonna que mes démarches mystérieuses pouvoient être liées avec l'action qui venoit de se commettre. Un exempt avoit suivi mes traces. Il se crut autorisé à arrêter tout ce qui pourroit donner des éclaircissements à ce sujet. Je vis la méprise, le cœur m'en saigne encore; mais il n'étoit pas en mon pouvoir d'y remedier sur le champ ».

« Je volai chez Ben ***, j'entrai chez lui. Vous veniez d'en sortir, Madame, ou plutôt évanouie de douleur, on venoit de vous emporter dans votre appartement. Mais malgré les précautions que je prenois ordinairement pour m'introduire *incognito*

chez lui, je crois que, dans les sentiments qui m'agitoient alors, votre présence ne m'eût point empêché de paroître. Je pensai expirer en l'embrassant. Je ne pouvois fuir mon triste sort, me dit-il. Vis, mon cher Saint-Georges, vis pour me remplacer, pour adoucir les jours d'une femme que j'ai rendu infortunée malgré moi. Il me reste encore assez de force pour la mettre dans le cas de rendre ton état heureux, en récompensant de tout mon bien que je vais lui laisser, l'homme qui s'est sacrifié pour sa gloire, & le meilleur ami qu'ait eu Ben ***. Je ne fais point un acte injuste. Je suis maître de mon bien, & mes véritables héritiers sont assez riches pour se passer de ma fortune. Il m'embrassa, en m'inondant de ses larmes, & en m'ordonnant de m'éloigner. Il me défendit de reparoître en sa présence; ma vue ne pouvant que répandre de l'amertume sur

ſes derniers moments, qu'il vouloit conſacrer à la religion & à l'arrangement de ſes affaires. Je m'arrachai mourant de ſes bras. Je fus tenté d'aller immoler le Landgrave à ma vengeance; mais, Madame, votre intérêt me retint : Je me regardois dans ce moment là comme votre ſeul défenſeur. Je pouvois ſuccomber ſous les coups de mon adverſaire, & c'étoit alors vous laiſſer en proie à toute la rage de ce monſtre. Hélas ! ce fut le ciel lui-même qui vous prit ſous ſa ſauve-garde, en vous inſpirant le deſſein de vous rendre chez le commandeur d'Holney, auſſi-tôt que Ben *** eût les yeux fermés. Si vous euſſiez tardé un ou deux jours de plus, malgré tous mes ſoins, le Landgrave vous eût enlevée peut-être, du moins il avoit tout préparé pour cela : & ce n'étoit que pour jouir plus aiſément de ſa victime qu'il s'étoit d'abord défait de ſon époux.

« En ſortant de chez Ben ***, je reſtai chez moi, deux ou trois heures, anéanti ſous le poids de tant d'horreurs. Enfin l'intérêt de miſſ Stanley, qui gémiſſoit dans une captivité auſſi triſte qu'injuſte, m'arracha, pour ainſi dire, à moi-même. D'Urfaï étoit le ſeul à qui je pouvois me confier. J'allai le trouver; il ne vous l'aura pas laiſſé ignorer; & le plus heureux ſuccès couronna les ſoins qu'il ſe donna pour elle ».

« Le lendemain, malgré ma profonde indignation, je fus chez le Landgrave. Je jugeai, ſur ſa figure, des allarmes où le mettoit la détention de ſon cocher, la fuite de Germance, & le reſte de vie que Ben *** conſervoit encore. Comme il me croyoit bien éloigné d'avoir le moindre ſoupçon de toutes ces choſes, il ſe garda de m'ouvrir le fond de ſon ame. Il ne ſavoit pas encore alors que Germance eût été arrêtée dans cette voiture. Ce ne fut

que peu de jours, après qu'il en fut inſtruit. ».

« Mais le cocher qui m'étoit fidellement attaché, n'eût garde de dire que ce fût moi qui l'eût enlevée de sa maiſon. Il répondit ſimplement qu'un des gens qui la ſervoient, étoit venu à l'hôtel demander pour elle une des voiture du Landgrave; que d'après les ordres qu'il avoit donnés lui-même d'obéir aux gens de cette dame, il n'avoit pas cru devoir la refuſer. Le fait étoit impoſſible à éclaircir ; car après la fuite de Germance, les gens qu'il avoit mis auprès d'elle, craignant ſon reſſentiment, s'étoient diſperſés, &, dans ce moment, il avoit des occupations plus ſérieuſes que celles de faire courir après eux ».

« Il me dit, en m'appercevant, que des affaires preſſantes pourroient bien le rappeller dans peu en Angleterre, & que je n'avois qu'à tout diſpoſer pour le départ. Le ſéjour de Paris m'é-

toit trop précieux pour l'abandonner dans cette conjoncture : je profitai de la circonstance, & prenant, autant que je le pus, sur moi, de me contraindre, je le priai de trouver bon que j'y allasse pendant quelque temps, dans le sein de ma famille, réparer ma santé qui se ruinoit & foiblissoit chaque jour. Il me crut sans peine. Les tourmens que j'avois éprouvés, se peignoient trop vivement sur ma figure, pour qu'il ne me supposât pas véritablement malade. Il m'accorda sans difficulté un congé de quelques mois, en exigeant une adresse où il pût m'écrire, s'il avoit besoin de mes services, pendant son séjour à Londres. Je le quittai. Je croyois bien que c'étoit pour la derniere fois; mais le sort voulut encore, par de nouvelles traverses, me rapprocher de lui ».

« Le malheureux Ben *** termina sa carriere : je sus qu'à l'heure même de sa mort, vous partites pour vous ren-

dre chez le Commandeur. J'avouerai que, malgré la douleur de la perte de mon ami, votre départ, Madame, me causa la plus vive joie. Il vous arrachoit aux entreprises du Landgrave. Je succombai moi-même aux différentes révolutions que j'avois éprouvées coup-sur-coup, une fiévre violente me saisit, & me retint quinze jours dans mon lit. Je dûs pour ainsi dire ma conservation aux soins de mon pauvre la Fleur, qui trouvoit encore, malgré cela, le temps d'épier, au dehors, ce qui se passoit. Ce fut par lui que je sus que le Landgrave étoit tout-à-coup parti pour l'Angleterre ».

« La joie que sa retraite me causa, le desir de vous revoir, Madame, & la bonté de ma constitution, hâterent mon rétablissement; &, aussi-tôt que je pus supporter la voiture, je me rendis à Montfort. C'est-là que je passai près de vous, les six plus beaux mois de ma vie, mais aussi les six plus malheu-

reux. La résolution que le testament de votre époux vous inspira, me pétra d'admiration, mais me déchira le cœur. Elle imposoit silence à mon amour, qui étoit sur le point d'éclater, & convenez qu'il y eût eu bien peu de délicatesse de ma part à vous en entretenir dans ce moment-là. Vous auriez pu croire que la seule crainte de perdre une fortune, que la reconnoissance de votre époux m'avoit réservée, pour la tenir de votre main, étoit le seul intérêt qui m'auroit fait parler. Je desirois, aussi ardemment que vous, la perte de votre procès, qui m'auroit permis de m'expliquer sans que vous puissiez soupçonner ma générosité. Ce fut ainsi que je vis naître mon malheur ; même d'une disposition que votre époux n'avoit faite que pour assurer mon bonheur, & que tout ce qui devoit concourir à me rapprocher de vous, servit au contraire à m'en éloigner pour jamais. Funeste effet d'une prévention

qu'on ne peut néanmoins taxer d'injustice, qui vous avoit rendu odieux jusques aux dons d'un homme, qui, dans le fond, souhaitoit autant que moi votre félicité, & qui vit avec joie arriver sa mort, parce qu'elle rompoit des nœuds qu'il voyoit trop bien vous être insupportables » !

« Enfin je vous vis partir de Montfort. Je crus vous dire un éternel adieu. Je regardai le gain de votre procès comme inévitable. Je prêtois à tous vos Juges, les yeux que j'avois pour vous, & je ne me trompois pas. Votre vertu m'en étoit un sûr garant. Quel état que le mien ! Je n'avois pas un être à qui je pusse ouvrir mon cœur; & d'Urfaï, le seul à qui j'eusse permis d'y lire, étoit trop loin de moi pour me sauver de mon désespoir.

Un nouveau coup est venu me tirer de cet état, & m'a conduit, pour ainsi dire, à la mort, que je devois recevoir des mains de Stanley. J'avois presqu'ou-

blié le Landgrave ; je le croyois enseveli dans le fond de l'Allemagne, où j'avois appris qu'il étoit retourné après six mois de séjour à Londres ; je pensois que là, rougissant du peu de fruit qu'il avoit recueilli de ses crimes, il ne lui en restoit plus d'autre souvenir que le remord : je faisois trop d'honneur à la scélératesse de son ame. Je reçus de lui cette lettre.

Lettre du Landgrave à Charles.

« Il est étonnant, mon cher Charles, » qu'après les bontés dont je vous ai si » long-temps honoré, vous me négligiez comme vous le faites ! Seroit-ce » indifférence ? Je n'en crois rien : je » présume plutôt que vous ne vous » êtes pas trouvé assez grandement » récompensé de vos services. Mais » pour vous prouver que je n'agis pas » comme vous, c'est que, malgré vo» tre oubli, je viens de vous élever à

» la dignité de Chambellan auprès de
» moi, malgré l'ignorance où je suis
» de votre naissance, qui ne vous per-
» mettoit pas, je crois, d'aspirer à
» l'élévation de ce rang. Vous trou-
» verez ici la clef d'or & le diplôme
» que je vous ai fait expédier à ma
» Chancellerie. Cette nouvelle faveur
» doit me répondre pour toujours de
» votre fidélité, & m'attacher vos ser-
» vices, qui dans ce moment me sont
» utiles plus que jamais.

« Je n'ai pu vaincre la passion que
» cette damnée femme m'a inspirée. Je
» crois que c'est une sorciere. Il faut
» au péril de ma vie que je la satisfasse.
» Elle doit bientot reparoître à Paris,
» je le sais ; elle n'a plus, Dieu-merci,
» d'époux pour la défendre. Tout est
» prêt ; mais j'ai besoin d'un homme de
» tête pour donner de l'intelligence à
» mes gens, à qui je ne m'en fie pas
» trop. Rendez-vous donc, aussi-tôt
» ma lettre reçue, dans le fauxbourg

» Saint-Denis, à l'enseigne de l'aigle » d'or: demandez des marchands Hongrois : faites-vous connoître ; ils ont » ordre de vous obéir. Ils ont mes » instructions ; ils vous les communiqueront.

« J'ai de fortes raisons pour ne pas » la faire conduire en Allemagne. J'ai » un ami à Malthe dont je suis sûr ; » c'est-là qu'il faut la mener ; & quand » vous y serez, vous attendrez mes » ordres.

« Je ne vous nomme point cet ami, » cela est inutile. Il est prévenu, & il » ne manquera pas de se faire voir à » vous, à votre arrivée. Fidélité, prudence & discrétion, voilà ce que vous » me devez, ce que j'attends de vous, » & ce qui mettra votre fortune au-dessus de vos desirs. Sur ce, Chambellan, je suis tout à vous ».

« Ce nouveau coup me rendit tout mon courage, que votre départ, Madame, m'avoit presque ravi. Je rappellai

tout mon ſens froid, pour peſer mûrement ce que j'avois à faire. La lettre portoit une date déja vieillie. Me rendre moi-même à Paris, peut-être eût-il été trop tard? Je me décidai à me rendre à Malthe, à tout haſard, réſolu de périr ou de vous délivrer ſi vous y aviez paru. Le deſir que j'avois marqué dans ma jeuneſſe d'embraſſer cet ordre, fut le prétexte qui voila mon voyage. Je partis précipitamment. ».

« J'ignore par quelle faveur je fus ſauvé de mon déſeſpoir, lorſque je fus pris par Stanley. Je crus que l'inſtant qui me donnoit des fers, étoit celui qui vous mettoit aux bras de mon rival; & lorſque la perte de ces cruels papiers vint ſe joindre à ce ſentiment, je fus ſur le point de perdre la tête. Quelle ſituation affreuſe en effet! Je me trouvois tout à-coup privé du ſeul bien qui m'attachoit à la vie, & accablé de tout le poids des crimes d'un autre, ſans avoir ſur la terre un ſeul être qui

pût dépoſer de mon innocence, que ce miſérable la Fleur, qui, nommé lui-même pluſieurs fois dans ces papiers, n'auroit été regardé que comme mon complice, & qui n'auroit reçu de moi, pour prix de ſa fidélité, que le partage du ſupplice honteux que je croyois déja voir s'apprêter pour me punir. Non, je ne puis y penſer encore ſans frémir ».

« En arrivant à Londres, je reçus au moins quelque ſoulagement. Mon pauvre la Fleur informé de ma captivité, s'empreſſa de me mander que, grace à ſa vigilance, le projet du Landgrave avoit encore échoué, & que vous étiez en ſûreté ».

« Le reſte de mes aventures vous eſt connu, juſqu'au moment où, fuyant d'Urfaï, je me ſuis rendu chez le Landgrave. Il me reçut à bras ouverts. Mon voyage à Malthe, qu'il crut entrepris pour lui rendre ſervice, lui en avoit impoſé ».

« Je trouvai ſon ame irritée des difficultés qu'il avoit éprouvées dans les différents rapts qu'il avoit médités contre vous; mais, Madame, je ne la trouvai point laſſée. Plus heureux cette fois ci, il avoit réuſſi. Et, lorſque j'accourois encore pour vous arracher à lui, c'eſt la mort que j'ai preſque trouvée, ſur le ſeuil de la porte d'une femme, à qui j'ai ſacrifié avec joie ma jeuneſſe, mes travaux, ma tranquillité, ma ſanté, & j'oſe le dire, ma réputation, puiſque j'ai, pour ainſi dire, conſenti à paſſer pour un ſcélérat aux yeux de l'homme que j'aime le mieux, & de celui qui mérite le plus mon eſtime, tant que je ne pouvois me juſtifier, ſans expoſer la vertu d'une femme qui mérite les reſpects de l'univers ».

« Le ciel ne m'a ſans doute conſervé la vie, que pour obtenir de vous la couronne pour laquelle j'ai tant combattu: & ſi d'auſſi foibles ſervices ont quelque prix à vos yeux, voici tous

vos amis rassemblés, je mets mon sort entre leurs mains, & je leur laisse la liberté d'embrasser vos genoux, pour vous presser de m'accorder la récompense qu'ils croiront m'être due ».

Un cri d'enthousiasme fut notre réponse à tous. L'embrasser, le serrer, l'inonder de nos larmes, fut un mouvement général. Madame d'Urfaï, ma mere, moi, Stanley, Germance, d'Urfaï, nous tombons comme de concert aux pieds de Madame de Ben ***, & les bras étendus vers elle, suffoqués par nos sanglots, les yeux baignés de pleurs, nous lui présentons Saint-Georges. Voilà votre époux, lui crions-nous tous ensemble. Saint-Georges attendoit, en tremblant, son arrêt.

Frémissez! Commandeur! frémissez! Madame de Ben *** qui jusqu'alors avoit gardé, pour ainsi dire, un farouche silence, se soulevant tout-à-coup sur ce lit de repos, où elle étoit restée comme immobile pendant tout

le récit de Saint-Georges, s'écria d'une voix qu'animoit une ſourde fureur : ceſſez une priere importune : il n'eſt plus temps : le ciel a reçu mes ſermens : je ſuis liée. Non, femme trop malheureuſe, s'écrie Ben *** en ſe précipitant à ſes pieds, non, vous ne l'êtes pas : je vous les rends, ces ſermens trop chers : c'eſt à moi ſeul de m'immoler. La foudre ne nous auroit pas plus frappés, que cet énigme qu'aucun de nous ne concevoit. Mais un ſpectacle plus affreux nous arracha à notre ſtupéfaction. La bleſſure de Saint-Georges, r'ouverte ſans doute par la longueur du temps qu'il avoit parlé, & par la chaleur qu'il avoit miſe à ſa narration, lui-même baigné dans ſon ſang, étendu, ſans connoiſſance, ſur le parquet. . . . . . Quelle horreur! on le ſouleve : on l'emporte : deux heures après ; il n'étoit déja plus ».

Hélas, Commandeur ! la malheureuſe Marquiſe, pénétrée de l'attache-

ment de Ben ***, éblouie par la reconnoiſſance, vaincue par une généroſité ſi conſtante, avoit, un inſtant, oublié Saint-Georges, &, cachant même ſa démarche à Stanley & à Germance, répandant l'or à pleines mains, avoit obtenu en Allemagne la bénédiction nuptiale. Ben ***, au pied des autels, avoit reçu ſa foi, & cette femme infortunée revenoit au ſein de ſes amis, dans la douce eſpérance d'avoir fait ſon devoir & de leur rapporter la joie & la félicité. Oh Dieux ! c'étoit la mort qu'elle nous rapportoit !

Saint-Georges étoit expiré. Elle voulut le voir. Comment l'en empêcher ? Exiſtions-nous encore ? Elle le vit. L'œil ſec, le front pâle, tous les traits immobiles. Dans ce calme apparent, qui n'eſt que l'image du déſeſpoir affreux, elle ſe jetta en ſilence ſur ſon corps inanimé. Ben *** mourant, ſe traînant preſque ſur ſes pas, affaiſſé ſur ſes genoux, les bras levés vers

elle, sembloit la conjurer de fuir ce terrible spectacle. Elle se releve, se retourne, l'apperçoit, le fixe un moment : cher & malheureux époux, lui dit-elle d'une voix attendrie, n'en sois point jaloux ; c'est le premier . . . . . & le dernier baiser qu'il recevra de moi.

Elle ne put résister à l'orage impétueux qui s'agitoit dans son sein. Une fiévre ardente la saisit, &, une demi-heure après, elle étoit tombée dans un délire épouvantable. Il a duré deux jours. Le premier instant de relâche, fut consacré aux devoirs de la religion. Ce fut son premier vœu, dès que la connoissance lui revint. Ce soin rempli fut un baume qui adoucit toutes ses blessures.

Elle nous fit approcher, son mari & moi : il n'a pas tenu qu'à moi, nous dit-elle, de faire votre bonheur. Vivez tous deux : vous vous êtes nécessaires l'un & l'autre. Soligny, charge-toi de

de mes derniers adieux pour le Commandeur. Il m'eût été bien doux de l'embrasser. Approchez-vous Stanley : votre vengeance étoit juste. Fatale prévention ! je vous pardonne la mort du malheureux Saint-Georges ; je vous pardonne la mienne : que votre aimable sœur, que je vous rends avec toutes ses vertus, soit le garant de ma sincere réconciliation.

Elle se fit apporter une cassette qui étoit voisine de son lit. Elle en tira elle-même trois de ses portraits enrichis, qu'elle nous présenta à Ben ***, à Stanley & à moi ; & faisant approcher d'Urfai, — Oh ! le meilleur ami de Saint-Georges, trouve bon que ton épouse se pare de ces diamants. Reçois-les ma chere Germance ; ils étoient destinés à ta fortune, si ta famille t'eût rejettée.

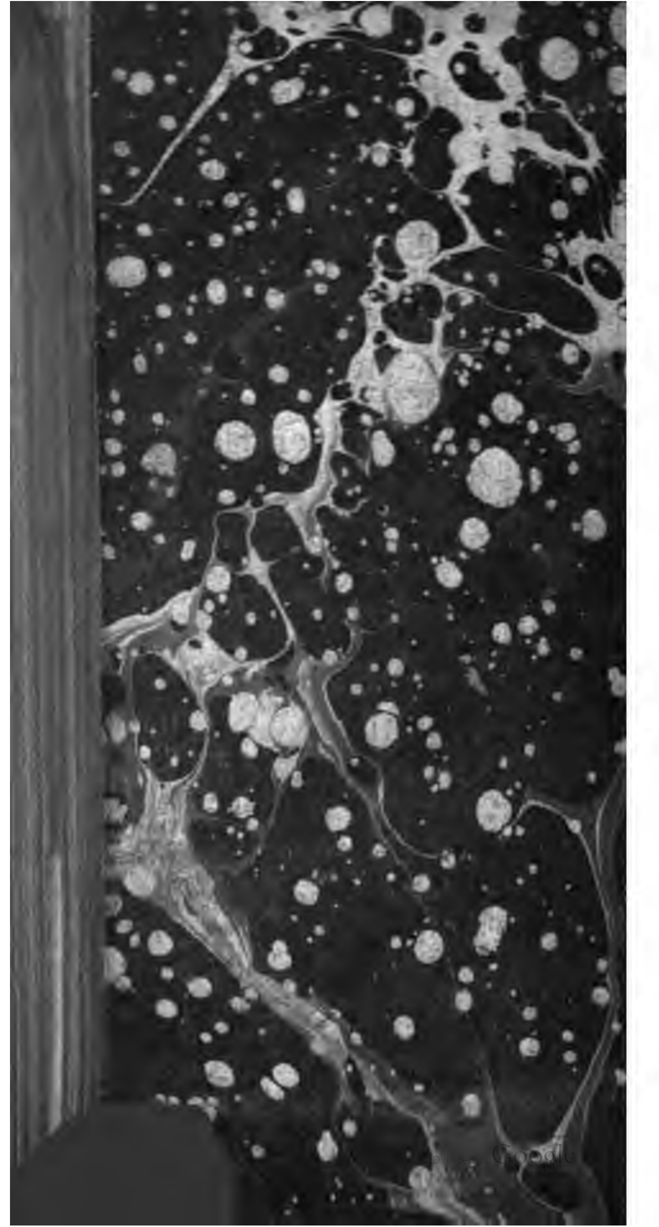
Elle remit ensuite un papier cacheté à Ben ***. Ceci, dit-elle, ce sont mes vœux pour le bien-être de mes gens.

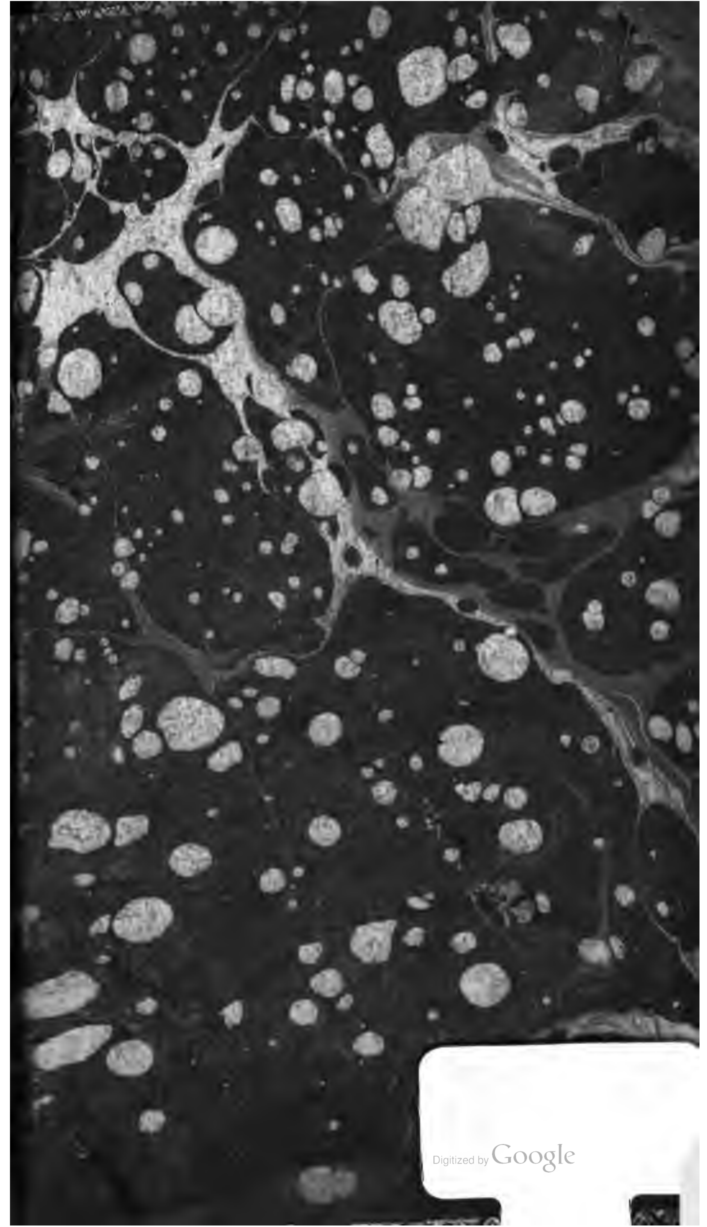
Chargez-vous de les remplir. Si je connoissois mortel plus généreux, vous n'auriez pas cette charge.

Il lui prit, dans un moment, une légere foiblesse, qui nous fit tressaillir de joie. La connoissance lui revint quelques instans après. O mes amis, approchez-vous. Que je vous embrasse encore. Adieu. . . . . . Adieu. . . . Voilà donc l'effet des préventions !..... Voilà donc le fruit de la dépravation des grands ! Adieu. . . . . Soligny. Sa tête se penche . . . . elle expire.

Adieu, Commandeur. Mon cœur est suffoqué. Mes larmes. . . . . . . Venez, que nous allions ensemble pleurer sur sa tombe. La vie de Ben *** . . . . . . la mienne . . . . celle de tous nos amis est attachée à votre vie. Votre vertu, plus forte que la nôtre, nous doit son secours.

FIN.




Digitized by Google

